Histoire de la Sensibilité collective.

L'Epopée Flamande

Par Eugène BAIE

NOUVELLE ÉDITION AVEC PRÉFACE.

PARIS.
Librairie Félix Alcan.
108, Boulevard Saint-Germain, 108.
1917

Tous droits de reproduction, de traduction réservés pour tous pays.

Histoire de la Sensibilité collective

L'ÉPOPÉE FLAMANDE

Histoire de la Sensibilité collective.

L'Epopée Flamande

Par Eugène BAIE

NOUVELLE ÉDITION AVEC PRÉFACE.

PARIS.
Librairie Félix Alcan.
108, Boulevard Saint-Germain, 108.
1917

Tous droits de reproduction, de traduction réservés pour tous pays.

Aux jeunes hommes du Pays Flamand,

ce livre est dédié,

afin qu'ils y trouvent ce que je cherchais

moi-même en l'écrivant,

des directions et des espoirs.

E. B.

PRÉFACE

PRÉFACE

En traçant ces lignes, sous la dictée d'un sentiment très vif, je croyais noter la psychologie d'un peuple. En réalité, je racontais mon âme et la race, dont elle est l'abrégé. La Race! Dans son culte, dans son droit, dans son art, dans toutes les formes de sa sensibilité, j'épiais, comme en autant de voiles de Véronique, les divines empreintes de ses traits, leur indestructible unité. Sur sa face ardente, à mes yeux, palpitaient toute la beauté éparse du monde, les reflets enivrants de ses flammes heureuses, ses grandeurs, ses douleurs, et sa gloire ancienne, en une auguste auréole, à mes jeunes espoirs entremêlée. L'aimais-je assez! Et de quel zèle éperdu! Avec quelle juvénile allégresse! Avec quel don de moi-même! Ses joies

brillaient dans mes yeux: je portais ses deuils dans chacune de mes cellules.

C'est le cri d'amour de mes vingt ans, mon hymne à la vie. Des maîtres en ont loué le primesaut, la vive inspiration. Une nouvelle génération m'a fait le plaisir de lui rester fidèle. Aussi retoucherai-je à peine la version primitive, dans la crainte d'abolir ce duvet de jeunesse qui, m'assure-t-on, lui sied si bien. Corrige-t-on des lettres d'amour?

Mais comment n'en eussé-je rien repris, lorsque l'effroyable tragédie livre à une nouvelle épreuve d'examen toutes nos conceptions. Et l'une d'elles, plus que les autres, à coup sûr, est le caractère du lien national.

Le nôtre, avant la guerre, apparut fragile à certains. Aux perfides insinuations pourtant la Flandre a donné une réponse éloquente et sans réplique. Elle fut exacte au rendez-vous du destin. Ses régiments, au premier signe, accoururent expirer sur les rives mosanes, dont les primitifs Flamands, cinq siècles plus tôt, venus comme eux du Limbourg, avaient peint avec tant d'âme la finesse élyséenne et les enchantements. D'instinct, là, les mains se sont jointes en face du danger. Une même angoisse a crispé

les cœurs. Puis, sur les bords de l'Yser, sublimes, éperdus, hagards, les Meusiens mêlèrent leur souffle épique à celui des Flamands. Une même étreinte à jamais les unit. Comment après ces épousailles, immortelles autant que les exploits qui les consacrèrent, comment le lien national ne s'en trouverait-il pas resserré?

I.

Mais il importe, avant tout, de se mettre d'accord sur le caractère du lien national, de le bien définir. Il s'en faut qu'une doctrine ait reçu l'unanime assentiment des Belges à cet égard. La Belgique serait de formation récente, au dire de plusieurs ; elle aurait, selon d'autres, de très anciennes origines. Elle porte en soi, insinuent les uns, les contrastes et les inconciliables aspirations de deux races. Elle représente, au contraire, assurent quelques autres, un invariable groupe humain, une masse homogène, dont l'âme belge est la fleur et le fruit.

Pour dégager les principes cristallisés dans ces formules irréductibles, il ne faut

pas cependant une pénétrante intuition. Dualisme ou parfaite unité correspondent à des vues fondamentales où sont engagés de gros intérêts. L'idée qu'un peuple se forme de son développement peut servir de base critique à toutes ses conceptions. Elle explique les grands partis-pris d'après lesquels se règle la volonté collective. Les fautes historiques ont pour origines souvent de malignes équivoques, sources de malentendus. Aussi n'apportera-t-on jamais, dans l'étude de ces questions difficiles, un sens trop délié des distinctions, un souci de précision qui écarte les chances d'erreur. Ce n'est point d'un tel sentiment que s'inspirent apparemment ceux qui, dans la filière historique des faits, ont cru reconnaître un enchaînement d'efforts liés, de calculs suivis, multipliant les confusions, peut-être volontaires, en tout cas utiles à leur démonstration.

A les serrer de près, on discerne aisément que ces faits se rapportent à des principes distincts. Selon leur espèce, je les range en trois catégories nettement déterminées, ceux qu'engendrent le despotisme, ou la diploma-

tie, ou bien une tendance collective. L'unité nationale offre, en effet, un caractère essentiellement différent, selon qu'y président une dynastie, une combinaison de chancellerie, ou la volonté directe d'un peuple.

Qui ne voit que chez nous la politique unitaire des Bourguignons, par exemple, a pour effet de monarchiser le pays contre son gré, grâce à des conquêtes, à des traités, par des massacres, à force d'humiliations ! Plus tard, le plan de Granvelle d'unifier nos territoires en monarchie de Basse-Allemagne ; celui, que soumit Fernand Gonzague à Charles-Quint, d'ériger les Pays-Bas en Royaume autonome ; celui d'Hoppérus (un des Conseillers belges résidant en Espagne), et celui d'Erasso, secrétaire de Philippe II, portent ostensiblement le sceau de l'absolutisme espagnol. Une même idée inspire tous ces projets : imposer une fiscalité capricieuse aux Communes, irréductibles sur le droit de voter les impôts. Qu'un certain despotisme ait favorisé l'essor du grand commerce et ménagé à la haute bourgeoisie, écartée de la direction des affaires, une occasion de revanche, ardemment saisie, je n'y contredis pas. L'ordre est le prétexte éternel du despo-

tisme, et celui qui trompe le moins. Mais gardons-nous de voir une preuve d'unité morale en des entreprises auxquelles les Communes flamandes et la Principauté de Liége ont résisté avec l'énergie du désespoir.

Voici un autre ordre de faits. L'histoire diplomatique affirme, avec une surprenante insistance, l'intégrité de nos provinces, ou, plus exactement, leur caractère de domaine intangible. Plusieurs traités formulent et confirment, à de longs intervalles, un même désir d'unité. Déjà, dans une *Pragmatique* de 1549, puis en 1598, lors de la cession de la souveraineté des Pays-Bas catholiques à l'Infante Isabelle, il est expressément stipulé que les provinces belgiques doivent être tenues en *masse inséparable*. Le traité de la Barrière, du 15 novembre 1715, y revient avec une complaisance appuyée, en appliquant au pays l'expression de *seul, indivisible, inaliénable et immuable domaine*. Le traité de La Haye, du 10 décembre 1790, déclare à nouveau que les provinces belgiques doivent composer un *seul, indivisible, inaliénable et immuable domaine*. La volonté de l'Europe, qui se définit de la sorte, à travers les

siècles, avec une précision croissante, eut pour définitive expression la conception diplomatique de la Barrière. Celle-ci fit, depuis trois siècles, comme on sait, de nos territoires, une digue, un élément de résistance, un organe essentiel de l'ordre européen. Idée forte et dont l'invariable aspect se lie à ce qu'offre d'immuable une situation géographique. Elle nous préserva des convoitises étrangères. Maîtresse de concorde, elle rapproche, elle cristallise indirectement le sentiment national. De nos forces éparses, elle fit un faisceau. Mais, en réalité, notre unité morale est son moindre souci. Une volonté cosmopolite est son unique inspiratrice, excellente lorsqu'elle se subordonne à nos intérêts, odieuse, illégitime, lorsqu'elle nous forge des liens et nous engage, comme en 1815, dans une union sans avenir.

Si, écartant ces deux ordres de faits, nous recherchons ceux par où se manifeste une tendance collective à s'organiser en corps social, en individualité politique, ils sont clairsemés, récents, modernes en tous cas. Ce pur patriotisme qui, de bonne heure, dicte aux petites Ligues helvétiques l'idée

d'une défense commune, est tardif chez nous. Dans un sursaut de révolte, il se fait jour, et pas pour longtemps, lorsque, par une étrange méprise, un esprit distingué, disciple de Raynal, Joseph II, s'attaque à nos traditions. Il éclate avec fureur en 1830. Il arrache à la nation tout entière en 1914 un cri de ralliement d'une foudroyante éloquence. Mais il est l'ouvrage des siècles, d'un laborieux enfantement. Au plus fort de nos guerres religieuses, déjà quelques membres des Etats-Généraux s'efforcent, au XVI^e^ siècle, de joindre en un viril hymen la Belgique à la Principauté. L'idée, embryonnaire, se cristallise à la longue. Deux siècles plus tard, les proscrits belges et liégeois, les *Vonckistes* et les *Chiroux*, méditent à Paris de faire de Liége et des Pays-Bas un nouvel Etat, une démocratie représentative, une République belge où deux Chambres exerceraient le pouvoir législatif. Préface brillante à l'œuvre de la Révolution ! Un même idéal oriente les forces éparses, les concentre et les noue. Certes des nuances y sont perceptibles. Mais tout Belge porte en poche un projet. L'unité morale est réalisée dans les âmes avant de l'être au sein des faits. Elle guette une occasion propice.

Bientôt, dans les formes légales, elle trouvera un définitif abri.

Des faits d'ordres si différents se refusent, on le conçoit, à la compression d'une formule absolue. Les tragédies de l'Histoire en sont venues encore modifier les effets. La Belgique, en ses parties constituantes, incessamment a varié. Sa frontière, au temps de César, allait jusqu'à Verdun ; et c'est aux populations comprises entre ces confins que s'applique une phrase trop prodiguée des *Commentaires*. Au cours des luttes contre Maximilien d'Autriche, en 1488, un traité d'alliance unissait la Zélande, la Flandre, le Brabant, le Hainaut. Liége appartient, jusqu'à la Révolution française, à une conscription du Saint-Empire, le Cercle de Westphalie, et dix siècles durant, son Prince siège à la Diète teutonique. Jusqu'à la Réforme, il est très vrai, une solidarité organique unit les Pays-Bas comme les membres d'un corps vivant. Les comtes de Hornes, de Berlaymont ou de Bréderode ont alors pour centre commun d'attraction Bruxelles, et non la Diète teutonique, Versailles ou La Haye. Après la sécession, les Pays-Bas, obligés de conclure, accusent des

divergences, affirment à la longue, par moitié, des personnalités distinctes. Sans cesse, une main capricieuse remanie la carte au gré des événements. Le traité d'Aix-la-Chapelle cède à la France, en 1668, Douai, Lille, Armentières, Ath, Tournai, Binche, Audenarde, Courtrai, que restitue, dix ans plus tard, le traité de Nimègue. La Belgique est comme un arbre émondé par la tempête. A la fin du XVIII^e siècle, elle est réduite aux Duchés de Brabant, de Limbourg, de Luxembourg, de Gueldre, à la seigneurie de Malines, aux comtés de Flandre, de Hainaut, au Namurois. Le simple énoncé de ces faits amène à la conclusion que la nation belge, en tant qu'unité morale, n'a point d'anciennes origines et, partant, qu'en ce sens toute thèse demeure étrangère à la réalité, scrupuleusement dégagée des préoccupations de système.

II.

Un Etat, par définition, exprime une fonction organisatrice ; il est le moteur et le frein, le régulateur et l'arbitre ; pour vivre, il a besoin d'ordre ; il engendre un être juridique,

une personnalité morale : son dogme est l'unité. Tout ce qui revêt ce caractère prête à son autorité un support, un ferme appui. Aussi quoi d'étonnant à ce que la remarquable Histoire de M. Pirenne fût accueillie d'emblée par les pouvoirs comme doctrine officielle ! Elle enveloppe nos origines, à la façon des anciens, d'une légende acceptée, propagée en tous sens ; et comme, en outre, elle emprunte à la science sa méthode, elle semble créer à la nation des titres sur l'authenticité desquels il est bien permis d'élever de timides objections. L'œuvre assurément mérite un sincère hommage. Construction puissante, assise sur une documentation précise, et minutieuse parfois, sur une solide érudition, elle dispose avec art des preuves, en tire habilement d'ingénieuses inductions, multiplie les aperçus reliés entre eux par des formules inspirées de l'économie politique et aboutit, avec la rigueur d'un syllogisme historique, à la conclusion de notre parfaite unité. C'est une démonstration. Ce qui peint le caractère d'un peuple est écarté *a priori*. On y chercherait en vain des vues philosophiques. Nulle curiosité du drame intime qui transforme les principes

en faits, l'éthique en droit, la pensée en action. Aucune de ces pénétrantes intuitions, qui mettent à nu la sensibilité collective. Les faits économiques offrent une explication invariable des événements. C'est leur dénominateur commun. On ne semble vouloir à la race que ce miroir étroit : aussi les tableaux qui s'y encadrent ont-ils quelque chose d'étriqué : l'âme du peuple en est absente : on n'a que le reflet de sa comptabilité. L'esprit de système, à défaut d'esprit de finesse et d'une plus vaste perspective, est ici venu tout gâter.

On a reconnu les méthodes du matérialisme historique, illustrées par Lamprecht. Cette école, essentiellement allemande (1), en formulant le dessein de détruire la notion de race, envisagée dans son effort historique, ne réussit, après tout, qu'à lui donner une base économique inébranlable. Cette thèse attachante, originale, curieuse, enrichit nos conjectures historiques d'une profusion d'aperçus nouveaux. Mais, en politique, elle ne rencontre aucune application : l'exemple

(1) Au résumé, le matérialisme historique et certaine sociologie, qui emprunte une dialectique servile aux sciences d'observation, transposent en économie politique ou en biologie, le syllogisme hégélien.

de l'Allemagne en souligne à nos yeux les criantes erreurs. A force d'atteindre invariablement un but défini, marqué à l'avance, elle enchaîne, en théorie, l'histoire à sa dialectique, en recherchant les preuves d'un dessein préétabli. Or, la destinée d'un peuple est écrite à l'avance dans ses nerfs, dans son sang, non dans les données économiques que la nature propose à son effort. Son génie est l'artisan de sa fortune, identique à travers toutes ses manifestations. Les traits inscrits dans la manière dont il approprie à ses besoins le milieu, caractérisent, éclairent aussi sa physionomie morale. A mesure qu'il s'élève, il s'épure, ennoblit ses instincts, selon les lois d'une indestructible unité.

Le matérialisme historique, auquel se rattache l'effort de M. Pirenne, appelle des réserves expresses, même dans la stricte observation des faits. Il suffit qu'on les interroge avec sincérité. La situation géographique importe assurément, mais seul le génie de la race l'approprie à ses besoins. Bien que le seul mode de navigation, le cabotage, qui oblige à de fréquentes escales, limite la durée des voyages, et fasse de Bruges, au moyen-âge, une étape où se rencontrent, à mi-chemin,

les caraques de la Ligue hanséatique et les caravelles vénitiennes, la Flandre a tiré là, de circonstances exceptionnelles, un médiocre avantage. La Banque y est le monopole incontesté des Lombards. Le commerce y est à la dévotion des exportateurs étrangers. Bruges est un comptoir où une démocratie se borne à échanger ses produits manufacturés. Certes le Flamand est un artisan de génie, mais un industriel avisé plutôt qu'un habile négociant. Par contre, Florence, encerclée de montagnes, écartée de la côte, cité manufacturière, d'emblée est devenue la première place de banque de l'Europe. Florence et Gand se consacrent à la même industrie des tissus ; chacune d'elles réclame au dehors un large excédent de matière première, objet d'un trafic important. Faute de se spécialiser, les *poorters*, les capitalistes de Flandre, se livrent à des spéculations dépourvues d'envergure et n'y apportent un peu d'ampleur que lorsque, assurés de morceler les risques, pressés par le besoin, ils s'associent, pour l'achat des laines anglaises, au sein de la Hanse dite de Londres, sous la garantie collective des Communes. A Florence, au contraire, les marchands de *calimala*, qui

approvisionnent l'industrie de toisons étrangères, allient hardiment le négoce à la finance, étendent leurs opérations de grand style au monde entier, pratiquent couramment le marché à terme et font des emprunts d'Etat. Ce qui entre en jeu ici ce n'est pas le facteur économique, infiniment variable en ses effets, mais chez les uns l'éducation des nerfs, la technique professionnelle (1), fruits d'une longue patience, et chez les autres la vive intuition, la prévision subtile, l'initiative audacieuse, autant de brillantes aptitudes, aiguisées par la lutte. En veut-on d'autres exemples, et non moins frappants ? Sur ce sujet, je ne tarirais pas. Depuis qu'un Bru-

(1) L'histoire atteste au surplus la persistance de ces aptitudes. En Flandre, on les retrouve intactes aujourd'hui. Lorsqu'Anvers, au XVI^e siècle, est l'entrepôt du monde, la finance y est aux mains des Gresham et des Dozzi, des Fugger et des Hochstetter. — Par contre, en Italie, le négoce a toujours été favorisé par le développement du crédit. La Banque de Saint-Georges de Gênes et le Monte dei Paschi de Sienne, à travers les siècles, ont continué leurs opérations. Le drainage de l'or a été l'une des forces de Venise. « Nous sommes les maîtres, affirme un doge, de l'or de toute la chrétienté. » Il est remarquable aussi que l'essor de l'industrie, au sein de la République, ait coïncidé avec la décadence de son négoce.

geois, Louis de Berghem, inventa en 1476, l'art de tailler le diamant, cette industrie très rémunératrice est restée, en ordre principal, aux mains des Flamands. Elle occupe à Anvers une élite de praticiens réputés. Les Compagnies anglaises de l'Afrique australe, en dépit d'offres alléchantes et de gros sacrifices, ont vainement tenté de transplanter l'artisan près de leurs gisements et des foyers d'extraction. Car la matière est serve : la main d'œuvre a fixé son centre de gravitation : la technique professionnelle lui a définitivement imposé sa loi.

C'est la force innée des dons, et non la situation géographique, qui éleva souvent de petits peuples à la hauteur de leurs espérances. Voyez Venise et le Portugal. Le monopole du commerce des épices a caractérisé l'hégémonie commerciale et maritime de ces petits Etats. Mais, pour le conquérir, quel vaste emploi de l'âme et de la vie ! Quel déploiement de la force virile ! Quels splendides instincts dominateurs ! Quelle véhémence dans le désir ! Quelle allégresse dans l'espérance ! La domination maritime est la condition de leur succès. Il ne suffit pas à Venise de fréquenter les

Librairie Félix ALCAN, 108, Boulevard Saint-Germain, Paris

HISTOIRE DE LA SENSIBILITÉ COLLECTIVE.

L'Epopée Flamande

Par Eugène BAIE

NOUVELLE ÉDITION AVEC PRÉFACE.

UN VOLUME A **3 fr. 50**

EXTRAITS DE QUELQUES APPRÉCIATIONS :

— **L'Epopée Flamande** me paraît une des plus puissantes œuvres *nationalistes* de l'Europe, dans un moment où, de toutes parts, surgit une littérature glorifiant la terre et les morts. MAURICE BARRÈS.

— **L'Epopée Flamande** est un des livres les plus vigoureux et les plus pittoresques de notre littérature. MAURICE MAETERLINCK.

— Le début de l'œuvre, la conquête du sol et l'interprétation du Frêne Ygdrasil, est véritablement magistral. Et tout le livre apparaît d'une personnalité si vive que tout fait et la série continue des faits semblent *repensés* par un écrivain qui n'aurait jamais lu le monumental fatras de nos historiens pour Collèges. **L'Epopée Flamande**, quoiqu'écrite en prose, est d'un lyrisme vrai, solidement étayé, et violemment généreux. Toute une race, avec ses défauts ardents et ses vertus larges, se reconnaît, comme en un miroir, dans ce livre dressé devant elle. Elle s'y voit et prend goût au spectacle qu'elle offre ainsi à elle-même, parce que la sagacité et la pénétration psychologique de M. Baie, même quand il montre les tares, semblent les dévoiler avec tendresse. EMILE VERHAEREN.

— Livre médullaire, convaincu, impérieux. Depuis la *Philosophie* de Taine et l'*Art aux Pays-Bas,* on n'a pas étudié plus fortement, en images plus vivantes et plus colorées, le phénomène historique d'une race trouvant dans l'art le mode d'expression naturel de ses énergies intellectuelles et physiques. Un peuple héroïque et panthéiste y revit en traits puissants. CAMILLE LEMONNIER.

— L'œuvre n'est pas seulement de Littérature, mais aussi d'Histoire et de Philosophie. Si elle séduit par son style de coloris superbe, d'audacieux entrain, de belliqueuse allure, elle pénètre profondément par ses idées ingénieuses et généralisatrices..... Tout y est décrit « à la fresque » avec une abondance et une verve magnifiques..... EDMOND PICARD.

— On n'a jamais analysé avec plus de finesse et d'ingéniosité les Flamands de Flandre. L'auteur, sur ce point, est d'accord avec M. Pirenne et le commandant Millard, mais sa démonstration est différente de la leur, ce qui constitue l'originalité de son œuvre. Général Brialmont.

— Eugène Baie n'est pas seulement un penseur plein de force, c'est aussi un écrivain de race, à qui sont familières les heureuses trouvailles d'un style robuste et chatoyant. La Flandre préhistorique est évoquée en une vision magistrale dont l'impression reste ineffaçable..... L'**Epopée Flamande** classe d'emblée son auteur parmi les plus nobles penseurs de notre temps..... Louis Hurez.

— Le début de l'œuvre — la conquête de la terre de Flandre sur l'Océan — relève d'une esthétique sauvage et presque biblique ; les luttes tragiques des Communes sont évoquées en des fresques épiques largement émouvantes ; et le chapitre final sur l'art semble refléter, dans le lyrisme vibrant et coloré de ses procédés, l'éternelle beauté des œuvres analysées.....
Firmin Vanden Bosch.

— Les divers chapitres dont est formé ce livre témoignent d'une aptitude remarquable à rattacher les phénomènes épars de la vie nationale à quelques grandes idées directrices, à montrer, en somme, la profonde unité de l'âme nationale. L'auteur analyse avec finesse ses caractères et sa signification.
(Journal des Débats) Maurice Muret.

— Le point de vue de cette originale étude est ingénieusement choisi ; elle est fortement composée, avec méthode et logique ; elle n'est pas moins fortement écrite. *(Revue de Paris).*

— Ce livre est de ceux qui ne jaillissent point comme une fleur de serre vite éclose et vite flétrie. Il tient à une évolution qui s'est poursuivie dès que la constitution positive de la psychologie humaine eut pris sa forme explicite..... C'est parmi les ouvriers de cet énorme travail que M. Eugène Baie vient se ranger avec son livre. Il apporte sa pierre à l'édifice, des conceptions claires, un effort original et fécond avec, en plus, l'étude de la formation d'un peuple, la détermination de la sensibilité spéciale qu'il a pu réaliser, sa psychologie profonde qui jette sur son aventure historique la lueur la plus pénétrante et la plus grandiose... Le tableau de la Flandre préhistorique est d'une puissance évocatrice que je ne puis fixer dans les froides paroles d'une analyse. Il a les accents passionnés, fiévreux et visionnaires par lesquels Michelet évoqua si puissamment le monde de l'histoire. *(La Revue Occidentale)* Raphael Petrucci.

— L'écrivain a tenté là une psychologie du peuple flamand. Les années dernières ont vu diverses entreprises analogues : mais l'œuvre d'Eugène Baie s'affirme, à prime vue, d'une essence différente. Par la puissance de vision intérieure qu'elle manifeste, par son relief réaliste et chaud, par l'intimité de sa pénétration du grand être animal que représente la collectivité, elle apparaît vraiment inaugurale et unique.... C'est là, en vérité, un des livres importants du présent, dont l'influence serait décisive s'il était largement lu et compris. Il répond à de profondes aspirations contemporaines. Il propose des solutions à de bien actuelles questions. Il fortifie des conjectures. C'est pourquoi j'ai nettement conscience que ce livre ne passera pas. Sa place peut être désormais située non loin de Michelet, de Carlyle et de Taine — dont il égale et surpasse de beaucoup parfois la célèbre *Philosophie de l'Art dans les Pays-Bas.* *(L'Anthologie)* Léon Bazalgette.

DU MÊME AUTEUR :

Prochainement : **LA LEÇON DES MORTS.**

centres d'échange et de transactions actives, Constantinople, Beyrouth, les Echelles du Levant, l'Egypte, et d'y rencontrer les grands marchands arabes. Car ce n'est pas sur la lagune que Venise a fixé son destin. Elle assura par des conquêtes, des points d'appui, des comptoirs, des bases navales, enjeux de luttes âpres et sans merci, la voie maritime qui va de Venise à Constantinople et les routes commerciales des Balkans. La grande « preneuse de cités », la *Persépolis* vénitienne a dû courber, sous ses convoitises, autour des mers levantines, une guirlande de cités ; cet essaim de belles captives a formé le lien de son empire. Elle dut le défendre incessamment. Elle y consacra, près de dix siècles, sa pensée la plus déliée, la goutte la plus pure de son sang ; et la bravoure de ses escadres, les prévisions géniales de ses diplomates, le sens réaliste, hardi de son négoce ont fait converger dans le chef-d'œuvre unique de sa vie la variété prodigue et la plénitude de ses dons.

Et pour ravir à la République Sérénissime son monopole des épices, quelles dépenses de vivace énergie n'a-t-il pas fallu au Portugal ! Il fallut une génération de conquis-

tadors, de découvreurs de mondes, d'argonautes au front d'airain, le périple de Diaz, les croisières immortelles de Vasco, de Cabral, d'Albuquerque, une incomparable odyssée, la découverte merveilleuse, alors inouïe, de la voie directe des Indes, le négoce avec Calicut. Puis des soucis obsédants pour rendre effectif le monopole : surveiller les débouchés de la mer Rouge ; en écarter les vaisseaux arabes, égyptiens ; exercer un contrôle incessant sur toute l'étendue de l'Océan Indien ; ruiner les routes commerciales qui, de l'Inde, allaient par voie de terre en Syrie, et, pour cela, s'établir à Ormuz, dans le Golfe Persique. Ce qui pousse irrésistiblement en avant la voile lusitanienne, on le voit bien, c'est la salubre ivresse des océans, l'initiative héroïque, la passion active d'un peuple acharné après l'impossible et le surhumain.

Et que d'autres exemples ! On n'en finirait pas. Le facteur économique exerce donc le génie des races : il ne le crée pas : voir une cause en lui, c'est confondre l'empreinte et le sceau. Car il n'y a rien de déterminé dans les solutions grandioses et toujours imprévues qu'un peuple donne au problème

économique. Il les porte en soi, dans ses nerfs, dans son sang surexcité par la vive imagination, par l'âpreté du désir, par l'aiguillon de la nécessité, par de sourds et magnanimes instincts. On m'excusera d'y insister. Mais la légende est tenace : elle agit comme ces végétaux qui descellent à la longue la pierre et faussent, en se développant, la logique de nos constructions. Il faut bien que je rejette, en passant, cette fleur du chemin....

III.

De la théorie unitaire, ayant pour support le facteur économique, est sortie, comme d'une chrysalide, la notion récente, artificielle, à mon sens, d'une âme belge. On a pu s'y méprendre. Un certain métissage, opéré dans les centres, par le croisement des races, a porté d'aucuns à voir dans une âme belge une commune expression, un ciment, une clef de voûte des esprits. On sent trop aujourd'hui ce que le trouble afflux du cosmopolitisme, avec le masque de cette formule, essaya de défaire en nous de liens sacrés. Une âme belge,

au sens strict du mot, n'a jamais existé. Nul artifice ne peut la créer. Aussi bien ne nous y prêtons pas. Restons fidèles à nos origines: la noblesse de l'homme est là. La raison d'Etat ne peut, sans nous détruire, exiger de nous le reniement du passé. Un dessein, ferme à cet égard, exprime, en traits distincts, les physionomies flamande et wallonne que les siècles nous ont burinées. Oui, nous voulons, non sans fierté, qu'on nous reconnaisse pour ce que nous sommes vraiment.

La Belgique, en effet, ne s'est pas formée, autour d'un embryon, successivement; elle n'est pas non plus le produit d'un amalgame d'éléments divers, comme en beaucoup d'autres Etats. Certes, elle est le fruit d'un pacte inviolable. Mais enfin les deux éléments qui la composent, à travers les âges, sont restés distincts. Preuve en soit la frontière linguistique qui, mise à l'épreuve des siècles, n'a pas fléchi. Ce dualisme ethnique, en principe, avec ses caractères affirmés, n'a rien que d'excellent. Si à notre activité commune, au lieu d'une source, il y en avait deux, quel mal y verrait-on! La Belgique est la raison sociale de deux petites

races qui cherchent à leur génie propre un sûr abri dans de communes institutions.

Affirmer que ce dualisme aboutisse nécessairement à d'inconciliables aspirations, c'est ce que j'entends contester ici. Entre les diverses parties du pays, le concert n'est jamais si spontané, à raison de mœurs municipales et de notre particularisme impénitent, qu'on y puisse reconnaître une parfaite unité : c'est vrai. Mais leurs vues ne sont jamais si divergentes qu'on puisse y voir indifférence, incompatibilité. Après la bataille de Courtrai, Liége est la première à féliciter les Flamands. A diverses reprises, elle envoie des vivres aux Gantois révoltés. En 1346, Liége s'unit dans un traité d'assistance mutuelle aux Communes flamandes. Il est digne de remarquer aussi qu'un traité, conclu à Saint-Trond, en 1518, oblige l'évêque de Liége, allié de l'Espagne, a prendre les armes chaque fois que sont menacées les dix-sept provinces unies sous le sceptre du roi catholique ; ce qui arrive, en réalité, cinq fois sous Charles-Quint et se renouvelle au début du règne de Philippe II. Or, en 1577, au plus fort de la guerre entreprise par

l'Espagne contre les révoltés des Pays-Bas, et bien que ceux-ci fussent protestants, le Prince-Evêque, Gérard de Groesbeek, proclame la neutralité de la Principauté. Disons mieux : il a peine à contenir les villes du Comté de Looz, qui se déclarent ouvertement pour les *Gueux*. Enfin, il suffit de feuilleter les annales liégeoises des lignages pour y relever d'incessantes alliances et des croisements avec les bonnes familles de Flandre ou de Brabant. Et notez qu'il s'agit là d'un petit Etat distinct, uni à nos provinces de sentiments, d'intérêts, mais qu'une limite arbitraire a confiné dans l'Empire allemand. Entre les autres provinces wallonnes et la Flandre, il y a des rapports suivis. Dès le xv^e^ siècle, leurs députés siègent aux Etats-Généraux ; un coude-à-coude s'y établit : des affinités se déclarent, des points de contact se font jour, se multiplient : une conscience collective s'éveille au fond de tous. La tribune, au surplus, est le banc d'épreuve des communes espérances. Déjà la solidarité, en matière fiscale, est étroite. Il suffit qu'une ville élève, au sujet de quelque impôt, des objections pour que, derrière elle, aussitôt s'abrite et se groupe une résistance sourde,

unanime, inflexible. Mais il n'y a là rien de concerté. Lorsque Juste-Lipse affirme : « Tout le monde considère à bon droit la Belgique comme une puissante individualité », c'est une phrase de polémiste, écrite en vue de desseins trop bien définis, inapplicable en tout cas à la période convulsive où la Réforme, en nos provinces, avait brisé l'unité de la foi, mais elle est vraie en ce sens qu'un être juridique apparaît déjà dans nos façons de vivre ensemble ou de concevoir la forme des contacts sociaux. Or, nous touchons ici le véritable caractère, en Belgique, du lien national.

Renan, dans une célèbre étude, a groupé, sur l'idée nationale, un ensemble de vues fortement méditées[1]. Il a pulvérisé, sur ce point, les erreurs du passé, de choquants anachronismes, bien des préjugés tenaces. En suivant les détours d'une dialectique ondoyante, il a démontré que ce qui constitue une nation, ce n'est ni les biens matériels, ni de parler la même langue, ni d'appartenir

(1) Dans une lettre fameuse à Mommsen, Fustel de Coulanges avait, avant Renan, semble-t-il, conclu dans le même sens.

au même groupe ethnographique, mais c'est une âme, un esprit, une famille spirituelle résultant d'un riche legs de souvenirs communs. Et cependant sa formule harmonieuse, ouverte à des acceptions si nombreuses, est inapplicable à la Belgique, à la Suisse, à bien d'autres Etats. Car l'idée nationale est inépuisable en ses combinaisons. La conscience sociale est pour les Belges la forme active du principe des nationalités. Une similitude d'évolution, surtout les mêmes mœurs politiques, un même passé de démocratie l'ont fait naître et grandir en nous. Enfin je vois en elle une expression du désir raisonné de petits groupes humains, trop faibles isolément, et qui mettent, avec des droits égaux, leur génie propre à l'abri de communes institutions (1). Aucune conception de l'idée nationale, à mon sens, ne fait à la liberté humaine un plus large crédit.

(1) C'est l'*hospitium publicum* de la ligue latine, avant l'avènement de Rome. L'article II de la Constitution suisse énonce : « La Ligue helvétique a pour objet : de soutenir contre l'étranger l'indépendance de la Patrie. » La Confédération suisse, selon la constitution, a pour objet « de maintenir et d'accroître l'unité, la force et l'honneur de la nation ». Unité est synonyme ici de force et d'honneur.

Faire de la vie d'un peuple un ensemble lié en toutes ses parties est à coup sûr l'objet principal d'un Etat. Mais lors même que ces parties y convergent avec force, l'unité n'est jamais si parfaite que des nuances ne s'y fassent jour. Pas une nation d'Europe qui n'offre, entre ses membres, ces vives oppositions qui s'éteignent, à la vérité, devant une menace extérieure, mais dont les contrastes, en s'accusant, contribuent peut-être, après tout, à donner du ressort à la vie nationale. Les contrastes, au sein des petits Etats, sont nécessairement plus tranchés : l'identité des contraires n'y est pas, comme dans les autres, ménagé par une gamme nuancée de transitions. La dualité belge a causé, de ce point de vue, bien des méprises. Nos divergences, en fait, tiennent aux origines, mais sans aboutir jamais, comme ailleurs, à ces abîmes creusés par les guerres civiles. L'unité nationale, ouvrage des siècles, s'est réalisée plus lentement qu'ailleurs, insistons-y, parce que précisément la force est restée étrangère à sa formation. Voyez plutôt de quelles convulsions, de quels faits de violence inouïe s'accompagne en Europe la

constitution des grands Etats. Pour fondre en France les éléments divers, les soumettre à l'amalgame, unir le nord au midi, il fallut « une véritable extermination et, pendant près d'un siècle, a-t-il été dit, des procédés de terreur ». Comptons le massacre des Albigeois, les *rigueurs salutaires* de la Saint-Barthélemy, la révocation de l'Edit de Nantes, les tragédies de la Révolution, l'insurrection de la Vendée, et l'on verra ce qu'il en coûta de se créer à une nation, homogène aujourd'hui, et qui donne le spectacle d'une indestructible unité. En Angleterre, en Allemagne, la fusion interne, l'amalgame unitaire ont été le fruit de pareils déchirements. La Suisse elle-même, qui laisse à ses parties contractantes une grande latitude d'organisation, grâce au système fédératif, a connu ces crises effroyables, incessantes au cours des siècles, et dut réprimer par les armes, si près de nous, l'insurrection du *Sonderbund*, en 1847, et, en 1889, l'émeute du Tessin. En Belgique, rien de pareil. A part les dragonnades des *Malcontents*, épisode secondaire, on ne relève, entre les membres de la famille belge, aucun acte hostile, irréparable, dans le passé. Renan note avec raison que l'oubli et l'erreur

historique sont un facteur essentiel de la création d'une nation. Or, ces facultés d'oubli, on peut le dire, à la lumière éclatante des faits, n'ont nulle part moins que chez nous le besoin de s'exercer.

IV.

Certes, avant la guerre, nos divisions furent exploitées outre mesure par des âmes éprises de mystère, et qui, non sans profit, sur le bord de l'abîme, écoutaient des voix d'or. Certes, il a pu se faire aussi que des divergences anodines et des préventions aient pu naître au fond d'esprits sincères, attachés fermement au pays. Les motifs de ces froissements sont de ceux que la logique gouverne et qu'on peut atteindre au bout d'un raisonnement. Ils sont imputables, en ce cas, aux façons variables dont les Belges envisagent le caractère du lien national et à l'état d'incertitude, aux pernicieuses équivoques qui en dérivent. Les conséquences en sont bien diverses, à coup sûr, selon que la raison sociale est considérée comme le résultat d'un compromis ou qu'on a de l'Etat une concep-

tion unitaire. La Suisse, à laquelle la Belgique ressemble à tant d'égards par ses éléments constitutifs, en fit la double expérience. Lorsque le Directoire de la « République une et indivisible », afin de réagir contre le particularisme étroit des anciennes Ligues, au nôtre si pareil, ordonna que les drapeaux aux couleurs cantonales fussent rassemblés dans les arsenaux pour que « la soie en fût vendue au profit du fisc », il faillit, comme lorsque Joseph II méconnut nos traditions, déchaîner la guerre. La Suisse, en tant qu'Etat, adopta depuis des principes plus conformes aux intérêts multiples qui cherchent en elle leur conciliation. J'en relève une admirable expression dans des documents officiels tout récents, rédigés en 1915, à l'occasion du centième anniversaire de l'entrée à la Confédération du Valais. Ils définissent avec précision le caractère du lien national.

« En entrant dans la Ligue des cantons suisses, assure dans son adresse au Conseil fédéral le gouvernement Valaisan, nous avons trouvé un appui précieux pour notre essor économique et intellectuel, grâce à des institutions qui, tout en resser-

rant les liens indispensables à un développement harmonieux du patrimoine national, *ne nous demandent pas le sacrifice de nos traditions et de notre caractère propre.* »

Et le Conseil fédéral d'y appuyer: « Votre histoire a été de tout temps une école d'indépendance: La forme fédérative de l'Etat vous a permis dans le passé et vous permettra dans l'avenir de garder votre caractère propre et de développer les précieuses qualités qui sont celles de votre forte race. »

Voilà qui est net, clair, ferme, digne en tous points. Nulle ambiguïté possible. Le patriotique accord sur le caractère du lien national prévient les conflits. Il tombe sous le sens que les principes en jeu dans ces ces doctrines ont des conséquences immédiates, heureuses ou non, mais sur la cause desquelles, en définitive, sont reversibles tous nos malentendus. La conception unitaire, en envisageant le pays comme un territoire unique et comme s'il s'agissait d'un peuple homogène, y applique avec un zèle aveugle, inconsidéré souvent, un ensemble inflexible de lois. Dans l'ordre judiciaire, en matière d'enseignement, on en devine

chez nous les inconvénients. Le système fédératif, au contraire, laisse à chacune des parties contractantes, outre son autonomie, le soin de s'organiser et le droit de décider de son sort. Cette formule éveilla des sympathies chez nous (1). Au XVI^e^ siècle, à la fin du XVIII^e^ siècle, elle y hanta nombre d'esprits distingués. Ceux qui, tout récemment, obsédés par l'exemple de la Suisse, recommandaient la séparation administrative, en étaient imbus. Or, ces principes, à vrai dire, se heurtent en nous à des répugnances instinctives dès qu'on en prévoit les effets. Rien n'est si faux en histoire, a-t-il été dit, que la logique. De ce que certaines institutions aient favorisé le libre essor d'un peuple, il ne s'en suit pas nécessairement que tel autre en tirera les mêmes profits, les circonstances fussent-elles d'ailleurs les mêmes; et il s'en

(1) La forme fédérative, contre les apparences, exige une subordination réelle au bien public. Un Suisse est censé connaître les règlements des vingt-cinq Etats confédérés et comme chacun de ceux-ci, soucieux d'affirmer son autonomie, n'emploie dans ses actes et les inscriptions publiques que sa langue, à l'exclusion des autres, obligation implicite, pour se faire entendre, de les parler toutes.

faut. On voit bien que les exigences de l'autonomie régionale ont morcelé en Suisse les groupes ethnographiques en une mosaïque de vingt-cinq petits Etats distincts, cantonnés dans leurs montagnes et dans leurs traditions. Il en irait tout autrement chez nous. Les deux races en présence, en s'opposant point par point et l'une à l'autre, engendreraient de dangereux antagonismes. (1)

Ni le système fédéral, ni la formule unitaire, avec leur cortège obligé de conséquences, ne peuvent donc répondre adéquatement à nos besoins. Le lien national chez nous se refuse à ces options tranchées. Certes il a sa racine dans une hérédité de mœurs politiques et d'élans sociaux, dont la conscience collective est la suprême expression. Entre les deux formules, il y a toutefois place pour un compromis, pour une souple idée d'entente, ouverte à la tolérance, au

(1) On comprend une reconstitution du Royaume-Uni fédérant, avec des droits individuels égaux, l'Angleterre, le Pays de Galles, l'Ecosse et l'Irlande, ainsi que le préconise Lloyd George. Le fédéralisme a besoin pour vivre d'unir plus de *deux* adhérents.

sens social, aux arbitrages du tact, à une équitable appréciation des besoins mutuels, toujours prête à faire fléchir la rigueur des règles sous le poids de conciliantes exceptions. Sous ces réserves et dans ces limites, une raison supérieure invite impérieusement les Belges à vivre au même foyer. Une certaine unité organique en nos provinces est nécessaire au monde. La conception diplomatique de la Barrière a cristallisé ce besoin. La guerre actuelle a contribué à le rendre autrement tangible. La Belgique apparaît plus que jamais comme un organe essentiel de l'ordre européen. Celui-ci, nul n'en doute, eût été à la merci d'une sérieuse mésintelligence entre Flamands et Wallons.

Les deux races, inversement douées, cèdent, au surplus, à la mutuelle attraction de leurs vertus complémentaires ; indispensables l'une à l'autre, elles réalisent un équilibre intellectuel et moral ; une même conscience sociale vibre en elles ; enfin, au point de vue économique, elles forment un tout, une force admirable de production, la troisième puissance du continent. Et que de motifs de réciproque estime ! que d'affinités agissantes ! Et comme d'instinct leurs mains

jointes ont décuplé leurs énergies intactes en face du danger! Des sources profondes, une espérance a jailli. La voix des morts monte en chœur avec elle. Dans nos ténèbres intimes, les soldats fauchés de la Flandre et de la Meuse, au plus profond de nous, mêlent encore leur souffle épique, entrecroisent leurs pensées ardentes, unissent à jamais leurs destinées et, comme une conscience active, imposent à nos pensées des directions. Est-il possible, à les entendre, que nous n'ayons pas un sincère attendrissement sur le destin tragique de notre espèce? La même angoisse n'a-t-elle pas contracté tous les cœurs ? Et comment ne pas se soumettre à la volonté des morts quand, dans tous les replis du sol sacré, sur les tombes fraîches, on verra, de Flandre et de Wallonie, venir s'agenouiller les proches de ceux qu'on a méconnus! Il est probable assurément que l'unité morale ait été le fruit chez nous d'un pénible effort et que le particularisme, si funeste à nos intérêts, l'ait rendu plus pénible encore. Mais comment devant la précarité de nos destinées solidaires, comment dans les larmes et dans le sang, ce qui ne fut peut-être, après tout, chez nos pères, qu'un acte

de réflexion, ne se transformerait-il pas en un acte d'amour, fondé sur une affectueuse estime, une déférence mutuelle, un idéal apparu dans nos fièvres au sommet de l'effort moral et transfiguré dans un mirage enivrant d'avenir ?

V.

Or, pour raffermir l'entente, il faut, au préalable, en éliminer les sujets de froissements. La question flamande est l'un de ceux-ci. La méconnaître ou la nier, ce n'est point la résoudre. Elle doit donc subir une décisive épreuve d'examen : une concorde durable est à ce prix. Une équitable appréciation des besoins en cause, à laquelle invite au surplus la cruelle adversité de l'heure, implique, à mon sens, un patriotique accord. Mais avant d'en dégager les éléments, écartons tout d'abord certaines préventions, que d'habiles artisans de discorde ont répandu contre la Flandre au dehors. A les serrer de près, on verra bien ce qu'il en reste. L'une d'elles insinue notamment que la Flandre, entière en ses convictions, oppose à la Wallonie point par point l'intransigeante unité de

sa foi. Or, rien n'est moins vrai. Les partis, en Belgique, se recrutent en tous sens et découpent capricieusement leur domaine, au mépris des données ethnographiques ; la réalité, ondoyante et multiple, est loin de correspondre à ces simplifications ingénieuses, et ne départage nullement le pays en deux masses homogènes. La Flandre elle-même aurait de la peine à s'adapter à ces vues. Ce serait méconnaître les nobles aventures de sa pensée et le roman de son cœur. Elle a toujours été une source du libéralisme européen. L'exercice du pouvoir, au sein des communes, est inséparable d'un torysme éclairé, généreux, démocratique, que tempère, à vrai dire, un ombrageux souci d'autonomie ; il a toujours fait montre d'indépendance à l'égard du sacerdoce, et ne lui reconnut jamais de monopole en matière d'enseignement. Or, le plat pays ne comptait guère en Flandre : son histoire est celle de quelques cités. Le Jansénisme, en germe à Louvain, dans les enseignements de Baïus, puis défini, creusé par un évêque d'Ypres, a façonné, en France, au XVII^e siècle, par sa conception du devoir, des têtes admirables, de grands caractères. Le peuple eut sa

part de ces magnifiques envolées d'une âme intrépide, ouverte à toutes les initiations. Les Lollards, les Beggards au XIV^e^ siècle ; les Libertins, les Anabaptistes, les Iconoclastes, au XVI^e^, ont prêté des formes, et presque des ailes, tant ils en ont multiplié les forces, aux impatiences de la démocratie. Ajoutez que le Calvinisme, en Flandre, a compté ses premiers adeptes. Dans toutes les consciences flamandes, on sent, tout au long du XVI^e^ siècle, un sincère effort et comme une invincible aspiration de chacun à faire, en matière religieuse, une revision décisive, un choix délibéré. La pacification de Gand est un pacte défensif entre les provinces rebelles et la Flandre ayant pour principe une éclatante affirmation des droits de la conscience individuelle. Bien mieux : les Chambres de rhétorique, en 1561, se déclarèrent solidaires, à Anvers, des principes de la Réforme. A cette cause, la Flandre, enfin lasse des violences, offre son sang, s'immole avec allégresse. Elle va se refaire un credo, lorsque les provinces wallonnes, unies à Farnèse, lorsque la contre-réformation catholique, lorsque les dragonnades des *Malcontents*, lorsque l'exode en masse des consciences

invaincues la font retomber à la soumission religieuse. La tyrannie de circonstances, étrangères à sa volonté, créèrent donc à la Flandre du XVI^e^ siècle une mentalité religieuse d'où ses intimes élans, ses propres inclinations l'eussent infailliblement détournée.

Ce n'est pas une moindre erreur de croire que la Flandre, à raison d'apparentes affinités ethnographiques, nulles en réalité, cultiva un idéal pangermaniste. Des théories sans consistance, et dont s'emparèrent avidement quelques égarés, ont donné le change à cet égard. Jamais la Flandre n'est entrée dans ces vues. Elle ne le pouvait. Et je dirai pourquoi. Mais déjà les régiments flamands, à Liége ; le cri de haine des foules affamées : « *Liever dood als duitsch* » (1) définissent sa pensée, précisent son attitude, éloignent à jamais le noir essaim des suspicions. Les vrais sentiments remontèrent à la surface, en une heure pathétique ; on peut les lire, allégés, épurés, sur son visage ardent, comme

(1) Plutôt mort qu'Allemand ! Du *Berliner Tageblatt :* « Même avant la guerre, le Flamand ne nous a jamais considérés comme des *frères.* »

autant d'indices d'ordre de sa raison fière, sereine, un peu dédaigneuse, supérieure aux épreuves en tout cas.

Rattacher une race à un groupe humain constitué antérieurement aux origines de sa culture historique est un non-sens. Notre ascendance réelle, intéressante en anthropologie, demeure étrangère à nos préoccupations. Il nous importe assez peu si les Tadjiks du Pamir s'enorgueillissent de nos origines aryennes. Autant rechercher ce que porte en soi d'influence burgunde, visigothe ou lombarde une goutte de sang latin. La nature et l'histoire burinent avec patience la profonde individualité de notre physionomie ; et ce qu'en ses traits nous vénérons ce sont leurs divines empreintes. Hors de là, rien n'est vrai. (1) Notre grandeur se mesure au peu d'où

(1) Aussi bien faudrait-il que les anthropologistes fussent d'accord. Selon les sources invoquées par Vanderkindere, la race flamande aurait des origines saxo-frisonnes. Un naturaliste anglais, P. Chalmers Mittchell, en un curieux ouvrage (1916), assure qu'une *race nordique* à yeux bleus, à tête allongée, occupe le nord de la France et de la Belgique, la Hollande, l'ouest de l'Angleterre, les pays scandinaves, le littoral occidental de la Russie.

nous sommes sortis, à l'effort que nous fîmes pour jaillir de la gangue humaine, de la primitive enveloppe : de ce point de vue, notre génie propre, ombrageux, mais éclatant, est comme ces terres fécondes que la patience des aïeux a tirées de la vase et de la boue. Nos maîtres d'Universités l'ont bien fait voir à Gand. Pressés de réaliser l'un de leurs vœux les plus chers, ils semblaient dire au maître exécré de l'heure ce que réplique à Philippe II le marquis de Posa : « Je ne veux pas répandre un bienfait que vous marquez à votre sceau..... » Car comptons pour rien la voix sans écho de quelques inconscients. Notre mépris ne pourrait les atteindre : il devrait descendre trop bas.

La Flandre a toujours repoussé les emprises étrangères et celle de l'Allemagne, antipathique à ses inclinations, fut nulle ici. Dix siècles d'Histoire ont, sur ce point, raison de toutes les équivoques. On l'exècre aujourd'hui. Que sera-ce demain ? Elle sera comptable éternellement de l'inexpiable outrage aux aïeux, du soufflet aux halles d'Ypres, relique auguste, mémorial sacré de nos libertés publiques et de nos gloires. Chaque Flamand

qui naîtra, dans sa chair, portera cet affront. Car l'indépendance est le culte inviolable de la Flandre. Après avoir pétri son sol, elle créa la démocratie en Europe. Elle saigna pour ses droits, arrachés un à un, comme à l'océan ses ilots. *Vive Gand!* fut un cri séditieux dans le monde, un cri d'espérance et de rédemption. Après avoir enfanté la liberté, ouvert des perspectives enivrantes sur l'avenir, elle enfanta des sciences, des arts. De ses découvertes, elle élargit le patrimoine humain. Ses mains merveilleuses élevèrent dans la clarté des chefs-d'œuvre innombrables. Elle a des traditions, une langue, un passé éclatant, des titres au respect du genre humain. Elle en a conscience. Elle en est orgueilleuse. Mais elle est régionaliste, individualiste avec passion, repliée sur elle-même. Dans sa force d'individuation, elle met sa fierté. Elle cultive ombrageusement ses différences. Son caractère, aux traits accusés, tranche inévitablement sur celui de ses voisins. Elle n'a pas cette générosité d'instinct qui porte les Wallons de la Principauté de Liége à mettre un beau renom de bravoure à la dévotion des causes étrangères, à servir à la fois l'Espagne, la France,

Tilly, Mansfeld et Wallenstein. Elle ne donne son sang que pour ses foyers. Elle veut être elle-même. Elle entend ne pas subir.

La culture, envisagée comme une aptitude à lier les idées, est un fait individuel, intérieur comme la morale et la religion. A chacun de réaliser la sienne. Des idées élaborées, une culture toute faite, d'où qu'elles viennent, nous les repoussons. A ces jeux, nous refusons énergiquement notre âme. Ce n'est point une serve, moins encore une argile offerte aux caprices d'un mandarin. Le sceau, que les choses ont mis en elle, est comme le rythme inviolable de son secret. Nous revendiquons le droit de ne ressembler qu'à nous-mêmes. Chacun porte en soi la source de ses plus pures inspirations et se réserve, entre les éléments compatibles avec sa propre innéité, de faire au dehors un choix délibéré. Si loin que l'appellent ses affinités, il cède à leur sûr aimant. L'Italie attirait à soi la Flandre pensante, au XVI^e^ siècle, et de cette libre attraction sont nés nos plus beaux génies. L'Humanité aime, au surplus, à diversifier ses variétés morales comme la nature ses variétés physiques. Une culture

unitaire appauvrit, stérilise. Les peuples autonomes, au contraire, enrichissent l'Humanité d'éléments abondamment composites, multiplient les sources de la beauté : « Plus l'homme entre dans le génie de sa Patrie, assure Michelet, mieux il concourt à l'harmonie du Globe. »

Il y a cette réserve fière dans la pensée flamande, et nulle autre chose. Si pourtant l'âme ombrageuse de la Flandre a marqué parfois, dans le domaine intellectuel, quelque prédilection, c'est en faveur de la France et de l'Italie. La Flandre n'a pas donné un seul nom aux lettres allemandes. Par contre, la littérature française en illustra plusieurs : ce caustique Jacquemont Giélée qui construisit un fragment du *Roman du Renart* ; ces chroniqueurs savoureux du xv^e^ siècle, Tollyn de Borchgrave, connu sous le nom de *Georges Chastellain* et Philippe van den Clyte, fameux sous celui de *Philippe de Commynes*, dont Montaigne a loué « le langage agréable et doux » ; la figure haute, immense et vengeresse de Marnix de Sainte-Aldegonde, ayant pour stylet la pointe de son épée, traçant de verve immortelle son *Tableau des différends*

de la Religion, lequel, selon Edgard Quinet, est aux Lettres françaises ce que sont les *Triades* d'Ulrich de Hutten aux Allemands, et aux Néerlandais la *Folie* d'Erasme ; enfin, plus proportionnés à nous, et tout proches, Rodenbach, Maeterlinck, Verhaeren continuent la tradition brillante, éclose au jardin secret de l'âme collective. Ajoutons que Rubens, Pourbus, Philippe de Champaigne, Van der Meulen furent les historiographes attitrés des gloires du Louvre et de Versailles. Et celui qu'on considère à bon droit comme un Holbein français, Jean Clouet, est fils d'un peintre flamand.

La France pensante, émue du génie de la Flandre, a toujours fait monter vers elle, il est vrai, le plus rare hommage et le plus enchanteur, le sourire d'intelligence d'un cerveau qui comprend. Nulle élite, en parlant d'elle, ne trouva des accents plus pénétrés. Taine et Fromentin eurent sur son art des éclairs de voyants. Balzac, dans sa *Recherche de l'Absolu*, n'écrivit-il pas le roman de son énergie ! Voici mieux : un vrai don du cœur : l'écrivain flamand qui, dans son dialecte, touche le peuple aux entrailles par ses profondes intuitions, Henri Conscience, est un

fils de Français. Et souvent ses peintres sont venus, comme Delacroix, aux périodes incertaines où l'art vacille, embraser leur palette des pâtes incandescentes de nos vieux maîtres et introduire, en leurs toiles, comme eux, la chaude improvisation, la verve débridée et le pittoresque éclatant.

VI.

La Flandre ici cède à un penchant. Elle reste entière en ses convictions néanmoins, rebelle obstinément à tout ce qui peut l'entamer. Ce même esprit explique l'attachement du peuple à la langue où il formula ses *keuren*, ses lois. Son verbe est comme un feu sacré : qu'il s'éteigne et, dans la conscience collective, aussitôt la nuit se fait. C'est le suprême asile de sa pensée, son arme à lui, si chère, en Flandre, d'avoir été trop souvent adorée dans le silence anxieux de l'âme asservie. Ecoutez Mistral : « Car, face contre terre, qu'un peuple tombe esclave, — s'il tient sa langue, il tient la clef — qui le délivre des chaînes. » Oui, la langue est pour les longs servages une libératrice. C'est le rayon qu'on

emporte au fond de la nuit et qui distille en nous comme une promesse de résurrection. Elle est sœur de l'Espérance. Elle ouvre une perspective au vaincu, allume à son horizon une clarté. Elle berce maternellemeut nos misères. Elle nous souffle à l'oreille : Demain, demain... La méconnaître, c'est se renier.

Or, le Flamand a pour elle un culte idolâtre. Les frontières linguistiques, en dix siècles, chez nous, n'ont pas varié. Sur ce point, la controverse est ancienne. Elle a toujours existé. La principauté de Liége enserrait des régions flamandes, en ses confins, l'enclave de Maëstricht, les villes des comtés de Looz. Une requête de ces populations, qui remonte à 1565, réclame avec insistance à Liége le redressement de certains griefs, celui, très curieux, notamment que, sur quatorze échevins constituant la juridiction d'appel de l'Etat, il n'y en eut pas au moins sept qui entendissent le Néerlandais. Preuve évidente que déjà la Principauté, en matière judiciaire, avait à résoudre les problèmes épineux d'un Etat bilingue et qu'elle fit, dans cette voie, des concessions. D'autre part, la Flandre, au sud, comprenait des villes romanes, ayant avec elles, il est vrai, des institutions com-

munes, aussi nettement caractérisées que les siennes, propres à tous les municipes flamands, et formant entre elles, à vrai dire, un ordre social, une étroite unité politique. (1)

Entre le nord et le sud s'établit d'ailleurs un équilibre d'avantages librement consentis, départagés sans même qu'ils fussent débattus. La Hanse dite de Londres avait lié leurs intérêts. Douai fut l'étape des grains au sud comme Gand le fut ou nord. Au XVI^e^ siècle, Anvers fut pour tous la métropole intellectuelle, l'entrepôt des affaires, le centre universel d'attraction. Dans la Flandre gallicante, au surplus, notre dialecte est encore en usage ; l'étymologie des noms locaux, dans les anciennes châtellenies de Bourbourg, de Bergues, de Cassel, indique avec clarté les origines ; et la flore architecturale, en Flandre française, porte l'empreinte ostensible de notre race et comme un reflet de nous-mêmes.

---

(1) La plupart de ces villes, Lille, Armentières, Valenciennes, Dunkerque ont toujours pris fait et cause pour leurs sœurs septentrionales. Tandis que la Wallonie se montre hostile à la Réforme, elles l'accueillent avec le même enthousiasme que Termonde, Anvers et Gand.

Mais quelle sagesse ici dans l'étude équitable des solutions que la langue impose! De bonne heure, on fit, à ce sujet, de l'échange des enfants, une coutume assez générale dans les châtellenies romanes du comté de Flandre, autant que dans le Tournaisis et le Hainaut. « Comme d'ancienneté, est-il énoncé dans un ancien document (Arch. nat. J. J. 121 n° 318) ait esté usé et accoutumé ou dit pais de baillier enfant pour enfant de la langue d'oyl à celle de Flandres et celle de Flandres à celle d'oyl, pour apprendre les langages. »

Comment résoudre aujourd'hui ces délicats problèmes auxquels nos pères fournirent, avec tant de tact, des solutions appropriées? Je crois en avoir exposé correctement les données actuelles, précisé la nature du lien national qui, selon qu'on l'envisage, engendre, ainsi que nous l'avons vu, des divergences obligées de vues dans l'appréciation des rapports sociaux. Mais ces contraires, assurément, une transaction peut les identifier. Il suffit de s'inspirer des susceptibilités en présence et non de formules factices, dont le vernis s'écaille au moindre heurt des événements. Un des griefs de 1830 fut l'abusif

emploi de la langue néerlandaise. La conséquence immédiate en fut une réaction, excessive en ses effets. Mais après le divorce Hollando-Belge, les Flamands entamèrent une lutte opiniâtre, afin de rétablir un équilibre ébranlé. Ils formulèrent leurs revendications. Ils exigent encore, et c'est leur moindre grief, que, sur quatre universités belges, une au moins soit flamande. Leur requête, en principe, est pleinement justifiée : le droit strict, pour chaque race, est de s'organiser selon la loi de son effort, dont elle est la souveraine appréciatrice. On ne peut tolérer sur ce point deux minutes de discussion. Mais il est d'autres considérations. Toute nation est le produit des arbitrages incessants de l'Histoire. Nulle à coup sûr ne subsisterait si chacun de ses membres entendait aller jusqu'au bout de ses droits. Une aptitude à composer, mille ingénieuses transactions assurent à l'ordre social un équilibre instable et cependant merveilleux. Rien n'est si ténu que le point de gravitation de beaucoup d'intérêts humains. C'est avec d'autant plus d'ardeur, d'intelligence aiguisée que nous le devons saisir. Créer à Gand un Institut de hautes études flamandes, ainsi

que certains le suggèrent, au détriment de l'Université française, est une médiocre méthode. Rien ne serait moins digne de la Flandre que de construire avec les matériaux d'un temple, inutilement mutilé, le monument de sa foi. Quel absurde profit si, pour attiser une flamme nouvelle, il nous fallait au préalable en éteindre honteusement une autre à quoi nous devons tant de clartés. La mélancolie des ruines empoisonnerait notre culture, étendrait sur notre pensée ses ombres à jamais. L'intelligence a besoin, pour s'épancher dans la lumière, d'un acte d'amour, de pure allégresse, non d'un geste iconoclaste, humiliant pour nous. Laissons-là ces misères! Tout asile d'une culture étrangère est un trésor de la Communauté. User de contrainte linguistique ou qu'on en use en son nom, comment la Flandre, attachée au culte inviolable de la pensée, *usque ad mortem*, comment la Flandre, épurée par le martyre, au XVI^e^ siècle, admettrait-elle cela? Persécuter les gens pour leur faire changer de langue ou de patrie, affirme Renan, est aussi mal que de les persécuter pour la religion : ceci soit dit pour tous les Belges. Au surplus, qu'y gagnerait-on? Et comment cela se raccorde-

rait-il avec le passé? Ce que le monde a connu du flamand est le trop-plein de sa sève active, la générosité prodigue de ses dons, ses cris poignants d'indépendance, le multiple écho de ses hymnes à la vie, bref, la chaleureuse expansion d'un génie mûri dans la sereine acceptation des épreuves et la dignité de l'effort. Certes, il ne veut pas subir. Mai il est trop fier pour imposer.

VII.

Le problème universitaire, à mon sens, est accessoire. Quelques parchemins ne sont pas faits pour améliorer le sort du peuple. L'avenir de l'intelligence est de peu d'intérêt si, comme en Flandre, la main-d'œuvre est serve, errante, à la merci des exploiteurs. L'émanciper, tout est là. Des positions mal prises en cette affaire ont retardé les solutions libératrices, élevé le ton des débats, aigri les gens. La question flamande est d'ordre économique avant tout. Il faut le reconnaître *a priori*.

L'ancien comté de Flandre est formé de trois tronçons: le tronçon belge, à tous égards,

est le moins favorisé. Si, de notre Flandre, on reporte les yeux vers la partie française ou la partie zélandaise et le Limbourg néerlandais, le contraste est saisissant. Au sud, une opulence, inégalée même chez nos voisins ; au nord, un bien-être, un degré de culture individuelle et d'éducation technique inconnus de nos populations. Par centaines de mille, nos Flamands doivent à l'étranger mendier leur subsistance, s'y plier, plusieurs mois l'an, sur des tâches ingrates et mal rémunérées. A la plupart d'entre eux, la Belgique, astreinte en tant qu'Etat a pourvoir à leur sécurité, n'a su faire l'aumône d'un foyer. Leurs troupes errantes engrangent les moissons des peuples heureux. Et combien les terres promises, au loin, ravivent en eux le sentiment douloureux de leur solitude et de leur abandon ! Avec quels sursauts de révolte ils subissent la loi d'airain ! D'avoir recueilli, quelque soir, dans un coin de Flandre. à l'heure inexorable des adieux, une de ces mélopées où s'enveloppe, en farouches accents, le tragique écho des misères de leur destinée, l'âme en reste à jamais déchirée. Le départ, pour eux, c'est comme un arrachement. Car le sol appartient deux fois aux fils

de ceux qui l'ont créé. En outre, les Flamands forment une race d'inimitables artisans, de praticiens experts. La haute et la basse lisse, la ferronnerie, la dentelle, la taille du diamant, l'art d'attaquer les métaux ont tiré d'eux des miracles. Leurs mains merveilleuses éblouirent le monde. Une brillante hérédité de dons acquis sommeille en eux et, pour ceux qui en devinent le trésor enfoui, des ressources intactes, prêtes à surgir, sont là, comme un présage heureux, une certitude émouvante. Qu'un frisson d'espérance passe en leur feuillage intérieur, en leur âme, engourdie par les régimes inintelligents, et la fée antique, aux doigts agiles, ensorcelés, animera leurs renaissance intime de son joyeux réveil. A nous de rénover les industries d'art qui, par la qualité de l'effort, aiguisent en l'homme une conscience. A nous de rendre à l'humanité des forces perdues, des aptitudes inemployées et qui s'ignorent, de créer des valeurs sociales et, partant, des salaires élevés, le bien être, un haut degré de prévoyance. Qu'elle fut bien inspirée la Convention, quand, dans un geste instinctif de piété, elle réunit, à l'abri des orages, les reliques du

travail, les maîtrises de la France, les trouvailles exquises de sa vive invention, ses semences et ses outils, de quoi féconder les sillons de l'avenir ! Que n'avons-nous, comme elle, au seuil de temps trop traversés, voué à l'espérance une de ces créations tutélaires et sacrées, un Conservatoire des Arts et Métiers, une Ecole des Arts Décoratifs ! Bien des pages de notre histoire en eussent été modifiées. C'est notre tâche aujourd'hui, pressante, immédiate, de fournir un asile à toutes les ressources latentes de l'espèce et de les nouer, comme une gerbe sainte, au fond du sanctuaire. La renaissance flamande est subordonnée à une forte éducation technique.

La guerre offre à la race, en tous sens d'ailleurs, des chances inespérées de renouvellement. Il faut âprement les saisir. De nouvelles industries, celles que nous disputerons à nos ennemis, sollicitent des bras. L'Etat peut en conférer le monopole temporaire (1) à des particuliers en assignant le lieu où l'exercer, afin de favoriser les

(1) A moins de les exonérer de taxes et d'impôts, si l'on préfère, ainsi que cela se pratique dans l'Italie méridionale.

populations déshéritées. Quand on veut fixer des sables, on enfonce au sol, des mélèzes ou des pins. Pour retenir la main-d'œuvre indigène, il faut de même organiser des industries. De plus, les travaux casaniers, ceux qui réclament une certaine éducation des nerfs, l'horlogerie par exemple, proposent à nos aptitudes une occasion certaine de s'affirmer. Enfin la démocratie rurale, en se pliant aux méthodes des admirables *andelsmejerier*, coopératives scandinaves, peut, à ses terribles épreuves, escompter, sur le marché de Londres, une ample compensation. L'aiguille de nos anciennes dentellières s'est brisée à jamais, mais des fuseaux entrelacés de leurs continuatrices peuvent naître des formes imprévues, plus complexes et plus riches, comme celles que l'existence moderne engendre sous nos yeux. La vie d'un peuple est un perpétuel défrichement. Forgeons-lui l'outil de sa régénération ; il se tracera sa route, se dirigera sans hésiter vers son véritable destin.

Est-ce à dire qu'il faille écarter les études de la langue maternelle et le noble souci de les rénover ? Non point. Mais une Université ne s'improvise pas : elle est l'œuvre du temps.

Créons tout d'abord un Institut des Hautes Etudes où une élite éclairée réalisera pièce à pièce, jour à jour, en Flamande tenace, l'édifice idéal qu'un rêve altier projette au fond de ses pressentiments. Créons surtout une Ecole Normale supérieure, avec les ressources indispensables, une refonte, largement conçue, de nos plans d'éducation d'où sorte un essaim d'apôtres qui feront descendre au sein des masses un peu de lumière. Ce qui manque au peuple flamand, c'est une base, un inébranlable fondement sur quoi bâtir. Ne nous perdons pas dans des programmes illimités. Définissons bien notre tâche. Si la modeste pousse, enfoncée au sol par nos soins, est vigoureuse, ses développements, ses branches vivaces offriront une ombre accueillante aux siècles à venir.

Ecoute-moi, Flamand, mon frère, écoute-moi. Vingt ans de ce régime, acheminer ont tes efforts vers l'idéal que tu poursuis. Ecoutez-moi, artisans des cités; toi, cher travailleur de la terre, qu'un opiniâtre labeur plie sur le sol que tes pères ont repétri; vous aussi, pauvres aoûterons, qui n'avez pour toute richesse que

ce trésor des races, une grande âme, avec ses jaillissements éternels d'espérance, avec une puissance infinie de renouvellement, sources innées de vos aptitudes et de vos vertus. Ecoute-moi, Flamand, mon frère. Nous entendons te soustraire aux mauvais bergers qui te soufflent à l'oreille : « Donne-moi ton âme et je te donnerai du pain ». Nous voulons pour toi des droits égaux à ta fierté. Nous voulons que tu les consacres, ainsi que tes aïeux, dans des *Keuren*, c'est-à-dire des lois délibérément choisies. Comme jadis tes Chartes, une à une tu les acquerras dans la fière indépendance du labeur quotidien : le travail est, tu le sais, le grand briseur de chaînes. Enfin, tu te retrouveras tout entier dans ta conscience émancipée, comme en un miroir fidèle. Les siècles en toi se rejoindront. Et tandis que l'agriculteur jettera la semence à la terre auguste, ouvrage des aïeux, les artisans forgeront, en même temps que des chefs-d'œuvre, un rythme de vie qui élargira ton cœur, emportant ta pensée rapide au sein des clartés, dont nos peintres ont si bien célébré la divine extase. Alors, au loin, sur les Océans, nos matelots, pleins du salubre amour des solitudes marines, dans les vergues

de nos vaisseaux, lourds des produits de l'usine meusienne, chanteront la terre belge, où deux races jumelles auront rencontré la sécurité, l'équilibre et la paix de l'esprit.

E. B.

Paris, le 14 Octobre 1916.

AVANT-PROPOS

AVANT-PROPOS [1]

Ce voici point une œuvre didactique ni lyrique, mais d'analyse. Nous n'exposons, ni ne célébrons des faits : nous en dégageons l'essentiel. Encore convient-il d'indiquer ici le point de vue d'où nous les observons : dans leur rapport avec la sensibilité. Ce ne sont pour nous ni les expressions d'une série de nécessités, ni les résultats d'une suite d'efforts, mais les signes *par où se manifestent la sensibilité collective et le développement de ses facultés. Car ils présentent deux aspects selon que nous envisageons la façon de sentir*

(1) Avant-Propos *de l'édition princeps.*

dans sa période de formation ou dans les étapes de sa culture.

Se forme-t-elle, en effet, c'est sous l'empire des excitations du milieu, qui est variable;

Etend-elle ses facultés, c'est par le perfectionnement du système cérébral, qui est invariable dans son mécanisme.

Le premier aspect nous initie aux conditions locales et relatives que subit la sensibilité;

L'autre, aux lois générales et absolues qui régissent l'épanouissement des facultés.

Ainsi procédons-nous.

Dans L'Epopée Flamande, *nous connaissons les causes originelles qui concoururent à la formation de la sensibilité et dont l'influence agissante continue de lui communiquer toute force comme toute saveur. Par suite, la sensibilité adaptée dénonce des variations qui se déclarent dans*

l'ensemble des phénomènes de la vie collective. De leur multiplicité, dont nous soulignons le caractère, nous tendons à détacher la physionomie de la sensibilité flamande.

Autrement dit, le témoignage de tous les tempéraments est identique : la différence des accents, dérivée de la différence des milieux, constitue leur originalité. En principe surtout, lorsque prédominent les formes de la vie végétative, les similitudes entre groupes sociaux l'emportent sur les divergences ; les façons de sentir mal différenciées n'accusent point encore les tempéraments, et l'analogie des besoins, des circonstances crée une analogie d'évolution. Ce qui nous conduit à inscrire au frontispice de cette histoire, Epopée : *afin de caractériser les gestes excessifs, les imaginations puériles, les ébats et les labeurs grossiers des civilisations à leurs débuts, telles que les Rhapsodes nous les ont dépeintes.*

Il est un autre point de vue (culture de la sensibilité) qui étend de beaucoup les limites du premier et résulte d'une modification des circonstances. Une fois acquises, en effet, les façons de sentir ne se perpétuent point par l'action des mêmes causes qui les ont déterminées. Sans compter que l'éducation remplace l'influence de la nature, les conditions actuelles de la concurrence favorisent puissamment l'essor de la culture générale (1). *Depuis que le réseau des télégraphes, des téléphones, des câbles emprisonne la terre, la Pensée centralisée échappe aux tentatives de localisation. Depuis que les moyens de transport suppriment les distances, l'Industrie s'affranchit de la tyrannie locale des matières premières. Point de peuple qui*

(1) *La culture a pour conséquence immédiate de relâcher le lien originel qui nous attache à la nature. En biologie, l'adaptation décroît à mesure que s'acquièrent les fonctions les plus hautes de la vie.*

puisse se restreindre désormais à ses ressources propres! Chacun à l'envi propage ses connaissances, ses produits avec la célérité exceptionnelle de nos systèmes de locomotion, des véhicules de la pensée; en sorte que les frissons notables d'un fragment d'humanité se prolongent aussitôt dans tous les autres fragments comme s'ils parcouraient les cellules homogènes d'un prodigieux cerveau (1). *Or, il n'est pas douteux que le nombre des points de contact qu'établit cette solidarité grandiose finira par dépasser la somme des divergences locales. Et, dès ce moment, ne cesse-t-on point de n'envisager « l'animalité, comme le déplorait Balzac, que par rapport à ses différences et non dans ses similitudes, dans ses apparences organiques et non dans ses facultés? » Car si les façons de sentir diffèrent, les facultés se valent, quoique*

---

(1) *La guerre aura pour durable effet, voulu par l'Allemagne, à moins que celle-ci ne s'émancipe, au terme de nos maux, de détruire une si noble harmonie. Stendhal qui eut, sur les gens et les choses, plus d'une prophétique intuition, a noté que l' « Allemagne ne serait quelque chose qu'après la liberté. »*

dépendantes de la nature des circonstances physiques. Et de même que l'Anthropologie comparée décompose aujourd'hui les états intermédiaires échelonnés entre le mammifère et la brute préhistorique, de même la Psychologie comparée permettra quelque jour de décomposer, frisson par frisson, les états intermédiaires de la culture, de la série des actions réflexes à l'unité de conscience. Déjà les physiologistes allemands ont disséqué la sensation, les formes primordiales de l'émotivité. Avec une égale fortune, les physiologistes français explorent les formes les plus complexes de l'entendement. Dans l'ensemble de leurs travaux se dessinent les linéaments d'une échelle de culture dont nous examinerons quelque jour les principaux degrés.

Cette notion de la culture générale a pour premier effet de restituer aux théories du milieu, *du* relatif, *leur portée véri-*

table (1). *Nous ne méconnaissons point ce que l'éducation doit à la nature des circonstances locales, encore qu'elle soit subordonnée au degré d'épanouissement organique, aux étapes individuelles de la culture, au douloureux enfantement des sélections. Même nous pensons que l'effort d'un peuple ne se mesure point à l'étendue de sa culture, mais aux difficultés de son adaptation. N'est-ce point là une excellente vue pour inviter les races à une mutuelle déférence? Au lieu de leur dicter : Je connais ma force, ou je*

---

(1) *Dès que le labeur encyclopédique eut discrédité les notions d'*immuable, *d'*absolu, *les penseurs, et notamment depuis Lamarck, furent induits à convier les peuples, par des théories appropriées du* milieu, *du* relatif, *à se recréer des certitudes. Bientôt l'esprit de groupe empêcha d'épuiser toutes les conséquences qu'impliquaient ces principes féconds. En France, la bourgeoisie plia à son intérêt la notion du* relatif *(opportunisme) ainsi qu'en témoigne le doctrinarisme de la Monarchie de Juillet. En Allemagne, où persistait la fatuité ethnique des hégéliens, la race, au gré des créateurs de la* Volkerspsychologie, *ne représente point une valeur que la culture développe ; elle ne se propose d'autres fins qu'elle-même : ne doit-elle pas réaliser la divine idée du monde ! Cette doctrine a dressé contre nous huit millions de baïonnettes.*

connais mes limites, elle leur suggère : Je connais mes possibilités. Par ce côté, précisément, l'effort de la race flamande a de quoi les enorgueillir toutes.

Malines, Janvier 1903.

L'ÉPOPÉE FLAMANDE

Le génie d'un peuple, c'est sa façon de sentir.
Pour l'apprécier, dans la logique de son évolution, il importe

a) de remonter à la genèse de la façon de sentir, d'où dérive la qualité de tout frisson;

b) de parcourir la série de ses variations effectuées sous l'impulsion du besoin;

c) d'en noter les crises notables.

Or, la préhistoire indique les réalités où s'enracine la sensibilité;
l'histoire, les états de culture vers où elle s'efforce;
l'art, les synthèses où elle aboutit.

La préhistoire formule les besoins de l'organisme;
l'histoire approprie les fonctions;
l'art constate le développement fonctionnel.

La préhistoire élabore,
l'histoire assimile,
l'art conclut.

C'est la méthode discursive que nous adoptons dans cette étude.

La Genèse d'une Epopée

Le combat des forces entre elles est le père de toutes choses. HÉRACLITE.

La nécessité est le thème et la créatrice de la nature, et le frein et la règle éternelle.
LÉONARD DE VINCI.

Le temps est le père des prodiges.
HARIRI DE BASRA.

LA

FLANDRE PRÉHISTORIQUE

C'est pendant qu'un peuple se conforme à la brutale empreinte de son milieu d'élection que sa façon de sentir nous apparaît avec le plus de relief. Nous y surprenons, dans l'exagération du primesaut, des tendances que les contacts sociaux n'ont point encore policées. Emouvante ébauche des besoins organiques et des instincts héréditaires ! En puissance, elle contient déjà toutes les convulsions de l'histoire. Que nous nous interdisions d'en scruter la genèse obscure et nous perdons le sens de ses épanouissements supérieurs. Dès qu'un

peuple se prend à réagir contre les excitations du milieu, c'est le signe que sa biographie commence. Evénement qui, pour la société flamande, nous reporte vers le temps où les galères de César descendent les fleuves septentrionaux.

I.

A ce moment qu'est la Flandre ? Vingt lieues de marais, d'où émergent des mamelons buissonneux, et qui fuient dans les brouillards les plages furieuses de l'océan. A marée grondante, c'est un débordement universel ; des bataillons de lames s'engouffrent en des pertuis longs de cinq lieues ; les tertres noient leurs contours dans un réseau de lagunes ; et la côte, ainsi déchiquetée, se transforme, au gré du flux ou du reflux, en une frange d'îlots ou en un archipel de vase. Des cours d'eau sans nombre rongent le sol et s'épanchent à travers lacs et marais. Large d'une lieue, le fleuve scaldéen roule, avec des paresses de lave, un flot teinté de plomb. Parfois, d'un

saut de mer, il descelle des blocs erratiques houssés de lichens, ou précipite dans son courant une parcelle d'îlot avec la même aisance qu'il entraîne des éperviers ou des faucons, les ailes retournées. Mais que les crues gonflent ses eaux ! Il se rue presque au hasard, avec des boucles redoutables, en un vertige de destruction ; déverse de tous côtés, fracasse cabanes, pirogues et chênes, charrie des carcasses d'ours, d'aurochs et, par dix estuaires, les vomit à l'océan.

La vie des ondes, dominante en ces régions, ne s'y pare d'aucun prestige. Leurs euphonies n'atteignent jamais à la ferveur d'un hymne que le décor n'encourage point. Au flux, les glapissements d'écluses du débordement, les modulations d'ouragan des lagunes qui s'emplissent, une rumeur de pierres sous les bonds d'une chute, le grondement sourd de l'océan ; au reflux, les bruits d'entonnoir de l'eau qui s'écoule, des voix sanglotant du fond des marais, le hoquet des lagunes à demi évacuées, un clapotis pareil à celui des troupeaux d'aurochs qui se désaltèrent : voilà toute la magie de ces ondes septentrionales.

Une lumière de soupirail ajoute à l'âpreté des lieux. Du haut, dans un air sans transparence, les rayons agonisent; du bas, la vapeur des marais monte épaissir les nuées d'où ruisselle, de deux jours l'un, une pluie inexorable : en sorte que les vapeurs rejettent dans un lointain presque irréel les contours que la pénombre déforme. Par instants, le ciel d'ouate s'affaisse tout-à-coup, les vents marins y remuent puissamment les masses de l'atmosphère ; et les brouillards défilent alors, interminables, avec des galops de Valkures.

Dans leur pleine force de rayonnement, le soleil et la lune glissent parmi les nuages des coulées rousses ou bleuâtres qui répandent à peine quatre heures de clair-obscur le jour et trois heures la nuit.

Cependant la vision se précise d'une contrée largement étalée sur les rives d'un fleuve de plomb.

A l'orient du fleuve, vers le delta qu figurent ses estuaires, une lande, coupée d'étangs, s'allonge à travers les horizons, la lande cimbrique où ne s'aventurent que les échassiers. Presque continûment, les

vents marins y bourdonnent parmi des buissons de bruyère. Mais, lorsque l'ouragan y délire, des lames de sable se dressent en spirale, tournoient en cyclone, emportent en leurs voltes multipliées grues, cigognes, flamants, les projettent au loin dans la broussaille ou en éclaboussent les marais.

En amont du fleuve, sur la même rive, des massifs palustres s'échevèlent à l'infini. Abreuvés par une eau croupie, les plants jaillissent sans vigueur ; les tiges, les troncs heurtés de nœuds fléchissent en débandade, et les branchages étêtés se tordent dans un geste de détresse. Sous les rafales, de jeunes chênes émeuvent par la précarité de leur lutte. Et pourtant de quel effort héroïque ils tendent à conquérir leur droit à la vie ! Avec quelle angoisse ils enserrent le sol de leurs bras souples pour s'y maintenir d'abord et stimuler leurs sèves paresseuses ! Toute leur énergie douloureuse, qui déjà s'impatiente d'un but plus relevé, s'applique à s'approprier un domaine.

Sous la feuillée, la vie se distribue selon l'urgence des instincts. Par les halliers, des

sangliers bondissent dans un crépitement d'arbustes. Là, des mufles d'aurochs et de bisons oscillent sur de jaunes herbages. Ici, des ours tâtonnent d'une patte avertie parmi les guet-apens du sol marécageux. A la brune, la concurrence vitale improvise des tragédies dont l'ombre accroît encore la férocité. Les muscles tendus, la bête haletante guette, surprend, s'élance en une frénésie de rut ou de carnage. Des meutes roulent, s'étirent ou se ramassent : mêlées confuses d'où montent des râles et des fumées de sacrifice païen ! Il arrive aussi que des caravanes de chevaux sauvages, traquées par des troupeaux d'aurochs, se précipitent à sauts multipliés, l'encolure aux sabots, bouleversent les buissons, dévalent les ravins, franchissent vingt ornières, puis soudain s'engloutissent dans les vases d'un bourbier.

Dès l'aube, cette fureur de combativité se poursuit au milieu des brouillards pleins d'embuscades où des goélands s'affolent. L'aigle s'y délecte au vertige de plonger. Alentour de ses chutes, un tournoiement d'ailes éperdu palpite, depuis les alcyons qui ponctuent de blanc les brumes bleutées,

jusqu'aux mouettes qui rasent les eaux avec des ricochets de caillou.

Au delà du fleuve, le sol, pareil à un gué de Titans, s'effrange en îlots. Fréquemment la tempête les submerge. Car au loin s'ébouriffe la mer batailleuse des Ases et des Géants, des puissances d'organisation et des puissances de désordre. Conflit perpétuel qui stérilise les élans de la vie! Aux heures de marée, une clameur sans fin se propage de lagune en lagune; en tumulte, les forces géantes du chaos grimpent aux flancs des îlots et y incrustent des traces d'efforts épiques ; des voix sanglottent du fond des marais, et l'océan, soufflant aux âmes ses passions prodigieuses, les élève et les maintient au ton de l'héroïsme.

Oui, des âmes. S'imaginerait-on qu'il s'est trouvé des hommes pour accepter les rigueurs d'un tel habitat! Ils sont pourtant là cinquante, cent par îlot qui tendent à

s'y adapter, ligués contre le péril, construisant des digues de castor, entassant pierres sur arbustes, réparant les brèches et conquérant le sol pouce par pouce, seconde par seconde. Même des soucis aussi absorbants ne les détournent point d'améliorer les conditions de leur séjour. La marée répandue, ils recueillent le sel déposé par le flot qui s'évapore en des circuits de flammes. Les alluvions, vomies par le fleuve et l'océan, fertilisent les sables et les argiles. Clairsemés de colza, de blé, de chanvre, des champs alternent avec des carrés d'herbages où s'affale un bétail malingre. Le chanvre tissé remplace le sayon de phoque. Enfin, des cabanes, enduites d'une terre fine, abritent le sommeil de cette humanité industrieuse, âpre à se maintenir et à s'accroître.

Pour elle, le péril ne se limite point seulement à la révolte ostensible du milieu. Il gît, subtil, au fond des eaux mortelles, s'élève avec les vapeurs, rampe au ras du sol, suinte à travers les parois, s'insinue au logis, entortille l'homme et le terrasse. Par bouffées, ainsi la fièvre sature l'atmosphère. Elle est là qui guette dans les marais,

mi-dérobée sous une jungle d'algues, de joncs, de roseaux entremêlés où grouillent des rats énormes. A la canicule, elle jaillit des bulles qu'exhale sans discontinuer, à la surface des eaux, une fermentation putride de la fange des siècles.

Du milieu des lacs, des corneilles s'envolent, aspergent de gouttelettes noires l'ouate du nuage. Ou bien des flamants, des cigognes, des hérons élargissent en s'éployant une nuée rose, mauve, souvent d'un jaune-verdâtre. Seuls ici ces migrateurs savent qu'il est par le monde des paysages sublimes, les criques de marbre de l'Hellade, les vallées bibliques de Judée, les soirées fauves du Sahara, toutes ces solitudes de paix qui délirent de passion, où chaque ligne renferme l'infini et chaque seconde l'éternité, tandis que ce vain tumulte, ces craquements et ces cataractes, ces fleuves qui s'effarent, ne composent qu'un morne silence.

L'hiver venu cependant, l'homme renonce à la lutte : la bêche qu'il dirigeait contre les marées, lui sert à creuser la fosse où,

durant six mois, sous une voûte de fumier, il s'ensevelit avec ses outils, ses grains. Aux premiers froids, la nature tombe à l'apaisement. Fleuves, lagunes, torrents congèlent. Des blocs de glace bouchent les pertuis. Chaque îlot, écrasé de neige, de givre, de grésil, évoque une sorte d'iceberg. Toute sève reflue vers sa racine dans la chaleur du sous-sol. Bientôt la vie qui s'opiniâtre à la lumière se tord en convulsions démentes. Des troupeaux de chevaux sauvages, fouaillés par la faim, martèlent la terre d'un galop innombrable. Des hurlements de loups, enflés par les vents marins, clament l'inanité de l'effort suprême. De loin en loin, Thor brandit dans l'océan son marteau de tempête. Puis le silence ou le vent.

Qui ne serait impressionné par le criant côté d'exception de ce milieu ! Sent-on assez la nostalgie du premier homme qui foula ce sol ! Du fond de ce marécage, qu'il dut se retourner avec ferveur vers sa

cabane lointaine, noyée dans le calme des hautes frondaisons, et vers les clairières où, couvert d'une lueur d'acier, à minuit, il aboyait à la lune! Mais se fut-il piqué d'agriculture si les circonstances n'avaient embelli son effort ! On rapporte qu'aux jours de fête, les jeunes Germains dansaient nus au milieu d'épées et de framées dirigées contre eux. C'est un sport pareil que l'homme de cette contrée installa dans sa vie. Il voulut que l'angoisse de la chute l'exaltât jusqu'à la mort et se jeta au milieu de ce faisceau de dangers. Car en aucun de ces lieux qui accablent l'homme par la disproportion de leur voisinage, la nature ne lui enjoint avec plus de brutalité qu'ici : « Soyez sublimes ou disparaissez. Acquérez à force d'héroïsme les biens que je dispense à profusion par ailleurs sans qu'il en coûte. » Le milieu le harcèle d'une infatigable ardeur, l'empoigne, le contracte dans un effort. Le danger est le pilon méthodique sous lequel son énergie étincelle.

Inouï ! Cette région fut convoitée. Rageusement, l'indigène immémorial, le Celte,

la défendit contre la sauvagerie des compétiteurs. Il incita de la sorte le Conquistador, au terme même de son odyssée, à démontrer la supériorité de sa valeur. Ne fallait-il point trancher à qui incomberait la redoutable tâche de créer des conditions vitales parmi ces cloaques et ces boues? Nécessairement. Il fallait que l'énergie décidât quelle était la plus vaillante espèce. Ce que le milieu implorait, c'est une espèce capable de retoucher ses rudes ébauches, de refouler l'océan, de féconder des boues, de corriger le climat; une espèce athlétique, aux reins de fer, aux yeux de lynx, audacieuse, constructive, magnétique, envoûtant le vaincu sous la loi de son effort. Or, il est superbe l'animal victorieux, modelé en pleine chair, à grands coups d'ébauchoir, le thorax puissamment dilaté, charpenté, semble-t-il, en vue des orages et des luttes d'exception.

Avec une admirable unité, son organisme se façonne aux exigences du labeur spécial où le milieu le convie. A développer la lymphe en lui, l'extrême humidité assagit ses nerfs, atténue les secousses des réflexes, l'habitue à se recueillir en face du danger.

Un tissu sous-cutané se forme qui a pour effet de favoriser la concentration de l'énergie toujours prête à s'employer entière au succès de chaque effort; et non seulement il concourt ainsi à la conservation de l'énergie, mais il en décuple le pouvoir. Il contraint l'organisme, en réagissant sur lui-même, à trouver dans la calorie intérieure un foyer naturel qui sollicite une alimentation incessante; et comme l'activité de la combustion interne ne se réalise que par l'activité des muscles, l'homme dépense ici par nécessité une énergie qui, ailleurs, lui coûte des efforts. En somme, il possède ce qui importe le plus au labeur auquel le milieu le destine, un estomac, des muscles et du sang-froid.

Son tempérament ne se précise point encore, quoique nous en pressentions déjà les données morales aux excitations du milieu qui exaltent si vigoureusement sa vitalité. En raison de leur intensité même, les impressions qu'il en reçoit se traduisent par une indicible émotion religieuse. Tant est véridique cette parole d'un penseur contemporain, M. Izoulet, à savoir

que « le sacré n'est en quelque sorte que le profane profondément senti. » D'un irrésistible élan, ne s'immerge-t-il point dans la nature sauvage comme nous pénétrons un visage qui nous est cher, insondablement et sans effort? Par la voie des affinités, la nature se prête ainsi à l'action de l'homme, de même que l'homme cède aux influences de la nature; au point que, dans cette communion, le primitif ignore où réside exactement le principe de sa propre existence. Et pourtant de l'image du monde qui s'élabore en lui, il en discerne lointainement les éléments constitutifs.

Il y souligne la contradiction des volontés, la dualité des puissances, la génération des contraires, la lutte des Ases et des Géants. Obscurément, il saisit qu'aussi longtemps que la violence prévaudra, soit dans son âme, soit dans la nature, il s'interdit tout espoir d'une destinée, c'est-à-dire d'une harmonie dans l'existence ou d'un ordre dans l'univers. Mais, du même coup, il constate que, s'il perçoit ce que contient de divinité le fini des choses, il s'épuise à déchiffrer l'infini de l'énigme qui se

débat en lui. Il vagit ses besoins ou balbutie son rêve. Ce qui nous émeut surtout, c'est l'énergie de sa prière, le devenir confus qui se lamente en lui. Douloureuse gestation de la préhistoire!

II.

Dans ce formidable crépuscule où tant de prénotions luttent pour éclore, le désordre de la nature exprime provisoirement le tumulte intérieur de l'homme. Au for de son âme, une volonté raisonnable s'efforce à surgir des tempêtes de l'instinct comme le sol tend à émerger du sauvage océan; et, dans cette tendance, il entrevoit sinon la promesse formelle d'une victoire, du moins un ensemble d'indices qui en autorisent l'espérance. Déjà son imagination ingénue distribue des noms aux puissances cosmiques, afin de s'y accoutumer et d'éprouver la bienfaisance des unes et la nocuité des autres. Or, nulle contrée, hors celle-ci, ne pourrait manifester à l'homme avec une

égale véhémence leur conflit perpétuel et, partant, lui créer une atmosphère à ce point religieuse, c'est-à-dire si évidemment saturée de la présence des dieux. Le Conquistador y semble dire : « Enfin, ai-je rencontré dans les Géants, déchaînés aux rivages du monde, des adversaires dignes des ressources de mon énergie. Leur incessante provocation tend toutes mes facultés dans une ivresse héroïque que je ne connaissais que par intermittences sous les frondaisons lointaines, quand je m'élançais au hasard des combats. Vains transports par esquels les Ases m'attirèrent, ainsi qu'un élu, dans leur lutte sacrée ! Désormais, je ne saurais succomber, puisque je combats en faveur des dieux ! »

N'adorer que les dieux dont on pèse les bienfaits, n'est-ce déjà point une dévotion raisonnable ? D'une manière identique, le premier Hellène, après avoir démontré au Pélasge la supériorité de ses aptitudes, fut conduit à s'interposer entre les Centimanes et les Titans qui, pareils aux Géants, représentent les contradictions ou plutôt les éternelles nécessités de la nature. N'est-ce point devant la marée déferlante que se

forme la première Ghilde. telle que nous l'y avons surprise? Et quand le sang sauvage se reprend à bouillonner en folie, les périls ne l'assagissent-ils point aussitôt, comme faisaient ces instrumentistes chargés de ramener au diapason les orateurs antiques? Nécessité merveilleuse! Génératrice inépuisable des mobiles qui décident l'énergie et la modifient à son avantage sans lui ravir aucune de ses propriétés!

Quelle fut l'exacte contribution de cette contrée à la mythologie germano-scandinave? Comment le déterminer? Nous n'embrassons plus aujourd'hui cette antique fresque que dans sa structure d'ensemble, par une illusion de perspective, quoique dix tempéraments et des Scaldes sans nombre y collaborèrent, des lacs de soufre de l'Islande aux pentes du Vénusberg. Mais comme le primitif n'a pu apprécier la vie que d'après les éléments qu'elle lui fournissait, bornons-nous à considérer le

mythe qui s'identifie avec le plus de puissance aux conditions de son activité rudimentaire, *le Frêne Ygdrasil, l'Arbre de l'Existence.*

Il vaut surtout par la densité de sa signification et la directe intuition des choses qu'il dénonce. Car il n'évoque plus seulement une analogie d'évolution de l'homme avec la nature; il recèle déjà une éloquente initiation à la vie sociale que la horde primitive, du fond de ses marais, sollicite ardemment. Au premier instant, elle a compris qu'elle n'y pourrait survivre que par l'association, la Ghilde, et que la Ghilde elle-même ne s'y maintiendrait qu'en s'appropriant une discipline, dont elle saisit l'opportunité pressante, mais dont elle ne connaît ni le rythme, ni les obligations. Aussi en réclame-t-elle la révélation à la nature qui lui divulgue ses moyens, par l'entremise du Frêne Ygdrasil, et l'exhorte à les reproduire sur le plan social. Admirons le choix d'un tel intermédiaire. Quel autre prédisposerait davantage la Ghilde en sa faveur, si ce n'est précisément ce frêne mythique qui lui répète *en crescendo* la détresse de toute la végétation palustre!

Avec quelle ampleur émouvante il inculque aux conquérants les nécessités de leur milieu d'élection ! Dans une tension douloureuse, ses racines s'efforcent à converger vers la lumière et surgissent toutes à l'envi du sol en un faisceau d'énergie organisée, comme si la ferveur de leurs forces associées anticipait sur l'avenir ! — Ainsi de communs périls précipitent les primitifs dans les bras les uns des autres et les induisent à fonder des Ghildes dont leurs instincts de sanglier ne se fussent point accommodés au sein des forêts. Ici, chacun devient comptable de sa vigilance vis-à-vis de tous : Excellente disposition pour surprendre, au racinage du frêne, le secret de sa forte unité !

Le geste crispé du frêne représente d'abord l'urgence de la première obligation collective, qui est, selon Lao-Tsé, d'abolir le mal par l'adaptation. De toute sa volonté de vivre, au milieu du chaos universel, il se cramponne à cette unique certitude, le sol fangeux du marécage, et nous marque, d'une façon saisissante, l'hommage de soumission auquel la nature subordonne tout épanouissement. — Ainsi, d'une foi sans borne, la

Ghilde étreint les réalités nuisibles qui l'entourent, afin de les surmonter et de les tourner à son profit. Pas un de ses efforts qui n'ait pour objet de créer des conditions vitales parmi les boues du marécage : Dans sa lutte pour exister, nous la voyons qui refoule la mer, endigue les fleuves, assèche les lacs et les marais, hausse les terrains bas, règle les irrigations, défriche les bruyères et, par l'étendue même de son labeur, s'élève au sentiment d'une solidarité héréditaire, d'une âme cultivée continuement par le travail des âges.

Fort à propos, les racines du frêne enseignent encore le principe de toute société, qui est l'économie de la force. Souples et multiples, nous content les Scaldes antiques, elles s'enfoncent aux profondeurs des jardins de la mort ; sans nul doute, afin de puiser dans la suite des temps les forces superposées, période par période, et dont la somme irradie le branchage en voie d'efflorescence. D'une incessante succion, elles accumulent le fluide vital que consommera le frêne dans la série de ses épanouissements et qui doit finir

par en assurer la victoire sur la nature indisciplinée. — A cet exemple, la Ghilde s'enracine aux réalités de ses ilots et met sa seule complaisance dans l'énergie de sa culture. Aprement, elle accumule sur place la sève qui transmettra à la série des générations une constante façon de sentir, une personnalité vigoureuse et originale. Car son développement ne s'accroîtra que par la force qui fermente en elle et dont la sévérité du milieu paraît exiger dès à présent des prodiges.

Enfin, l'étagement des branches du frêne signifie la croissance des générations; toutes, semblables par nature, quoique différentes de forme, concourent à un ensemble dont la vivante harmonie leur échappe; et, de même que chaque rameau dépasse dans son élan le rameau inférieur, l'effort de chaque génération devient une promesse pour la suivante. A l'infini, tout le feuillage semble murmurer au sens platonicien: « Ce que tout rameau ou toute génération envisage comme un résultat ne constitue pour l'ensemble, arbre ou société, qu'un éternel commencement. »

Magnifique image du *travail de l'énergie sur un point d'application!*

Elle introduit de la clairvoyance dans les conditions de la culture et révèle au primitif la loi de son effort. En sorte que, peu à peu, par l'adoration du frêne, la Ghilde s'anime à la grande palpitation de la nature et en reçoit une légitimité et une robustesse qui ne s'acquièrent point hors d'elle, parce que hors d'elle il n'y a que vaine agitation. Rien ne prospère qui ne se conforme à ses rythmes immanents et divins. A voir ces barbares résister parmi des cloaques où les légions de Rome se démoralisaient, Pline ne peut se défendre de soupirer : « Combien d'hommes que la fortune épargne à leur détriment! » Soit! Mais du moins goûtent-ils une liberté que ne compenserait point, à leur sens, le bénéfice de plusieurs siècles de culture, d'une langue juridique et de traditions. Et la nature ne suffit-elle point à leur éducation rudimentaire? Par l'enseignement d'un arbre, elle les dirige vers leur plénitude avec une sûreté que n'accroîtrait point la lecture des traités de Pline lui-même. Elles les attire au cœur

de ses mystères positifs et, par voie de conséquence, les instruit des notions générales utiles à leur développement, attendu que la nature se répète sans fin sur des plans successifs. Par l'entremise d'une de ses œuvres, elle nous découvre graduellement tout son génie, comme en témoignent les sérieuses méditations que suggérait, hier encore, à Taine, tel platane de l'Esplanade des Invalides. A proportionner ses initiations aux facultés de l'homme, elle apporte des clartés égales dans les tâtonnements de la brute préhistorique et dans les émotions du contemplateur. Elle l'élève de l'énigme des sensations aux sommets de la méthode. Et, déjà, du milieu de la préhistoire, le primitif sent, confusément, comme Shakespeare l'écrit avec autorité, « que la nature ne s'améliore par aucun moyen qu'elle n'ait fait ce moyen. »

C'est pourquoi il était superflu que, du monde à organiser selon la discipline du

frêne, les Valkyries vinssent promulguer le dessein moral, c'est-à-dire un furieux appel à la combativité. Quand la nature élit ses défricheurs, elle les doue, en surcroit des aptitudes qui annoncent le triomphe, du sens des méthodes qui l'assurent. Superflu aussi que les Valkyries promissent, au bout de l'effort, les délices du Walhalla ! N'est-ce point toujours par une promesse de joie que la nature nous entraîne dans la voie douloureuse des enfantements ? Ces vérités, le frêne mythique les publiait déjà. Car pour tout homme, qu'est-ce la combativité, sinon se conformer à la loi de son effort qu'indique Ygdrasil avec tant d'impérieuse précision ! Et si, pour la nature, il y a identité dans toutes les formes de combativité, variables selon les milieux, c'est néanmoins dans leur dissemblance que réside le génie des races, l'essentiel de leur façon de sentir, les données morales de leur tempérament. Le génie d'une race se dénonce à la manière même dont elle approprie le milieu d'où s'élanceront ses gloires.

Il y a donc un vif intérêt à examiner

la forme de combativité que prescrivait à la Ghilde le sol marécageux : nous y surprendrons dans leur genèse héroïque et leur *nécessité* originelle, les traits saillants du caractère.

Il ne s'agit point ici de se jeter avec l'ardeur féroce du Viking parmi les houles de l'océan ni, comme le barbare des forêts, d'engager les combats humains qui aplanissent les inégalités. Le sol, qui aspire à sortir du chaos, exige de la Ghilde une forme de combativité infiniment plus rare et dont la pratique suppose encore du mérite aujourd'hui : la bravoure de la vie. La nature implore une organisation meilleure de ses forces et l'homme une terre féconde qu'il usurpe sur l'océan. Sitôt une plage désertée, les Chasseurs du Gouffre accaparent les concessions de l'eau, délimitent, endiguent, nivellent et guettent quatre-vingt-dix, cent, cent dix ans l'heure sainte où la nature exaucera leur longue obstination. Car réfléchissons à ceci : Un siècle s'écoule, pour l'ordinaire, avant que les sables maritimes n'acquièrent la fixité indispensable à retenir les alluvions ! En sorte que le petit-fils ensemence les

terrains que le grand-père a défrichés. A ce labeur surhumain, le défricheur acquiert du sang-froid, une habitude de délibérer en face du péril, de la persévérance et, par contre-coup, un sens robuste des réalités. Comme l'enfant d'une misérable famille, il se découvre prématurément une âme sérieuse, observatrice et défiante. A l'école du dénuement, il s'accoutume à envisager son lot chaque jour, à faire une part de ses besoins, une autre de ses ressources et à les maintenir en équilibre. Pour cela, il faut, selon le Taciturne, « n'avoir pas besoin d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer. » Il faut, après une déception, s'obstiner un peu plus que la veille, un peu moins que le lendemain, sans hâte et sans fièvre, parce que l'action est la seule prière que la nature entende. Ajoutons que le particularisme, l'instinct de sanglier du défricheur le porte à s'appliquer avec puissance aux besognes que la Ghilde lui confie. On devine si cette forme de combativité, cet héroïsme paisible trouve sa carrière dans cette contrée. La seule fertilité de l'homme y engendre des

miracles. Sous ses doigts, le dénuement même devient une ressource. La tourbe séchée par les vents se transforme en combustible, le roseau en filet, la marée en sel, les fondrières en potagers. Est-il rien de plus touchant que de le voir assujettir son sayon avec des épines ! Une pareille ingéniosité, quand tout est à construire, est une précieuse vertu sociale ; elle communique à l'homme l'assurance de se tirer à son avantage des événements sans que cette assurance ait rien d'aveugle ni de téméraire ; son commerce avec la nature l'habitue à connaître ses limites propres : c'est là tout le secret de sa sagesse. Car l'homme s'éloigne davantage du bonheur, c'est-à-dire de l'équilibre moral, par indigence de moyens que par pénurie d'imagination ; les désirs bornés concentrent l'attention et les sensations gagnent alors en profondeur ce qu'elles perdent en nombre et en acuité ; quelques sentiments précis florissent sur lesquels l'accident n'a pas de prise ; les passions contractent quelque chose de l'action durable du milieu : la mobilité de l'humeur, les engouements, toutes les

violentes saccades qui agitent les races nerveuses sont des non-sens pour ce tempérament: Il n'y a de place dans son âme que pour les sentiments tranchés, les haines militantes et les affections inébranlables. — N'est-ce point un noble mode de combativité que forme une semblable façon de sentir, et, en tout cas, le plus noble que célébrèrent jamais les Valkyries sous les voûtes sonores du Walhalla?

III.

En animant de la sorte ces mythes désuets, nous en restituons le sens véritable. Tout symbole religieux, enseigne une école d'exégèse, n'a d'autre but que d'exprimer ou les circonstances physiques, ou les penchants moraux d'une société ou d'une époque. Précisément, la supériorité des mythologies gréco-latine et germano-scandinave dérive, à notre sentiment, de ce qu'elles n'admettaient point que leurs dieux fussent immortels. Point d'année que l'Hellade, en constante évolution, n'en créât de nouveaux auxquels elle imposait le respect des anciens, des dieux caducs, qui ne représentaient plus une réalité agissante, mais une nécessité vaincue et,

dans la suite des temps, un moment révolu de la culture hellénique. « Vous mourrez », vocifère Prométhée ; et quelque jour les peuples entendront une voix qui criera : « Les dieux sont morts ! » A cet exemple, Gallarhorn, le magique buccin, devait sonner la suprême fanfare du crépuscule des dieux. Or, vers le XI^e^ siècle, le moment en était venu. Les mythes fréquemment renouvelés, et qui variaient selon les circonstances locales, avaient fini par jeter des lueurs dans les émotions familières de la Ghilde.

Heure ineffable quand, sous le premier rayon des vérités, s'éveille la conscience du barbare ! Un immense frisson agite tout son feuillage intérieur où descend l'aube blanche de l'Histoire. Une soudaine lumière illumine au fond de lui des immensités de ténèbres, tandis que, plein d'un émoi sacré, il entrevoit en même temps que la profondeur de son néant et l'étendue de son destin, les exaltantes visions promises à son labeur. Joie sans nom qu'il pourrait traduire ainsi : « En me soumettant à vos lois inflexibles, ô Nature, j'ai collaboré à

votre magnificence. J'ai accru votre zone vitale et réorganisé vos forces en conflit. Asservis sont les Géants, les éternels contradicteurs, et coordonnés avec les Ases, les médiateurs bienfaisants, dans votre supérieure harmonie. A présent, que Gallarhorn sonne le crépuscule des dieux! Puisque, pour prix de mes travaux. vous m'avez dévolu l'infinie douceur de comprendre et de me comprendre, d'élucider l'énigme millénaire qui se débat en moi! »

Et, de vrai, les œuvres de la nature ne suffisaient plus à exprimer les passions de l'homme qui s'en différenciait chaque jour par une complexité croissante. Une période active de préhistoire, animée du sentiment de la transformation des choses, lui avait formé une voix qui, désormais, rugirait ses besoins en verbes clairs, retentirait en répercussions sans fin.

Sent-on assez l'importance du sentiment de l'évolution dans les mythologies grecque et germano-scandinave! Il nous révèle des dons d'analyse d'une inégale perspicacité, mais décisifs pour l'avenir de la culture sociale. C'est parce qu'ils n'ont point possédé ce

sentiment que les peuples d'Orient se figèrent en des formes de vie immuables. Ils s'absorbèrent dans l'adoration d'un « maintenant perpétuel » qui s'est reflété exactement dans leur existence monotone et dans les rares manifestations de leur désœuvrement. Le régime des castes, en Egypte, n'a pas évolué davantage que le style des arts qui, en l'espace de mille ans, n'avait marqué aucun progrès. La poésie de l'Inde castrale ne crayonna jamais la physionomie des événements, ni ne s'avisa de peindre ces figures de combativité sociale qui balaient la cendre des siècles. Pareillement, les concepts des empires asiatiques nous font toucher une imagination sans équilibre qui tantôt s'acharne aux minuties, comme en Perse, tantôt au monstrueux, comme en Assyrie, et glisse par là aux réalisations inférieures, aux allégories et aux mythes. Trop évidemment, il leur manquait le sens de la transformation des choses qu'aiguisent de pressantes nécessités (Géants et Titans) et qui conduit à l'analyse, source de tous les progrès. Il leur manquait la notion de l'idée, c'est-à-dire d'une méthode d'analyser leurs frissons, de se créer un

décor et d'y installer le laboratoire de leurs certitudes, un moi qui pense, raisonne, agit et se hausse à la conscience de sa destination. Voilà le triomphe de l'Hellade inaugurant une histoire du monde dans l'enclos lumineux de l'Agora, tandis que les sphynx se calcinent au soleil d'Orient.

Avec des différences sans nombre de temps et de circonstances, un événement analogue survenait dans l'existence de la Ghilde. A s'identifier à son milieu, sa personnalité ethnique, la race flamande, prenait conscience des aptitudes de sa façon de sentir jusque-là inexprimée.

Le Flamand discernait enfin ce que les mythes païens contenaient de vérité éternelle. Ils mentaient sans doute, à présent, dans la forme, parce que le mouvement emporte sans cesse les formes selon les caprices d'une mobilité continue. Mais sous le dehors de ces formes, une façon de sentir identique palpitait comme au premier jour. Ce que les mythes renfermaient de périssable, la transformation des besoins nous l'indique : au creuset du temps, l'éternel s'épure du temporel. Au fond, la façon de sentir demeurait intacte : à jamais elle

devait rayonner, du seuil même de l'histoire, à travers tous les modes de vie publique et intellectuelle : elle couve encore dans l'arrière-fond du tempérament et ne cesse de résonner dans la plus lointaine étymologie des vocables dont se sert un Flamand d'aujourd'hui. Le législateur en a déduit les lois naturelles de l'ordre public, comme l'artiste la secrète vitalité de ses synthèses. Et quelle tâche incombe à l'histoire désormais, sinon, ainsi que nous le vérifierons plus loin, d'épuiser toutes les ressources dont témoigne cette façon de sentir ?

IV.

Une métamorphose parallèle s'est opérée dans le milieu : comme le Flamand s'est dégagé, peu à peu, du Conquistador, la Flandre s'est dégagée de l'océan. Emergence prodigieuse de lenteur qui se poursuit dans les âges d'histoire et impose encore, de nos jours, des soucis et des travaux. Refoulé jusqu'à Gand au XI^e^ siècle, l'océan recule au delà de Saint-Omer, Thérouanne, Bruges vers le XII^e^, puis de Damme au XIII^e^. puis de Sluys au XIV^e^, pour se maintenir enfin dans les limites que nous lui connaissons. A la longue, les îlots se fondent en une plaine universelle qui s'infléchit, vers la côte, au-dessous du niveau de la mer. Cependant, le dos à la tempête, les défricheurs regardent en face une autre réalité,

la terre sauvage qui exhorte à un labeur sans fin. Au x^e^ siècle, le Northman Rollon refuse « comme une terre embarrassée de marais et de nulle valeur » la Flandre que Charles-le-Simple lui propose. Encore au xiii^e^ siècle, le cheval sauvage abonde en certaines forêts, nombreuses encore.(1) Entre Dunkerque et Furnes, au xvi^e^ siècle, s'épandent deux lacs où les navires voguent à pleines voiles. Entre Bruges et Gand, le *Bulskampvelt* étend ses bruyères. A la même époque, le pays de Waes, (*pays de la vase*, atteste Olivier de la Marche), dont s'enorgueillit l'agriculture aujourd'hui, reste indéfriché. La grande *Moere*, près de Furnes, n'est asséchée qu'en 1622 par Wenceslas Gobergher, l'ingénieur des archiducs. Enfin, sur la rive gauche de l'Escaut, depuis 1815, plus de huit mille hectares ont élargi le domaine agricole. D'un siècle à l'autre, la vigueur des interventions de l'homme modifie le climat comme la topographie, refoulant vers la forêt du sud les animaux qui se refusent à la domesticité.

(1) Les premiers comtes de Flandre s'intitulent *Grands Forestiers*.

Vers le XIIIe siècle, le milieu tend à s'organiser. Par endroits, là même où jadis croupissaient des eaux mortelles, s'étendent, sillonnés de rigoles, les plus beaux pâturages du monde. (1) De mai à novembre, un bétail robuste y parque jour et nuit. « Il faut aller voir le spectacle aimable et pittoresque de la West-Flandre à l'époque de la moisson, assure au XVIe siècle Van Vaernevijck; du haut du Mont Cassel, du Mont des Récollets ou des collines, près de Bailleul, les champs sont comme une tapisserie précieuse aux teintes célestes. » Une série de digues contiennent les colères de l'Escaut. Les rivières emparessées et déjà quelques canaux rectilignes cheminent parmi de vastes prairies, d'où çà et là des files de peupliers fusent vers un ciel mouvant. Sous un nuage moins dense, le jeu des saisons s'ébauche. Par contre, lorsque les vents marins se ruent dans les masses de l'atmosphère, tous les climats se succèdent en un jour. Parfois aussi, dans un ciel de cristal, le soleil se complaît à

(1) C'est « la grasse terre de Flandre », de Froissart.

distribuer une lumière subtile. En sorte que ce coin de nature qui connut la désolation des fjords, mais hélas! de fjords dépourvus de granit, semble au printemps une Lombardie voluptueuse et mélancolique.

Terre sans miséricorde, gémissaient les défricheurs de la préhistoire.

Terre de promission, s'exclamait de Commynes au siècle des Bourguignons.

Devant tant d'ébauches si audacieusement achevées, perçoit-on assez ce que la patience ajoute à l'énergie et ceci, que là seulement où l'énergie succombe, l'univers se limite! Ni la patience, ni l'énergie ne suffisent à expliquer ces labeurs de Titans, — pas même les nuits sans nombre qui les entrecoupent, les nuits qui engourdissent les déceptions et retrempent les courages. Par la vertu d'une telle œuvre, dans le recul des temps les générations se lient aux générations comme les anneaux d'une chaîne ininterrompue et font de douze siècles d'efforts une journée, et de millions de souffles une seule âme. Alors, on ne peut se défendre de méditer sur ce qu'il y a de divin dans la puissance d'agir. Que, sous

des orangers en fleurs, l'Hellène ait fondé la science et la morale, c'est dans la logique des circonstances. Mais que, du fond de ces marécages, l'homme ait même atteint l'âge historique, quel miracle et quelle gageure ! Qui affirmerait que le sol exhalait ici la promesse d'une société remarquable ! Qui présagerait que ce sol un jour — ne fût-ce qu'un jour ! — nourrirait, à surface égale, le plus d'habitants au monde ! Qui prédirait davantage que parmi ces plaines monotones et, par surcroit, dénuées de toute richesse naturelle, floriraient une industrie, des mœurs pittoresques, des arts ! Autant d'hypothèses absurdes, si l'homme ne portait en son âme, accoutumée à l'héroïsme, le pressentiment de sa prochaine grandeur.

Et déjà, aux quatre coins de l'horizon, s'érigent les beffrois qui vont carillonner l'éveil de la conscience flamande...

PHYSIONOMIE

DE LA

SENSIBILITÉ FLAMANDE

L'histoire nous représente la façon de sentir qui s'accuse sous l'impulsion du besoin.

L'organisme s'y révèle dans sa fonction. Aussi bien y recherchons-nous les SIGNES qui le dénoncent.

Or, les faits sociaux par lesquels se manifeste la façon de sentir d'un peuple sont de trois ordres, selon leur degré d'urgence, et se rattachent

a) à la vie végétative qui coordonne les modes de production, agriculture, industrie, commerce;

b) à la vie affective qui harmonise les multiples contacts individuels, famille, mœurs, croyances, morale;

c) à la vie intellectuelle qui concilie les formes d'intervention collective, la jurisprudence et la politique éclairées par les sciences.

L'agrément de la lecture nous a contraint à adopter un groupement différent dans l'ordonnance de la deuxième partie de notre enquête, bien que nous l'ayons composée d'après cette méthode.

Physionomie
de la Sensibilité Flamande

L'homme tend à représenter ses mœurs, sa pensée et sa vie dans tout ce qu'il approprie à ses besoins. BALZAC.

Toutes les actions de l'homme sont physiognomoniquement de lui. CARLYLE.

FORMATION D'UNE DÉMOCRATIE

C'est dans la Commune que réside la force des peuples libres. DE TOCQUEVILLE.

I.

La Vie économique

Ce qu'il y a de force interne sinon de sens profond dans une société, son équilibre économique nous le révèle. L'art de produire emprunte aux circonstances autant qu'à l'énergie du caractère la variété de ses modes qui, par contre-coup, déterminent les contacts sociaux. D'après les données de la nature, à certains égards le problème social se résoud.

En Flandre, les générations ne défilèrent point à la façon d'une fresque mouvante dans un décor immuable. A mesure que les âges se déroulèrent, les générations se répandirent, en leur chasse à l'océan, sur un sol qui se repétrissait à chaque étape. D'une suite de marais, l'abondance émergea, des jardins et des vergers, des potagers et des pacages, dont chaque arpent évoque plus d'héroïsme que le plus fameux des champs de bataille. En principe, la confusion des efforts fut si évidente que nul n'en pouvait revendiquer sa part exacte, pas plus que dans la clameur d'une foule nous ne distinguons le cri de chaque individu. Pour ce motif, la forme de la propriété devait être telle que la méthode agricole le prescrivait. A Java, pour exemple, la culture du riz, par la nécessité des irrigations pratiquées en commun, enrégimente les agriculteurs en collectivités d'efforts et d'intérêts. Chaque digue, en Flandre, engendra une association analogue. Le problème social s'y réduisit, du XII^e^ au XV^e^ siècle, à cette formule : à la race impersonnelle, la propriété indivise. Par la suite, et notamment depuis le XVI^e^ siècle,

l'association dégénérant en privilège, la forme de la propriété glissa du mode familial au mode individuel. comme par toute l'Europe, hormis dans l'*Allmend* suisse et le *Mir* russe : confiscation criante ici ! A aucune époque pourtant le champ de la propriété ne fut si clos que la majorité s'en désintéressât. D'abord parce qu'il s'en fallait de beaucoup que le domaine agricole se limitât aux confins de la propriété : sur la rive gauche de l'Escaut, du XIII^e^ au XIV^e^ siécle, cinquante mille hectares vinrent l'arrondir ; plus tard, au lendemain des crises économiques du XVII^e^ siècle, les capitaux inactifs s'employèrent à fertiliser les sables du Waes ; et, comme le système des irrigations morcelait les allotements à l'infini en éparpillant les efforts, l'énergie agricole improvisait plus de propriétaires que la nature même.

Ce régime parcellaire ne laissait pas que de favoriser encore l'éducation d'une majorité. Jadis Elisée Reclus projeta d'établir, pour la France, une carte de la petite propriété qui marquât précisément l'origine des efforts illustres de la nation. De même, aujourd'hui toute la vie s'est retirée, en

Espagne, dans les petites propriétés des environs de Valence et de Barcelone ; en Portugal, dans les *aforamentos* du Nord ; en Italie, dans les *poderi* toscans et les fermes de Lombardie. Et si la Flandre ne tomba jamais au dénuement de ces trois nations latines, c'est que la petite culture lui ménageait des protecteurs. Car l'énergie agricole est la première et la suprême ressource des sociétés : comme si la nature les contraignait à l'entendre quand, trop neuves ou trop lasses, elles ne peuvent mettre à profit que ses seules exhortations ! C'est la réserve de jeunesse d'où jaillit la vie sans tarir. Alors que tout dépérit, l'énergie agricole tient en haleine l'instinct de la lutte qui corrige les destinées. Et lorsque sur le déclin du XVIII^e^ siècle, à la suite d'erreurs et de revers, les brutalités de l'étranger foulaient la Flandre sans merci, elle ne trouva pour la défendre que les seuls hommes qui eussent encore intérêt à s'y dévouer, les *boeren*, les paysans de la Campine et des polders.

Dans une société relativement équitable, l'énergie industrielle trouve à corriger les omissions du cadastre : en façonnant les produits du sol, elle multiplie les valeurs d'échange et propage le bien-être parmi les classes expropriées. Même, il arrive que les richesses naturelles, par la convoitise qu'elles excitent au dehors, inclinent un peuple neuf à s'initier aux arts de l'industrie et à bénéficier des avantages qui en dérivent.

L'institution des comptoirs de la Ligue Hanséatique préluda à l'éclosion spirituelle de la plupart des nations du Nord.

En quel lieu pourtant éprouverions-nous davantage la précarité de tels bienfaits qu'ici où l'homme fut plus fertile que la terre ! Ici, ni matière première, ni richesse de nature ! Le Flamand est un forgeron de génie que la pénurie du sol oblige à des chômages sévères. Mais que l'événement seconde son effort, il ordonne le chaos aux

feux de sa patience. Les mêmes aptitudes qui l'incitèrent à approprier le milieu à ses besoins le font exceller dans l'art d'assouplir la matière à tous les caprices de sa virtuosité tenace. Car un peuple apporte toujours à son énergie manufacturière toutes les ressources de sa façon de sentir, aiguisées encore par la nécessité.

C'est du Flamand que Balzac écrivait qu' « il ne façonne rien à demi, ni les maisons, ni les meubles, ni la digue, ni la culture, ni la révolte. » Nul ne possède une éducation des nerfs comparable à la sienne. Si, comme le voulait Newton, le génie dépend de la puissance d'application, nul n'est mieux doué que lui. En artisan supérieur, il manie le burin comme le graveur, l'ébauchoir comme le sculpteur, le crayon et le pinceau comme le peintre. Il ciselle, festonne, incruste la pierre, le bois, le métal avec des minuties de dentellière et va jusqu'à ajourer dans l'atmosphère des broderies sonores au moyen de ses carillons. Il chamarre de ses imaginations des hautes et basses lisses d'une verve et d'une fraîcheur ini-

mitables[1], ou bien invente la taille des gemmes et suspend toute une aurore dans une goutte de diamant. [2]

Une circonstance surtout contribua à doter d'un patrimoine de nombreuses patronymies : durant quatre siècles, du XII^e^ au XVI^e^ siècle, le Flamand exploita seul en Occident l'industrie drapière qu'il avait créée. Seulement, comme la Flandre ne dispose d'aucune richesse minière et que, d'autre part, les Anglais la pourvoyaient de laines, il a suffi d'un traité prohibant la navigation sur l'Escaut pour que son énergie industrielle, épuisée déjà par un despotisme inhabile, demeurât sans aliment.

---

(1) Les Van Gobelinck, dits Gobelins, au XVI^e^ siècle, introduisent en France les teintures de laine écarlates. Jacques Kerkhoven fut le grand teinturier de la Manufacture des Gobelins sous Louis XIV. Enfin les fabricants flamands, appelés en France par Colbert, étaient seuls à se servir des métiers à basse lisse, particulièrement difficiles à manier, l'artisan, tissant la chaîne à l'envers, ne pouvant juger de son travail que lorsqu'il est fini.

(2) Un Brugeois, Louis De Berghem, invente en 1476 la taille du diamant.

Aujourd'hui, la grande industrie apprécie encore à leur mérite les dons de cette race, bien que le principe de la division du travail ait ravalé l'artisan au rang d'un manœuvre. L'individualisme persiste en des besognes médiocres ; chacun met à sa tâche une conscience dont n'a cessé de profiter l'effort général.

Le sol est-il pauvre, abondance d'industries suppose toujours un commerce florissant. Or, Bruges, au XIII^e^ siècle, égalait en opulence Novgorod, Londres, Venise ; chaque jour, cinq cents vaisseaux amarraient dans son port. Anvers, au XVI^e^ siècle, trônait en métropole commerciale de l'Occident ; il s'y concluait plus d'affaires en un mois qu'à Venise en deux ans. Le mouvement d'une année représentait une valeur de trois milliards ; si nous en déduisons l'apport du transit, c'est à peu près la situation commerciale de la Belgique à la fin du XIX^e^ siècle. En réalité, ce furent les

circonstances qui prêtèrent à l'habileté flamande le prestige de tant de succès, car le Flamand ne déploya jamais à la pratique du commerce un talent supérieur. A son sens, Bruges, Anvers sont des comptoirs où il échange, sans qu'il lui coûte, ses valeurs manufacturées ; et s'il s'applique à maintenir le commerce dans des conditions vitales; s'il en porte le mécanisme à la perfection; s'il invente la Bourse de Commerce (1), telle qu'elle fonctionne de nos jours; si les premières valeurs fiduciaires, assimilées aux espèces, sont appelées *Lettres de Flandres*, c'est que son génie pratique lui commande de seconder les circonstances dont il profite. Mais il fabrique mieux qu'il ne négocie, il est plus adroit industriel que commerçant expert. Un peuple réussit dans l'industrie par l'éducation des nerfs, la patience, le bon-sens, l'ingéniosité : c'est le lot du Flamand. Le commerce exige, au contraire, de la souplesse, de la vivacité, de l'entregent, de la promptitude dans la décision et peut-être

(1) Ainsi nommée, parce que les premiers intéressés avaient accoutumé de se réunir, à Bruges, devant l'habitation de la famille Van Beurs.

une marine marchande qu'un port fluvial et quelques kilomètres de côtes ne suffisent point à développer. Aussi bien reconnaissons-nous dans ce fait la marque de la Flandre. Par essence, la Phénicie, le Portugal réalisèrent le type de l'Etat explorateur et de navigation marchande ; Corinthe, Athènes, l'Angleterre le type de la Métropole colonisatrice ; Carthage, Venise. le type de la République de politique commerciale ; Bruges, Gand, Anvers le type de la Cité manufacturière.

Nous vérifions donc par là que le problème social se résoud selon les aptitudes ethniques autant que d'après les données de la nature.

Dès le x^e^ siècle, un réseau d'eaux vives accueille en ses nœuds multiples, au flanc des villes naissantes, des étapes de la circulation commerciale, des abris pour les mobiles et nomades agglomérations de marchands, qu'on désigne d'un mot : *portus*. Par extension, toute ville néerlandaise au moyen-âge est un *poort*. De là le sens étymologique et

social de *poorter*, bourgeois, et de *poorterij*, haute bourgeoisie.

A l'origine, la portion de chanvre dévolue par la Ghilde est rouie par le cultivateur, triée par ses enfants, filée par sa femme. Si bien que lorsque au XII^e^ siècle Alexandrie et Novgorod se coudoient au Bourg de Bruges, la famille flamande possède de la dextérité, de l'acquis et des mœurs. Petite organisation qui prospéra quatre siècles et connut enfin des vicissitudes communes à toute l'Europe plébéienne: le monopole corporatif aboli par la Constituante de 1789, puis le moteur mécanique qui tend à la desagréger sans rémission.

Au temps de sa prospérité, cette démocratie s'affolait d'une telle sève, d'une telle ardeur d'équité qui emporte tout que la société surgit du sol d'un seul jet, le branchage déployé. Un groupe de familles, voilà la Corporation ; un groupe de corporations, voilà la Commune. Dans cette structure où tout s'enchevêtre qui dira où intervient le pouvoir politique, où abdique l'initiative des catégories ! D'un mouvement régulier, la circulation de la richesse va toucher l'enfant qui peigne la laine comme l'échevin

qui scelle la charte de travail. Point n'est besoin, comme à Venise, qu'un aéropage du commerce s'en vienne fausser la rémunération des agents producteurs : ce règlement s'opère ici par le jeu ordonné des lois de la valeur et de la concurrence. On sent que, dans une pensée d'amour, un esprit libéral étreint la collectivité pourvu qu'elle sache conquérir les biens qu'il répartit. (1)

(1) L'oisiveté, la *vie noble*, si en honneur dans les pays de soleil, devient, sous les grisailles de la Flandre, une injure à la diligence publique. Les ancêtres de la préhistoire étouffaient les parasites dans un bourbier, sous une claie. Procédé un peu vif, mais que nécessitaient des circonstances exceptionnelles. En bannissant les désœuvrés, plus tard les communiers contraignirent à la lutte. — On rapporte que lorsque Guillaume de Normandie méditait la conquête de l'Angleterre, il draîna tous les déclassés du continent, amorcés par l'appât des rapines. Il lui en vint de toutes les nations, mais pas un Flamand. Qui s'en étonnerait? L'adaptation s'est effectuée déjà par l'équilibre économique. Or, une société équilibrée au point de vue économique le sera aussi dans ses épanouissements ultérieurs. Ainsi la coopération parfaite a extirpé dès les origines de la société communale le parasitisme que, dans sa théorie biologique et sociale, Max Nordau considère avec tant de raison comme le motif essentiel de la criminalité.

Comme l'intérêt gouverne la morale des Etats marchands, tous se font honneur d'une indépendance relative, soit par calcul, soit par équité. Mais ce principe de tout négoce ne servit jamais en Flandre à dérober quelque équivoque. Au moins la coopération de la multitude à la richesse publique atteignit-elle son but. Partant du peuple, le bien-être y retournait. Pendant près de quatre siècles, l'artisan y jouit de biens que ne connut pas le menu peuple de Gênes, ni surtout de Venise où, à l'ombre des palais du Grand Canal, il pouvait méditer sur ce que rapporte un monopole quand une aristocratie l'exploite à son profit.

II.

Les contacts sociaux.

Logiquement, on ne peut apprécier les contacts sociaux qu'impose l'économie d'une société sans considérer au préalable les penchants qui présidèrent à leur institution. Car ils reflètent autant les instincts héréditaires que les nécessités organiques.

Or, il était acquis, dès l'âge préhistorique, que deux principes contradictoires, l'un presque un bienfait, l'autre presque une calamité, l'association libre et le particularisme, s'entre-déchireraient au sein de la cité. L'association a beau y cultiver des fruits incomparables : au-dedans, le ver particulariste est déjà là qui les dévore. Rien n'est plus pathétique dans l'histoire du monde que cette dualité de caractère qui

porte d'un même élan à sa grandeur et à sa perte une race à la fois ardente à s'accroître et à se détruire.

Il est très commun qu'un esprit ombrageux se soumette passionnément à des nécessités dont il n'a pu s'affranchir. C'est le cas du Flamand *associé*. Mais son particularisme, s'il s'étend à la famille, se restreint aux catégories issues tantôt des conformités professionnelles, tantôt des affinités électives, selon qu'il s'agisse d'intérêt ou d'agrément. Cette libre gravitation des initiatives entraîne chaque famille dans un orbe dont elle ne dévie plus. Sa puissance attractive en est si irrésistible qu'il suffit de quelques corporations pour grouper la Commune, comme il suffisait à la Cité ancienne de quatre rues pour masser le lacis inextricable des voies. Cette organisation, ainsi que nous le verrons, emprunte surtout sa solidité à deux circonstances : qu'elle représente spontanément des intérêts ou des passions et qu'elle se fonde sur le principe familial.

La famille flamande ne se maintient pas seulement par les hasards de la natalité ou de l'identité patronymique. Jusqu'au XVI^e siècle, c'est une robuste communauté où s'élabore la richesse publique. Au logis, l'outil avoisine le *goedendag*, ceci préservant cela. Pour les chroniqueurs anglais, le Flamand est un homme qui s'entend à cultiver, tisser et combattre. Six, huit, dix enfants collaborent aux intérêts communs, vivent de pareilles émotions : la joie d'un seul rayonne sur tous les visages comme ses pleurs ruissellent dans tous les yeux ; ce sont là vingt bras au service d'une même passion. Le soir, sous le manteau, devant la bûche crépitante, se guettent les erreurs du pouvoir, se tisonne la haine et se noue toute l'intrigue sociale.

Averti de la sorte par les sentiments accusés des siens, le Flamand, dès l'âge de huit ans, parfois plus tôt, pratique un métier, affiche une fatuité familiale, de la pétulance, des ambitions. Les violentes

pulsations de ses aînés, qui ne cessent point de retentir au fond de sa poitrine, l'aguerrissent prématurément contre les hostilités du dehors. Déjà le vitriol des passions corrode son âme à peine bourgeonnante : si d'aventure il se fait rosser par quelque polisson, sur l'heure vingt taloches lui marquent les dangers qu'on encourt à commettre la patronymie dans un débat sans gloire. Fort à propos, la femme s'interpose entre ces naturels toujours prêts à détonner, les ramène au diapason normal et tend à les y maintenir par la seule séduction du sourire apaisant qu'elle répand au logis. A cette tâche, elle dépense les ressources de la tendresse la plus ingénieuse. Car la Flamande ne se distingue ni par cette souplesse nerveuse de l'Espagnole, cette aristocratie de gestes, ce raffinement de volupté physique qui agissent avec tant d'empire sur les sens, ni par les grâces d'esprit de la Française, sa répartie fine, cette pétillante verve qui mettent tant de piquant dans la conversation : à trancher net, elle ne possède aucun don brillant, mais toutes les qualités solides, le sens profond de la famille, l'énergie des affec-

tions, le génie du foyer. La femme est telle, au surplus, que les nécessités du milieu la façonnent, quoique les us sédentaires exigent davantage d'elle ici qu'ailleurs. Ailleurs, l'événement la déçoit-il, elle trouve à réfugier, hors du devoir et de la loi, des attraits qu'elle n'a cessé de cultiver avec une complaisance appliquée, tandis que si l'homme ne l'apprécie point à sa valeur ici, où elle sacrifia au foyer jusqu'à son instinct de coquetterie, elle connaît la cruauté d'un désenchantement sans espoir. Aussi bien la prolificité de la famille ne lui laisse aucun loisir pour exercer ces talents exquis qu'on acquiert trop souvent aux dépens de la paix du cœur et qui, dans ce lieu, ne manqueraient point d'offenser la modestie des mœurs. La fille aînée, le plus souvent, berce les vagissements du dernier venu, s'achemine au milieu du prosaïsme familial à la maternité et continue ainsi cette lignée de femmes saines, qui portent en elles tout le possible de la race, ses espérances, son éternité.

Une génération transmet à l'autre, en même temps que sa garde-robe et son patrimoine, ses traditions, ses sentiments, ses rancunes ;

de sorte que l'homme d'aujourd'hui reparaît dans les vêtements de l'homme d'hier avec ses intérêts, ses passions toujours jeunes. Sous le régime communal, une haine dure aussi longtemps qu'un habit, quatre ou cinq générations. Qu'on s'étonne alors que le lien familial, qui s'est relâché ailleurs, ait surmonté l'épreuve de la grande industrie dans cette démocratie manufacturière ! La petite agriculture, il est vrai, a conjuré en partie l'éparpillement de la communauté familiale. Mais l'instinct de la famille se trouve à ce point inné que le moteur mécanique n'a pu distraire encore le ménage ouvrier de ses traditions, de ses mœurs, de son sentiment de la dignité patronymique que la race a toujours exalté jusqu'à la plus touchante abnégation. Autrefois, quand un Flamand avait dépassé cette limite de liberté qu'on ne saurait franchir sans déshonneur, il disparaissait tout à coup et si plus tard, n'importe où, n'importe quand, quelqu'un du pays venait à l'interpeller, il se dérobait par ces mots : Je suis *Jean-qui-ne-se-souviens-plus-de-ses-parents.*

Avec de telles unités, on imagine la Ghilde. Les familles s'y incorporent comme les cellules d'un cerveau qui les contracterait dans une même souffrance ou dans une même joie. Il en résulte une solidarité organique, une puissance impersonnelle dont chacun participe. Toute association a des us, des privilèges, un uniforme, une bannière, des armoiries, un autel, un patron, une maison corporative. L'efficacité de son action lui vient à la fois d'une communauté de direction, d'une intelligence d'ensemble. Dans son *Opinion et la Foule*, M. Tarde mentionne avec un discernement très judicieux la substitution d'un *public* à la *foule* ainsi qu'un événement propre aux sociétés modernes. Selon lui, à l'opposé de la *foule* qui procède d'un contact animal, subit les contre-coups de l'instinct, naît et se désagrège spontanément, le *public* se forme par affinité d'une communication d'esprit à esprit dont le rapprochement des corps n'est point une condition nécessaire, mais

dont l'effort persistant finit par se manifester dans des formes légales. Précisément le Flamand doit à sa corporation de disposer d'une pareille influence et en use avec une intransigeante âpreté : ce que Balzac énonce de la sorte : « La constance de leurs idées et la ténacité que l'éducation donne aux Flamands en firent autrefois des hommes redoutables dans la défense de leurs droits. » En tout cas, l'esprit corporatif confère à leur opinion une autorité d'un tel prestige que le pouvoir ne pourrait la méconnaître sans inconvénient ; et parce qu'en outre ils ont du caractère, nous les voyons capables des frissons les plus stoïques.

Aux origines obscures de la société, Charlemagne qui sentait déjà que ces masses compactes rompraient à la longue l'équilibre de son empire, en ordonna la dissolution. Plus tard, ce qui contraria le plus les desseins des Bourguignons, puis de Charles-Quint, ce ne furent ni Louis XI, ni François Ier, de qui les armées exerçaient au contraire la valeur, mais tout uniment les corporations ouvrières de Gand ; du moins, en ce qui concerne la maison de

Bourgogne, Philippe de Commynes l'a-t-il attesté (1).

Ainsi comprise, l'association libre a pour premier effet d'engendrer un état d'esprit bientôt nuisible à la société. Il se traduit par un égoïsme corporatif infiniment plus redoutable que l'égoïsme individuel, une volonté de nivellement haineuse des cimes, une humeur ombrageuse contre tout ce qui émerge et refuse de s'amalgamer à la substance de l'âme ethnique. C'est ici que nous vérifions l'exactitude de cette pensée d'Emerson, à savoir que « le génie de notre vie est jaloux des individus et ne veut de grandeur pour l'individu que par le général. » A bien considérer la figure des génies les plus hautains, nous devinons que la contradiction ambiante a déposé à tout jamais au fond de leur cœur une lie, une amertume si touchante contre cette race qui ne se flatte volontiers que de ses gloires

(1) Cette forte prise de la corporation n'empêche pas le Flamand de se dépenser en une infinité de contacts plus frivoles où l'agrément corrige, autant qu'il est possible, les âpretés de l'intérêt, Serments, Fraternités, Confréries, Chambres de rhétorique....

collectives. Une pire erreur de cet état d'esprit, dans un autre ordre de faits, est de porter la corporation à lutter pour l'hégémonie, à débattre les intérêts de la cité sans trop les distinguer d'avec les siens propres et, par voie de conséquence, de concerter ces commotions civiles dont nous chercherions vainement le secret ailleurs. De quel poids devaient peser sur le destin des cités ces associations où, d'après un vieux chroniqueur, se solidarisaient « tant de Flamands rebelles, toujours prêts à prendre les armes, n'obéissant qu'à leurs élus, et autant qn'il leur plaisait, troublant le monde, indifférents à l'excommunication et ne craignant pour ainsi dire personne ». D'un coup de bélier, telle ghilde démolissait plusieurs siècles de privilèges : chocs douloureux par où les jeunes cités avortent et les anciennes succombent !

Hors la corporation, toute latitude, telle nous semble, jusqu'au XVI^e^ siècle, la consigne et la limite de chaque Flamand. Un crime de lèse-communauté ne s'expie que par la torture. De pareils cas, du reste, fomentent pour l'ordinaire de la cruauté au sein des corporations fondées sur le senti-

ment de l'honneur ou la notion de l'intérêt: A mesure que l'homme apprend à modérer ses discours, les procédés se transforment sans doute, mais le geste demeure aussi féroce et plus raffiné.

Et cependant qui dénierait ici à l'égoïsme corporatif un caractère de légitimité et d'urgence, ordonné par la pression même des événements? Le déferlement continu des invasions n'a-t-il pas contraint la société à s'isoler, à ériger l'intégrité de sa culture en dehors des éléments contraires à son génie? La famille, la corporation, voilà les îlots de la préhistoire, les fédérations bruissantes secouées par les rafales, mais tenaces dans leur volonté de bonheur; voilà les îlots qui brisent la houle des siècles, empêchent la Flandre de se dissocier dans l'océan d'un empire. Parmi le flux incessant des dominations, la famille, la corporation ont construit leurs digues, groupé leurs efforts, organisé à la race les seules conditions possibles à la manifestation de son

génie. Sous l'œil de l'étranger, ces petits groupements se mêlent, se pénètrent, mais se ressaisissent aussitôt avec une faculté rétractile si puissante que les soudards espagnols mouraient de faim au milieu des cités. A merveille ces petites organisations comprennent la nécessité de sauvegarder l'inviolabilité du caractère. Indifférentes aux coups d'autorité, elles sont irréductibles à cet égard. Et quand Joseph II, imbu des idées rationalistes, se pique d'en imprégner les mœurs, et, par suite, d'exproprier la nation de ses coutumes, il éprouve sans tarder que sa méthode n'est pas à la hauteur de ses principes.

Dès le XI^e^ siècle, le peuple qui se complaît à enchâsser ses vérités en des allégories, se transmet la légende vénérable de Sainte-Godelieve : une matrone véhémente y répudie sa bru, jeune étrangère à sombre chevelure, et reproche à son fils d'offenser, par cette alliance, l'antique race autochtone. Par une semblable clairvoyance des nécessités vitales, l'adaptation de la race s'est lentement consommée parmi des tribulations qui l'eussent compromise chez

une race plus nerveuse, et les mœurs presque intactes ont imposé davantage qu'elles n'ont subi.

Déplorons toutefois que le particularisme corporatif, qui se resserre dans sa case et circonscrit sa complaisance à ses intérêts, soit incapable de se dilater à la race, à la Flandre. Sans cela que d'événements eussent été modifiés à son avantage ! Sauf en certain cas de péril pressant, l'esprit de groupe règne avec une âpreté dont nous voulons mentionner ici quelques formes soutenues par quelques faits.

L'instinct de sanglier, qui poussa l'Occidental à isoler sa hutte, amène le bourgeois du moyen-âge à bâtir, au milieu de la cité, son *steen* massif, tout hérissé d'égaughettes sur un fossé à pic. De même chaque famille d'artisans se cantonne dans sa cabane en torchis ou en blocaille, et plus tard, l'industrie florissant, dans sa maison : coutume qui subsiste encore ! Il

fallut bien que la vie monastique elle-même s'accommodât de ses mœurs: à la rigueur, le Flamand renonce aux jouissances morales, mais son instinct est trop porté vers les satisfactions de bien-être pour qu'il y renonce. Aussi voyons-nous s'instituer dans l'âge mystique ces ordres semi-laïques où chacun n'engage que sa foi et se réserve par ailleurs. D'aucuns, il est vrai, dans la paix du cloître, exaltent surtout le Seigneur pour les biens qu'il leur dispense et dans ce but s'appliquent à fournir leur imagination de réalités tangibles ; puis, sur le tard, comme il faut bien se ranger en somme, élisent une demeure pour eux, leur maîtresse et leurs enfants. De nos jours, les béguinages, ces enclos où des femmes installent leurs us du dehors, chacune dans sa maison, perpétuent une des formes les plus inattendues du particularisme flamand.

Mais sa force d'atavisme, condensée en quelques faits, nous avertit mieux de son vrai caractère. Nous le surprenons dans cette fureur justicière à laquelle le Flamand primitif intéressait les siens et qui contraria l'avènement de la société communale. Jusqu'au XVI^e^ siècle, alors même que la première

en Europe la Flandre atteint à la sécurité, la *faida* n'y est pas moins fameuse que la *vendetta* en Italie et en Corse. Telle querelle entre deux familles ne se termine que par l'extinction de l'une d'elles ; telle autre se prolonge un siècle, absorbe l'activité des rivaux, adonnés uniquement au souci des affûts ou à la crainte des guet-apens. Les Rym et les Alym, les Calveren et les Blankaerde, les Gruuthuse et les Molenbeke s'illustrèrent dans ces conflits mortels.

Dès que le particularisme s'insinue dans les contacts sociaux, c'est pis encore. Bientôt l'esprit de groupe se convertit en esprit de faction ; et, comme la race a des muscles, elle s'entend à faire prévaloir ses arguments. Dans les cités, les particuliers s'assomment beaucoup. De 1379 à 1386, deux cent mille hommes se massacrent pour des intérêts de groupe. A l'occasion, un Breydel confond un adversaire suspect en lui enfonçant à coups de poignard ses raisons dans le cœur. Jacques Van Artevelde ne dédaigne pas cette sorte de dialectique et, lui-même, quand, par une tumultueuse après-midi d'été, succombe entre les sabots de son cheval, c'est sous la hache d'un

adversaire, doyen des tisserands. Acharnées au pouvoir, les corporations intriguaillent, se coalisent, s'ameutent avec des alternatives de revers et de succès, d'une prodigieuse combativité. A Gand, tantôt les drapiers et les foulons fédérés écrasent la multitude des autres ghildes, tantôt le syndicat des vaincus restaure son omnipotence. Tisserands et foulons se disputent la prééminence au sein de la Commune. Ils ne cessent de se jeter sur leurs armes. Luttes âpres et sans merci. En 1345, les foulons sont écrasés, écartés aussitôt de la direction des affaires. En 1349, foulons et petits métiers coalisés précipitent du pouvoir leurs implacables compétiteurs. Emeute en 1359 des tisserands. Une bataille rangée, en 1360, fixe à jamais le destin politique des foulons, définitivement battus. Enfin les défaites de Cassel et de Gavere ont pour cause évidente l'abandon des petits métiers par les grands, en face de l'ennemi.

Divisées d'opinion, les corporations contractent au besoin les alliances que commandent les intérêts du moment. Y a-t-il surproduction, les Gantois se mettent d'accord vingt-quatre heures afin de détruire l'ou-

tillage de Dendermonde et les Yprois celui de Poperinghe. Les Communes flamandes exigent d'ailleurs des ducs la prohibition des tissus anglais (Kerseyes). Parce que la concession d'un canal à Bruges *pourrait* nuire à leur commerce, les Gantois se jettent dans une insurrection formidable qui dure six années, terrasse cinquante mille hommes, suscite deux batailles rangées, plusieurs émeutes, quelques tueries, dont l'une entasse trois mille cadavres dans les rues de Bruges et ne se clot qu'à la requête du premier duc de Bourgogne. Plus tard, Bruges et Gand, inconsolables de la prospérité naissante d'Anvers et de leur propre déchéance, munissent à Calloo un blokhaus de soixante canons destinés à démontrer aux armateurs du dehors les dangers de la navigation sur l'Escaut.

A se constituer en partis, ces conjurations ou ces alliances compromettent plus gravement encore la prospérité de la race. A peine, au XIII^e^ siècle, le parti démocratique des *Klauwaerts* a-t-il affirmé sa prépondérance, *goedendag* au poing, que le parti bourgeois des *Leliaerts* sollicite l'*Etranger* de le rétablir dans ses prérogatives. Ce der-

nier parti se tourne, en 1303, vers Philippe le Bel. Mais les *Klauwaerts*, à leur tour, invoquèrent l'arbitrage armé de Louis XI et, en 1539, celui de François Ier, qui en avise aussitôt Charles-Quint(1). — Après le hardi coup de main sur La Brielle, au XVIe siècle, les villes flamandes, électrisées par une résistance épique, entrevoient trop clairement, pour s'y soustraire, la nécessité d'un pacte, et s'empressent de le conclure à Gand; mais bientôt le Taciturne, accusé de modérantisme, est renié par chacune d'elles; leur intransigeance exclut la possibilité d'un

(1) Le patriotisme municipal a pour unique objet de saisir le pouvoir. Le droit de résistance est, au moyen-âge, le droit imprescriptible des minorités. On y convertit en institution la garantie du recours à la force, consacré par la plupart des Chartes et notamment la grande Charte des Anglais (1249). L'appel à l'étranger n'est pas une infâmie. Dans la principauté de Liége, Chiroux et Grignoux ne se font pas faute d'y recourir. On sait qu'en Italie les partis gibelins appuient leur domination sur l'autorité de l'empereur Frédéric II et que la noblesse guelfe exerce le pouvoir sous le protectorat d'un prince français, Charles d'Anjou, roi de Naples. Mais nulle part les antagonismes n'accusent un caractère aussi implacable qu'en Flandre, à raison de la victorieuse prédominence des éléments populaires.

accord sur le choix d'un protecteur ; et toutes, répugnant à la subordination, qu'exige le salut public, se retranchent avec une criante inconséquence dans leurs remparts et s'offrent isolément aux coups de l'ennemi. — Sur l'initiative de deux comités, au terme du XVIII^e siècle, quatre mille hommes refoulent les Impériaux Autrichiens hors des frontières : sitôt le territoire libéré, chaque comité impose ses vues à l'autre, les passions crient plus fort que l'intérêt et, devant l'ennemi qui rentre, les partis préfèrent renoncer au bénéfice de l'indépendance plutôt qu'à l'intégrité de leurs opinions.

Ainsi le particularisme du Flamand s'étend d'abord à la famille, gagne la corporation, se propage dans les classes, dans les contacts sociaux, envahit la mentalité et fausse la logique de toute la civilisation, en tous cas détourne la société de la cohésion ethnique vers où la dirigeaient tant de surhumains efforts. Par contre-coup, cet état d'esprit appelle d'énergiques interventions dans l'intérêt social que perçoivent seules ici des intelligenres trop clairsemées. Combien reculent devant les risques qu'on encourt à apaiser les compétitions d'inté-

rêts, ces émeutes d'appétits qui ne cessent de gronder tout au long de quatre siècles, éclaboussant de leurs colères les empereurs et les rois ! A la veille d'investir Philippe van Artevelde de la souveraineté tribunitienne, le capitaine Van den Bosch ne le questionne pas sur sa conception politique. Il ne lui demande pas davantage : « Aurez-vous la magnanimité civique de vous abstraire de vos haines, d'embrasser la collectivité dans un même regard d'amour et de confondre, parmi les autres, la faction qui immola votre père ? » Voici ce qu'il lui dit : « Saurez-vous faire le cruel et le hautain ? Car un seigneur, pour les gens du commun, et spécialement pour ce que nous avons à faire, ne vaut rien s'il n'est craint, redouté et connu pour sa dureté. Les Flamands veulent être menés ainsi ; on ne doit avec eux tenir aucun compte de la vie des hommes ni en avoir plus de pitié que des hirondelles et des alouettes qu'on prend en leur saison pour les manger(1). » De sorte

(1) L'avocat liégeois La Marche, agent de l'Espagne, écrivait de même à Bruxelles : « Avec les Liégeois, il faut y mettre de la rigueur et de la force, pourvu que cela se fasse à propos. » *(Archives du Royaume).*

que pour concilier leurs intérêts, ces républicains saluent des dictateurs de leurs acclamations. D'autre part, la jurisprudence, par une procédure inquisitoriale, tendait à intimider les élans de cette race trop impétueuse. Encore en 1766, quand Marie-Thérèse médite l'abolition des pénalités afflictives, les Conseils de justice lui représentent que la « torture est indispensable pour arriver à la conviction des crimes capitaux ». Hommage au sang-froid d'un peuple qui ne capitule que sur des charbons ardents !

Ces vigoureuses natures exaspèrent la mêlée sociale par l'urgence de l'objet qu'elles poursuivent, à savoir : un bien-être subordonné à de multiples exigences et, faute de quoi, la vie dans les Flandres demeurerait sans prix. Sous son chapeau de fleurs, le bouvier d'Hésiode qui, dans la sérénité immense du crépuscule, mène boire son troupeau en jouant de la flûte ; le pâtre

de Galilée qui écoute, éperdu, auprès d'une source les soupirs dont s'alanguissait la rêverie des prophètes; le chamelier écrasé le soir devant la fournaise du désert et murmurant sa mélopée parmi les lointains aboiements des chacals ; les mendiants d'Orient, étendus sur une terrasse dans la limpidité des vastes ciels lunaires, même démunis de toutes commodités, même rejetés de tout ordre public, ne se sentent pas exilés : Il suffit à leur contentement de quelques fruits, d'eau fraiche, des parfums étonnants épandus dans l'atmosphère et qui, sans autre cause, leur font monter des chansons aux lèvres, des larmes aux yeux. Ici, la brutalité du climat, la tyrannie des besoins organiques mettent, au contraire, tant d'acerbité dans les désirs ou, du moins, font des satisfactions physiques une condition vitale si pressante que, sont-elles menacées, nous voyons les Flamands, aux jours d'insurrection, se défendre sans recul et mourir sans regret. C'est par dizaine de mille alors qu'ils se sacrifient aux fatalités de la lutte. Car assumer les soucis d'un home, d'une garde-robe, d'une nourriture plantureuse devient un problème hasardeux,

dans un pays manufacturier de population très dense et, de plus, dépourvu de matières premières. Toute l'énergie s'y emploie à se nantir d'une somme de commodités, qui, chez ce peuple d'artisans, ne sont jamais vulgaires, amusent les yeux, dispersent l'attention et dégagent de la poésie du fond de leur médiocrité.....

III.

Le pouvoir politique

Considérons comment vont se combiner les contacts sociaux que commandent ici les penchants et les besoins organiques. Le pouvoir politique auquel il appartient d'en ordonner les rapports et, par là, d'assurer l'équilibre social résulte spontanément de l'ensemble des corporations, la Commune. Elle est, au sens romain du terme, la *res communis omnium*. Elle est la forme agissante de l'unité territoriale, judiciaire, économique. Elle est une personne morale, un être juridique, dont le *Keurenbœk*, l'ensemble de ses lois, s'affirme nettement distinct du droit commun, applicable au plat-pays. Le Flamand (bien que la famille, la corporation soient pour lui les seuls liens

indéfectibles contre quoi rien ne prévaut), y puise un nouveau sentiment de force. La Commune ne lui décerne-t-elle point un brevet de collaboration à la richesse publique? Tout son génie il le tire de cette sorte de délégation enorgueillissante, de cette charte individuelle que lui délivre la collectivité si humainement tutélaire. Il se sent rattaché à un ensemble qui ne le renie point. L'État n'est pas cette entité formidable d'indécision qui démoralise l'homme aujourd'hui par les intérêts contradictoires qu'elle entend concilier. En acquit des obligations civiques, la Commune garantit à chacun : *« Aux choses qui te sont jusqu'ici advenues, nous resterons étrangers: mais de ce qui avant t'adviendra, nous te serons aydans, gardans et confortans. »*

On peut l'affirmer, la fécondité du communier lui vient du contrat social que le syndicat de la Commune s'efforce à élargir chaque jour aux dépens des suzerains. En retour, cet accroissement des consciences particulières donne à la conscience collective un ascendant que subissent longtemps et les souverains étrangers et les comtes de Flandre, soit contre le désir de ceux-ci, soit

avec l'agrément de ceux-là. Au lendemain de tel événement, les chancelleries recourent au sceau des Communes pour la garantie des traités internationaux, tandis que, revisées, les prérogatives du comte n'excèdent plus les pouvoirs d'un souverain constitutionnel. Les Communes ne tiennent compte, en réalité, des convenances du roi de France que dans la mesure exacte où celles-ci ne heurtent point leurs privilèges. En advient-il autrement, elles résistent aussitôt. Déjà, en 1128, par un acte de volonté souveraine, elles intronisent la dynastie de Thierry d'Alsace. La moindre infraction aux Chartes agite, enfièvre ces ruches ardentes. Quel tragique écho y rencontre la désinvolture impudente d'un Guillaume de Normandie! Les villes exaspérées se soulèvent contre lui. Traqué comme un fauve, il se réfugie à Ypres, et là va le toucher cette immortelle adresse des Communes où sont exposés leurs griefs, avec une fermeté toute républicaine, une hauteur vengeresse, à peine contenue, dans le mépris : « Seigneur comte, si vous aviez voulu nous traiter avec justice, vous auriez dû ne pas nous soumettre à d'indignes exac-

tions. Maintenant donc, au mépris de la justice, la remise du tonlieu[1], la confirmation de la paix et des autres libertés que les habitants de ce pays avaient obtenues de vos prédécesseurs, les bons comtes du pays; vous-même, vous avez tout enfreint, vous avez violé votre foi et la nôtre. Que votre Cour soit tenue à Ypres, si vous le voulez, et que là, au milieu de votre Comté, se réunissent les seigneurs des deux partis, ducs et pairs, ainsi que les plus sages d'entre le clergé et le peuple; qu'on s'assemble en paix, sans armes, avec tranquillité et réflexion, sans dol ni mauvaise intention, et s'ils décident que vous pouvez conserver le Comté sans déshonneur pour le pays, nous désirons que vous le conserviez. Mais s'il en est autrement, si vous n'avez ni foi, ni loi, si vous êtes trompeur et parjure, quittez le Comté et laissez-nous le confier à quelque homme capable et qui ait droit à l'occuper. »

Les mâles accents! Dans chaque phrase on sent frémir encore la révolte indomptable d'une grande âme offensée, roidie contre

(1) Droits d'entrée.

l'oppression. Le comte, à une libre épreuve de discussion, préfère cependant le recours à la force. Il livre bataille: au siège d'Alost, il est tué.

Aussi bien, sauf deux ou trois noms, la Flandre ne se transmet d'histoire souveraine que pour ne pas interrompre la chaîne des successions. Et encore se fût-elle délivrée de ce soin si les corporations, désunies d'intérêt, n'avaient assailli sans relâche le pouvoir dont elles attendaient la sanction de leurs efforts. Impuissants à les contenir, les comtes suivent d'un œil favorable ces chocs sans merci qui leur promettent des revanches. Il n'en va plus de même dès que les nations européennes viennent à se constituer et que deux dynasties, la maison de Bourgogne et la maison d'Autriche, mettent au service de leurs calculs suivis les extrêmes ressources de la coercition. Entre le pouvoir absolu et le pouvoir communal, un jeu de balance ne tarde pas à s'établir; celui-là s'accroît de l'appauvrissement de celui-ci; et comme aucun d'eux n'abdique en faveur de l'autre, il s'en suit une lutte d'extermination à laquelle tous deux succombent enfin.

Le pouvoir communal déchu, il ne reste à la race qu'à se réfugier au sein des corporations où les événements la confinent. De là elle assiste, mi-indifférente, au flux des invasions, puis au spectacle des envahisseurs qui s'entre-tuent, Espagnols, Autrichiens, Français... Semblable à une victime que les anthropophages se disputent, il lui importe peu de savoir lesquels d'entre eux la dévoreront. Il lui en coûta la perte d'une province au terme de la guerre de dévolution entreprise par Louis XIV.

Seule la cohésion ethnique pouvait la prémunir contre ces conquêtes à demeure et, par conséquent, modifier à son avantage la marche des événements, Des cerveaux politiques, de tout temps, se dévouent à ce grand dessein, quoique tous ne s'y résolvent point par un même mobile. Les uns méditent de constituer à leur profit une monarchie qui sut limiter les empiétements de la France en plein travail de fusionnement;

les autres entendent organiser l'autonomie ethnique du territoire et l'adapter à l'ensemble des autres pays qui s'unifient précisément sur le principe de nationalité.

Parmi les premiers, les grands ducs d'Occident, pour toucher à leurs fins, disposent de plus de ressources que les rois de France pour les en empêcher. Mais la fougue de leur sang les élance au-delà du but, les conduisant à finir dans le tumulte d'une tragédie, hormis Philippe-le-Bon. C'est aussi le plus sensé des trois. Entre un madrigal et un rondel, il s'applique à destituer les Communes de leurs privilèges et les en dédommage par l'ordonnance de spectacles où il excelle. Puis, ses derrières assurés, il s'avance, par une lente campagne d'investissement et des moyens appropriés, vers ses États de Bourgogne. Du Zuyderzée au Rhône, seul le duché de Lorraine demeure à subjuguer quand le Téméraire, par son impatience du sacre, compromet un plan si près d'aboutir. L'imagination emportée et desservi par ses auxiliaires mêmes, la mort le livre, au milieu d'une lutte inégale, à ces grands dénicheurs

d'aigles, les Suisses du duc René. Par là suite, la prodigieuse fortune de Charles-Quint suffit à peine à maintenir, dans leur intégrité, les provinces du Nord parmi lesquelles la Flandre s'enclave. Ce prince flamand les érige en *Cercle de Bourgogne* dont, en une pragmatique, il sanctionne l'indivisibilité. Mais ce groupement, s'il garantit la Flandre contre les infiltrations du dehors, ne l'entraîne dans nul système de relations ; et les Communes, au règne des archiducs, sont aussi éloignées de l'unité nationale que sous l'administration des comtes. Aussi bien ces princes se désintéressent-ils d'une nécessité historique que leur éducation ne les prépare point à sentir et que, la sentiraient-ils, l'intérêt de leurs plans les oblige à méconnaître.

Cette cohérence ne peut s'effectuer dans son véritable esprit qu'avec le concours d'un pétrisseur de peuple, d'un génie assez conscient des besoins ethniques pour en pressentir l'expression naturelle, assez constructif pour faire de la masse inorganique un corps social, une individualité

juridique, (1) assez averti des tendances étrangères pour y adapter sa propre façon de sentir, bref, un cerveau indigène capable de concevoir une structure sociale où les élans de la sève originelle prêtent aux rythmes de la vie européenne leur vivace énergie, sans contrainte et sans effort, par le libre essor des affinités, reliant ainsi hier à demain et le dedans au dehors.

Il y eut, dans cette voie, trois tentatives d'unification. A Jacques van Artevelde revient l'honneur de la première. Immolant de petits scrupules à de grands intérêts, ce profond politique, à la veille de la guerre de Cent ans, rompt avec la Cour de Paris, introduit ses vues dans le vaste plan d'Edouard III, de qui le concours économique est, à cette époque, d'une inflexible

(1) D'une lettre éloquente que m'adresse Zygmunt L. Zaleski, l'éminent écrivain polonais : « Nos grands poètes romantiques avaient raison quand ils disaient « que les nations sont l'œuvre de Dieu, tandis que les « Etats sont faits par les hommes. » Les Etats mettent l'ordre dans cette vie infiniment riche et variée, dont la splendeur créatrice a besoin d'être organisée pour ne pas se dissiper, se diluer dans la multiplicité même de ses tendances hétérogènes. »

nécessité. A tort cependant il néglige le consentement préalable des Communes d'où dépend le succès de son entreprise et par là il échoue. Du sentiment de la bourgeoisie, en effet, il s'est trop engagé dans le débat des partis pour en coordonner les intérêts. Aussi ne recueille-t-il d'appui que dans les cités où l'élément populaire prédomine et trouve les autres encloses dans leur particularisme crénelé.

A vrai dire, l'organisation locale, dans les pays où elle prospère, s'accommode mal du concept abstrait de l'Etat, même quand il se fonde sur une commune faculté de sentir. Elle appréhende que la centralisation n'attente à sa personnalité distincte et ne tarisse sa fécondité, la vie multiple qu'elle contribue à élargir. Partant de là, elle ne reconnaît pour légitime que sa souveraineté autonome, rejette toute subordination à un organisme social, suspectant même les initiatives qui ne partent point de son milieu. Une identité d'intérêt ou d'opinion peut certes y déterminer des alliances, mais sans qu'il en résulte une coopération durable. Les cités de l'Hellade

ont beau communier au sein des amphictyonies, la domination macédonienne n'en fond pas moins sur elles comme sur autant de proies esseulées. De même, la passion des conquêtes amène les nations du Nord à surprendre les républiques italiennes dans l'isolement boudeur où elles avaient flori et que le souvenir de nombreuses discordes tendait à prolonger. Or, une analogie d'évolution prédestine la Flandre à subir un sort pareil. Et déjà, quarante ans plus tard, si le *ruwaert* Ackerman s'était avisé de reprendre la politique de son prédécesseur, le premier duc de Bourgogne lui eut répondu : Trop tard !

Deux siècles s'écoulent sans qu'un nouvel essai soit en loisir de se manifester. Ce qui nous reporte à cette libération du territoire néerlandais qui fait du XVI^e^ siècle, au regard de Schiller, « de tous les âges du monde, le plus brillant ». « Si les exploits éclatants, inspirés par la passion de la gloire et une ambition funeste prétendent à notre admiration, s'écrie le grand lyrique allemand, combien plus elle est due à un événement où nous voyons l'humanité opprimée combattre pour ses nobles droits ; où des forces

extraordinaires se trouvent associées à la bonne cause ; où les ressources d'un courageux désespoir triomphent, dans une lutte inégale, des redoutables artifices de la tyrannie! » Ce résultat s'obtient surtout au détriment de l'énergie flamande qui n'en peut recueillir les fruits pour deux raisons honorables. D'abord le génie de la race se refuse à l'absorption calviniste où, contre son vœu délibéré, deux gentilshommes gantois prétendent l'astreindre. D'où de graves dissentiments incompatibles avec la forte discipline que les circonstances réclament. En second lieu, des convulsions de l'empire, la Flandre endure le choc immédiat, dont elle amortit le contre-coup aux provinces bataves. Un tiers de la population gît dans les cendres, un tiers émigre, un tiers bataille. A ce moment, ses maux n'eussent point été irréparables si, dans sa hâte de conclure, la Néerlande, ralliant Anvers, Gand, Bruges, Ypres, ne se fût constituée en République des Provinces-Unies. Ce qui reste de la Flandre, se sentant acculé à un renoncement de soi-même, s'affole, se débat, s'épuise en accès spasmodiques. En cette conjoncture décisive, une formule pourrait

encore rattacher la Flandre et la Wallonie aux destinées des Provinces-Unies : *La Fédération des Pays-Bas sur le principe de l'autonomie des races.* Marnix de Sainte-Aldegonde l'inaugure. Tandis que les Gueux désespèrent du salut de la Flandre, il s'institue son défenseur, car il n'entend pas qu'après avoir essuyé tous les périls du soulèvement, elle n'en puisse compter aucun des profits. Seul, à moitié usé par tant de journées épiquées, il se roidit, acharné à ne pas lâcher prise. Alors, avec l'ardeur d'un désespoir immortel, il entreprend une résistance inouïe d'intrépidité, mais dont l'issue ne peut tourner à l'avantage du pays que par un miracle qui ne se produit point.

Au déclin du règne des archiducs, toutefois, les magnifiques débuts de la République des Provinces-Unies fomentent un mouvement fédéraliste à l'éclat duquel s'emploie le cerveau culminant de la société flamande, Rubens. Que cet homme fut un politique hors pair, nous n'en voulons pour témoignage que la tactique sûre par où il triompha de Richelieu dans les affaires d'Espagne.

Lui qui vient de fournir l'inoubliable preuve de l'unité de la conscience flamande, il aspire à l'unité territoriale de la Flandre sous l'égide de la fédération qui, par surcroît, promet à ses adhérents une existence savoureuse en satisfactions économiques. Qu'on y réfléchisse ; aucune des grandes puissances commerciales n'est encore assise : l'Angleterre date de 1688, les Etats-Unis de 1783, les Etats continentaux de 1805. Quoi d'improbable à ce que la fédération n'arrive à contre-balancer l'influence britannique ! Conjecture fondée sur le concours de l'industrie wallonne, des ports flamands, de la marine néerlandaise et qu'un siècle et demi plus tard Napoléon devait illustrer, en quelque sorte, de cette forte image, à savoir qu' « Anvers est un pistolet braqué sur le cœur de l'Angleterre ». Encore faut-il, par des conditions appropriées, favoriser l'efficacité de cette arme et même, si les accidents y contraignent, la diriger contre les menaces du continent. Pour y arriver, Rubens fait sous main des ouvertures pressantes : au moment où il va aboutir, les États-Généraux prennent ombrage de ces heureux préliminaires dont

ils ne pourront revendiquer l'initiative et, par une intervention brutale, remettent tout en question.

L'idée fut reprise aux États-Généraux. Van der Noot, du côté belge, Chestret et, plus tard, Lesoinne, du côté liégeois, méditent, au XVIII^e siècle, d'unir par un lien fédéral les deux États. La mission Lesoinne, à Bruxelles, la mission de Van Eupen, à Liége, déclanchent, en faveur du projet, un mouvement spontané d'opinion. Ce pendant, fait curieux, leurs adversaires, exilés par eux à Paris, les Vonckistes et les Grignoux, y ébauchent, à l'instigation du comte de Walkiers, un plan identique, jugé d'emblée trop timide par les radicaux liégeois, bien décidés à faire des Pays-Bas et de Liége un seul peuple, une démocratie représentative et républicaine. Désormais, pour se manifester, l'unité nationale guette une occasion propice: elle est déjà faite dans tous les esprits.

En attendant, les petites civilisations de la Flandre, de la Wallonie et, en fin de

compte, de la Néerlande avortent dans l'impossibilité où elles se trouvent de concilier leurs énergies ou de discerner les moyens d'y réussir. Elles ont trop tardé. Même, eussent-elles effectué leur unité ethnique qu'à cette heure l'isolement ne pourrait leur promettre une prospérité indéfinie dans le nouvel état du groupement européen. Or, nous devrions transcrire à leur endroit ce que, d'autre part, nous écrivions des Communes. Si bien que lorsque, dans un mouvement de colère, le pays interrompt les expériences sociologiques de Joseph II, cette impuissance à s'accorder éclate à nouveau avec un tel caractère d'évidence que les partis renoncent à poursuivre désormais une cohésion que leurs énergies rivales s'opposent à consommer.

Surprise : tout à coup au Congrès de Vienne, les puissances qui, depuis trois siècles, ne cessent d'infester les Pays-Bas, se piquent de les défendre contre leurs propres entreprises ; elles décrètent le fusionnement territorial, mais, du même coup, en amoindrissent les bienfaits par

une application défectueuse du principe fédératif. Il est clair que la Confédération ne peut produire la plénitude de ses effets qu'autant qu'elle repose, selon la formule de Marnix, sur l'autonomie des races. De ce point de vue, la Révolution de 1830 n'est pas une solution : elle resserre le débat, mais perpétue le malentendu. Sans doute, il existe entre les provinces belges un lien d'une fécondité éprouvée. La coopération des intérêts matériels a tiré du régime actuel le maximum de ressources qu'il était permis d'en augurer. Mais la solidarité économique n'implique point la communauté des contacts sociaux. A le méconnaître, les politiciens unionistes de 1830 s'exposèrent à des méprises, dont la moins fâcheuse est, semble-t-il, d'avoir sacrifié les besoins moraux aux appétits matériels ; la Belgique offre le spectacle d'une monarchie industrielle instituée par des capitalistes qui ont mal lu Saint-Simon. Son expression politique, en sa portée unitaire, applicable au pays comme à un peuple homogène, est insuffisante à l'heure où la sociologie voit avec tant de raison, dans la simultanéité des développements social et moral, une

nécessité de l'évolution historique ou, si l'on préfère, de la solidarité organique des sociétés.

Taine constate que, dès la Réformation, les peuples du Nord et du Midi se font en divergeant, tout en étant deux variétés presque indistinctes d'une même espèce. Ces divergences, selon lui, se prononcent entre les provinces néerlandaises et les provinces dites belges. L'ethnographie pourtant les morcelle davantage : Il y a déjà, à cette époque, agglomérées dans les provinces belges, deux races entre lesquelles se dessine apparemment une opposition de mœurs, de caractères, de langues. La race flamande virile, combative, ingénieuse, réfléchie, conserve, de ses jours de splendeur, une langue et des traditions ; la race wallonne laborieuse, versatile, prompte à l'enthousiasme, est prête à céder toujours à la générosité de ses impulsions émotives. Leur génie s'est d'ailleurs traduit différemment : l'énergie du Flamand, imaginative et panthéiste, s'est figée sur la toile, en la violence du geste ; la sensibilité du Wallon, primesautière et sentimentale, accessible à toutes les subtilités élégantes des Latins, s'énonce musica-

lement en la grâce légère des fioritures. Des origines, des sensibilités, des aptitudes si diverses correspondent évidemment à des divergences de vues, de besoins, d'aspirations, et, dès lors, la constitution du pays paraît fondée sur une compétition d'intérêts.

On objectera que des institutions qui n'ont pas prévu la totalité des besoins ne sauraient refléter l'unité organique de la vie collective. Nécessairement, elles doivent dériver de la multiplicité des circonstances physiques dont dépendent les circonstances morales. Par suite, certains se demandent comment des besoins si divers, qu'engendrent des variétés physiques d'origine si tranchée, pourraient trouver leur expression adéquate dans des institutions communes. Il y a là, pour beaucoup, un dualisme de races, dont les intérêts particuliers prévaudront toujours sur l'intérêt national.

Ce n'est là, bien entendu, qu'une vue fragmentaire et telle que la peut concevoir un régionalisme ombrageux (1).

(1) La préface de ce livre la complète heureusement aujourd'hui.

Au résumé, la *Confédération des Pays-Bas* n'est réalisable que dans les limites indiquées par Marnix, c'est-à-dire avec latitude pour chacune des parties contractantes de s'organiser selon la loi naturelle de son effort. Cette administration potestative n'eût pas manqué de profiter aux intérêts de ces petites races qui témoignent, en dépit de croisements et de dominations séculaires, d'une si triomphante vitalité. En reconstituant des milieux, en ressaisissant leur personnalité historique et distincte, elles eussent ainsi favorisé l'éclosion de leur génie différent par des institutions qui se fussent pliées à leurs différents besoins. Enfin, elles eussent puisé dans cette autonomie des motifs nouveaux de décourager les convoitises de l'étranger par un concert spontané, naturel et puissant.

Telle se précise la structure d'ensemble que prescrit aux Pays-Bas, en raison de leur exiguïté, le groupement moderne des nationalités et à laquelle la Flandre ne parvient point à s'incorporer, par suite de la confusion des races. Mais à l'intérieur

du pays, avant que les princes de Bourgogne ne portassent aux Communes un si funeste intérêt, la cohésion de la race n'atteignait même pas à cette unité urbaine dont l'Hellade s'enorgueillissait. La Commune n'eut pu se livrer sans inconvénient au jeu des *lampadophories* qui, au sein de la cité antique, représentait la solidarité collective dans l'homogénéité de l'élan : Parti de l'autel, à coup sûr le flambeau sacré n'y fut pas revenu, dérobé par quelque communier au profit de sa catégorie. Au cours des âges, ce qui empêche ce peuple d'artisans d'accomplir l'unité vers où ses tendances le dirigent, mais d'où ses passions le distraient, c'est une forme redoutable de son particularisme, la rivalité des classes. Aussi bien la Flandre lui doit-elle le sens de son effort public : *l'avènement d'une démocratie en Europe.*

IV.

La démocratie flamande.

A ses débuts, cette démocratie s'appuie sur des garanties statutaires comme elle prétend de nos jours à la légitimité scientifique; elle évolue selon ses besoins et ses lumières; mais son esprit a si peu varié que sa formation, parmi les marais flamands, prélude aux tentatives de toutes les démocraties. C'en est l'origine et c'en est la préface, parce que cet esprit porte en soi des notions jusque-là inconnues dans l'histoire du monde. Il n'anime ni les mouvements de l'Agora ni ceux du Forum; les doléances de l'hilotisme rompent l'harmonie des Cités de l'Hellade, et Niebuhr nous a démontré, dans sa *Rome*, que les conflits plébéiens s'y réduisent, en grande partie, à des contesta-

tions de privilèges entre patriciens romains et aristocrates des cités conquises. La noblesse, immiscée de bonne heure dans le conseil des républiques italiennes, les convertit en oligarchies ou détourne les monopoles à son bénéfice. D'autre part, nous savons que dans les municipalités françaises et allemandes les faits de quelque conséquence émanent d'une sorte de *torysme* bourgeois que la plèbe soutient de sa force jeune, bien qu'elle ne soit encore qu'une réserve sociale, un état mal défini, non une catégorie agissante. Un Wiclef, un Rienzi, un Robert Brun ont beau notifier aux égoïsmes en crédit les impatiences d'un *quatrième état!* Leurs interventions, de même que les *Jacqueries*, ces émeutes de la faim, ne se signalent point comme ici par un accroissement de puissance continu.

Lorsque, d'après la fortune, Servius Tullius partage en classes la population romaine, de nombreux plébéiens accèdent à la première. De même, à Athènes, les Eupatrides furent supplantés par des Thètes plébéiens lorsque y prévalut un régime politique analogue. Cas individuels. En réalité, la République à Rome est dirigée par une ploutocratie.

Pareillement, à Venise, la République Sérénissime est essentiellement patricienne et sa constitution, chef-d'œuvre de science politique, avec des amendements, y fut imposée onze siècles durant par la volonté souveraine des *Magnifici*. Ce qu'on appelle ailleurs le peuple, à Florence, à Sienne, à Milan, c'est le *popolo grasso*, la bourgeoisie capitaliste, les chefs d'industrie, les gros exportateurs, la haute finance, à l'exclusion des arts majeurs, des corps de métiers. Artisans, *artifices*, y est même une antithèse acceptée de marchands, *mercatores*. Au-dessous des artisans grouille, en outre, la masse inorganique des usiniers, *sottoposti*, *ciompi*, *minores*, *plebei*, privés de droits politiques et dont la condition est voisine du servage. Leur personnalité civile est incertaine, en tout cas très limitée. D'ailleurs, à Florence, au début du XVI^e^ siècle, sur 90,000 habitants, 3,000 seulement jouissent de la plénitude des droits politiques. « Dans les Etats bien organisés, tranche l'historien Varchi, les gens du commun ne peuvent ni prendre une part quelconque d'autorité, ni penser aux affaires publiques. » Entre le peuple et la Commune, ici nulle identité. La

fortune politique inébranlable de la bourgeoisie lui vient de sa forte organisation financière et des liens qu'à l'extérieur elle s'est créés ainsi. On sait que la banque des Médicis a préparé leur avènement : la finance est leur instrument de règne. Alfieri plus tard n'en décolérait pas. En Suisse, on a toujours distingué dans les communes les bourgeois ayant droits et privilèges et les habitants, jadis *manants*, au sens latin du mot, *manere*, (demeurer) dépourvus de toutes prérogatives. La bourgeoisie y est restée, en maints endroits, une association d'individus ayant en commun une partie de leurs biens (exploitation des forêts et chutes d'eau, alpage et produits de la ferme) et restant unis pour les administrer (*bürgergüte*, en Suisse alémanique, biens du patriciat dans le Tessin). En Flandre, rien de pareil. Du XIV^e^ au XVI^e^ siècle, le peuple y est souverain et, presque d'emblée, le *commun* y a sa part, sans cesse élargie, d'influence et d'autorité. Les Communes, expression de leur activité politique, sont intraitables à ce point de vue. En vain la paix de Gavere, la *Concession Caroline*, l'une en 1453, l'autre en 1540, essaient-elles de consacrer la ruine

du statut communal, afin d'incorporer les villes à l'Etat : à la première éclaircie, en 1477, en 1539, puis après la *pacification de Gand*, les artisans courent aux armes, rétablissent le régime municipal, le gouvernement direct des Communes.

Il semble, en vérité, que l'énergie plébéienne, éparse en Europe, n'ait rencontré tout d'abord que cette issue, la Flandre, et qu'elle y ait conquis un pouvoir très disputé pour dominer désormais une société, un monde, un futur à perte de vue de toute la hauteur de son hégémonie.

Deux faits conspirent à ce résultat : de toutes les contrées, la première, à la fin du XII^e^ siècle, la Flandre manufacturière abolit le servage. La charte anversoise, le *Keurenbœk* de 1290, spécifie « que tous « les hommes sont libres et nul d'entre « eux esclaves » ; les Echevins d'Ypres assuraient, en 1335, à ceux de Saint-Dizier qu'« ils n'ont jamais vu de « gens asser- « vis ». D'où un accroissement de culture : tout artisan y sait lire et écrire, ce qui, encore au XVI^e^ siècle, demeure unique

en Europe[1]. Dès lors, richesse, pouvoir, initiative partent du peuple et la bourgeoisie ne lui ravit la prédominance, à intervalles, que par des compromis obliques avec l'étranger. A Cassel, à Gavere, elle laisse écraser les artisans. Par contre, à Gand, la *poortery*, la haute bourgeoisie, écartée de la direction des affaires dès le XIV^e^ siècle, se résigne à la part d'autorité, réduite au gré des vicissitudes politiques, que lui concède, au détriment de rivaux vaincus, certains métiers toujours hérissés les uns contre les autres. Elle accepte, en somme, les miettes du pouvoir. En 1349, elle recueille la succession des tisserands évincés par la coalition des foulons et des petits métiers. En 1360, elle remplace aux affaires les foulons que les tisserands en ont bannis. Même alors le peuple lui mesure parcimonieusement la place : Au Grand Conseil, les patriciens n'opposent au cinquante-trois doyens des petits métiers, aux

(1) Même au XVII^e^ siècle, dans la Principauté de Liége, il s'en fallait que tous les artisans fussent instruits. Aux votations, beaucoup, ne sachant écrire, se bornaient à marquer le nom de leur candidat d'un signe à la craie, d'*une sieute di croïe*.

vingt-trois jurés des tisserands qu'une douzaine des leurs. Et lorsque se reconstitue la *poortery*, elle n'obtient que six sièges sur seize dans l'échevinage (1). Or, aux Etats-Généraux, il est bon d'y insister, Gand, Bruges, Ypres, usurpent à leur profit la représentation totale du pays.

(Pour l'accomplissemeut de leur dessein, ne l'oublions pas, les *Gueux* s'en remettent à l'élément populaire).

Que voyons-nous? Chaque crise sociale susciter son tribun: De Koninck, Breydel, Zannekin, Liévin Bouc, Jan Joens, les van Artevelde, van den Bosch, Ackerman, De Deken, Potter, Coutereel, rude lignée de Titans en qui le peuple dépose ses colères! Tel est boucher, tel poissonnier, tel maçon, comme Bouc qui commande à Gavere vingt mille hommes, et cependant du sentiment de l'impuissance collective naît la vitale autorité qui les pousse aux sommets. Leurs âmes tumultueuses sont comme ces

(1) Le Grand Conseil, élu par les Etats-Généraux, en France, à l'instigation d'Etienne Marcel, au même temps, est formé d'abord de quatre prélats, de douze nobles, douze bourgeois. Plus tard, il se compose de onze prélats, six nobles, dix-sept bourgeois.

profondeurs de Trophonios remplies d'éclairs, mais quand leurs bouches tordues vocifèrent l'oracle, des mots fulgurent d'une soudaineté foudroyante, des mots inspirés comme seulement en fulminent les allocutions des prophètes, des mots vivants qui étreignent le cœur dans leur incorrection sublime. Pas un qui ne déborde de cette probité des peuples neufs, la sincérité. Qu'un Rienzi s'enivre d'excitations classiques et, trahissant la foi d'un peuple, se livre à la folie dominatrice du vieux sang romain ! Ces naturels frustes ne sont pas sujets à ces vertiges du pouvoir. Pourtant *souverains*, ils le sont par tempérament, s'il faut entendre ce mot dans l'acception si dense que lui a donnée Machiavel : à la fois héros et tempéraments sauvages ; héros par la glorieuse ampleur que prend tout-à-coup leur destinée ; tempéraments sauvages, par tout ce que l'urgence des événements remue d'instincts féroces dans leur humanité primitive. Que cette souveraineté de nature supplée aux insuffisances de leur extraction médiocre, ce n'est point de trop quand il s'agit pour eux de disputer le pouvoir à une bourgeoisie intraitable qui, sans désem-

parer, en appelle de ses défaites à la Cour de Paris. A ceci, ajoutons que la monarchie se soucie peu qu'à ses confins florisse un principe antinomique au sien et qui peut finir par ranimer des espérances à la ruine desquelles elle consacre tant d'efforts. Aussi les tribuns flamands ne tardent-ils pas à connaître que le droit n'est touchant que par la cuirasse qui le protège et, de ce moment, ne s'interrompent plus d'exhorter à des besognes guerrières, parfois avec une fortune inouïe, parfois avec un implacable insuccès, mais sans que se ralentisse jamais leur élan surhumain.

De bonne heure, à Groninghe, ils amènent le peuple, de la sorte, à saisir la portée que son action emprunte au cours naturel des choses. Journée fameuse à jamais! Pour décider du sort d'une civilisation, un matin d'été, parmi les vapeurs de la Lys, cinquante mille hommes en cherchent vingt mille autres, la légion féodale et la milice ouvrière. Ce jour-là, au soleil décliné, quand s'affaise le tourbillon de poussière qu'a soulevé la cavalerie des barons, le monde ébranlé peut contempler ce spectacle nouveau : l'arro-

gance de la force barbare désarçonnée par la notion d'un droit humain. Evénement de telle conséquence que certaine nuit, dès que la nouvelle en parvient à Rome, les camériers effarés en avertissent le pape sur l'heure.

Du coup, la plèbe halète, stupéfiée qu'il se rencontre des hommes pour heurter de front des prérogatives de *droit divin* et que ces hommes soient des poissonniers et des cardeurs de laine! Au loin, partout, les foules solidaires contiennent mal leur délire, s'éblouissent de mirages étonnants, d'une lente édenisation européenne, du pressentiment d'une rédemption prochaine, qui sait! de l'avènement social, comme en Flandre, d'une classe de producteurs (1). Pas un serf désormais qui ne voie planer, éperdu, par dessus les marais flamands, une Salente irréelle où, demain peut-être, l'humanité

(1) A la veille de la bataille de Roosebeke, van Artevelde dit expressément: « Ducs, comtes et tous autres hommes d'armes, tuez tout. Les Communes de France ne nous en sauront pas mauvais gré, car elles voudraient, *j'en suis bien informé*, que nul ne remît jamais un pied en France: ce qui sera fait. »

renaîtrait dans la dignité du travail. Et plus tard Pétrarque, en consignant le cri des peuples, souhaite à son pays de « trouver le signal de sa délivrance » au terme des luttes de cette « Flandre qui semble ne jamais cesser de combattre au moment où se décide le sort de l'univers. »

Par de telles commotions, la Flandre porte au-delà de ses confins les conséquences de sa vitalité politique : ses révolutions, comme ces poches d'eau qui crèvent au sommet des glaciers, épanchent au loin leur torrent dévastateur, toute notion de limite abolie ! Par ce fait, elle apprend à supputer la portée de son action et l'importance du principe démocratique qu'elle seule est en état de soutenir en Europe. C'est ainsi que la tragédie de sa fortune politique devient un prodigieux épisode de l'épopée humaine.

Pendant près de quatre siècles, cette tragédie se déroule avec la plus émouvante intensité entre les remparts du chef-lieu

de la Flandre ancienne, Gand. Cité prophétesse qui claironne à l'univers l'évangile des peuples ! Cherchons ailleurs de la volupté ou du rêve : ici, aux vestiges des constructions communales, nous ne touchons que des instincts de bataille, les bonds d'une énergie qui ne discute pas. Tandis qu'à Bruges, sous des masses architecturales, l'âme ne subit plus que le fléchissement des âges dévots, à Gand elle réprime encore des mouvements d'orgueil. Ces maçonneries, dirait-on, ne se proposèrent d'autres fins que de contenir l'humeur querelleuse des factions.

Car ici s'agita une fourmilière terrible.

Les potentats hésitèrent toujours à en éprouver la valeur de front. Quoi de plus significatif, de ce point de vue, que la cérémonie par où Charles de Bourgogne et Gand prennent contact pour la première fois. Rien qu'à sentir contre son visage le souffle de ce peuple mécontent, le Téméraire défaille ! Au soir de cette rencontre, il arme sa famille, veille toute la nuit en son hôtel et « n'a plus une heure de joie, note un contemporain, jusqu'à ce qu'il se trouve

hors de la ville. » — Le siècle suivant, au lendemain d'une émeute, Charles-Quint, surpris dans Aranjuez, s'élance à grandes étapes vers Gand où, dès l'abord, il se garde bien de rien laisser paraître des intentions qui l'y ont amené. Il fait instruire le procès de la ville insoumise, affecte un souci de légalité, donne à sa vindicte implacable un appareil judiciaire, le docile Grand Conseil de Malines, dont la sentence, en réalité, fut la préface de la liberticide et scélérate *Concession Caroline*. — De pareils traits nous représentent dans un fort relief les sentiments qu'inspire une catégorie quand son droit la soutient et qu'une noble foi la dirige. Sans nulle ostentation, elle peut attribuer cet avertissement à la cloche Rolande : « Que je sonne, et c'est la tempête dans la Flandre ! » Sous le branle de ce formidable bourdon[1], en effet, le réservoir de l'énergie flamande déverse parmi les vastes prairies un torrent de milices innombrables au remous desquelles sombre le dessein des monarques. « Il en pleut donc des Flamands ! » s'écriait l'un de ceux-ci

(1) Charles-Quint le fit dépendre.

dépité. Vingt mille hommes, puis vingt mille, puis encore vingt mille, rués dans une effroyable course au néant. Cassel ! Roosebeke ! Mons ! Gavere ! On eut dit que, par delà les défaites, la mort même collaborait à leur cause sous l'herbe profonde des champs de combat.

Car cette démocratie ne s'est jamais renoncée. Aux hommes de Philippe van Artevelde, les Gantois invalides signifient la veille de la tuerie de Roosebeke : « N'ayez nulle espérance de retourner, sinon à votre honneur ; sitôt que nous ouïrons nouvelles que vous êtes morts ou déconfits, nous bouterons le feu en la ville et nous détruirons nous-même ». A l'ordinaire, du reste, les prisonniers refusent la vie, alléguant que « leurs os se lèveront encore contre l'oppresseur » et les paysans alentour de « Gand ameuté aiment mieux mourir que crier merci, disant qu'ils meurent à bonne querelle et comme martyrs ».

Convulsions d'une démagogie agonisante, prononce volontiers le doctrinarisme de sa hauteur sévère, mais désormais peu fréquentée. La grossière vue ! Ne sent-il point

que, sous peine de succomber, cette démocratie ne peut accepter qu'aucune puissance usurpe sur sa place acquise, pas plus que ne l'admettait jadis la végétation préhistorique dans son intransigeante volonté de vivre ! Dès qu'elle a reconnu la loi de son effort, il n'est pas davantage en son pouvoir de s'y soustraire que de modifier sur l'heure le milieu qui l'a déterminée. Elle est condamnée à rester dans la logique de son caractère. Elle tient sa méthode de travail du sol que lui façonna la série ascendante des générations et ne saurait renoncer à un droit que la sève héréditaire a nourri.

A Groninghe, où elle prit conscience de cette façon de sentir, elle en fournit au monde un témoignage éclatant. Face à l'inconnu, ces gens de métier s'attendrissent de piété en songeant aux neuf siècles du labeur terrien, pris tout-à-coup d'un suprême désir d'exprimer les sentiments confus dont leur cœur est gros. Alors, vingt mille bras trouvent ce geste éperdu d'amour et dont l'éloquence ne sera jamais surpassée, de porter un peu de terre aux lèvres et de communier ainsi dans un baiser farouche.....

Pourtant cette démocratie ne possède point de tels moyens d'action qu'elle les puisse utiliser indéfiniment contre l'Empire. L'artillerie des armées modernes a raison de la bravoure léonine des milices. A la longue, la haute bourgeoisie reçoit le prix de ses obligeants offices du bon plaisir d'un seul et se voit élevée à une prééminence que les revers du peuple semblent rendre définitive. Or, à vrai dire, ces gens de métiers, réduits à une apparente innocuité, sont plus redoutables à présent qu'ils ne le furent dans l'exercice de leur puissance. Une société se perd qui n'intéresse à sa culture la masse des éléments dont elle est faite. A plus forte raison quand une minorité, fût-elle légale, se trouve investie d'un privilège qui revient à la majorité de par la justice, c'est-à-dire la vérité que proclament les conditions propres à tout milieu. Car les énergies qui ne se dévouent point à la grandeur de la collectivité s'emploient inéluctablement à sa ruine. Ainsi en advient-il de la société flamande.

Reléguée dans ses bas-fonds, elle s'y

acharne à la manière de ces colonies de tarets qui, en quelques mois, creusent les madriers les plus puissants, de sorte qu'intacts en apparence, ils ne résistent plus au moindre choc. Que de fois ainsi les Pays-Bas faillirent s'engouffrer sous les eaux, parce que les pilotis des grandes digues s'étaient rompus tous à la fois, minés par ce travail obscur! Bientôt la vieille société communale connut les effets de tant d'énergies appliquées à sa perte : sans un soulèvement, elle s'écroula tout entière dans l'immensité d'une chute...

Contre tout espoir, elle s'en est relevée. Au fond de la race s'obstine une volonté de bonheur si primesautière qu'elle s'efforce, encore aujourd'hui, à accréditer dans le monde la démocratie de formation scientifique, après avoir porté à son période la démocratie de formation statutaire. Le socialisme contemporain, c'est vrai, lui apporte des certitudes, des indications et

des espoirs qui s'accordent avec les aspirations générales de sa personnalité historique. Comptons que la science prête aux principes démocratiques l'autorité et la rigueur de ses lois. Telle hypothèse d'un organisme social, pour exemple, anéantit le privilège des sélections. La théorie pasteurienne des infiniments petits semble démontrer la prépondérance agissante des majorités. Saint-Simon, Fourier, d'autre part, ne proposent-ils point à cette démocratie un idéal de joie matérielle qu'elle poursuivait avec succès à l'apogée de sa puissance ? Enfin, à promulguer que l'histoire s'enchaîne dans ses développements à l'avènement économique d'une classe de producteurs, une école socialiste moderne ne l'a-t-elle pas pourvue d'une foi renouvelée ? Fatalisme enivrant, si cher à l'espérance, si puissant à déterminer, dans l'âme des foules, un accroissement de conscience et de volonté !

En définitive, c'est à Gand que, la première en Europe, cette démocratie a réalisé de nos jours tout ce qu'une catégorie peut entreprendre sans disposer des sanctions du pouvoir. Elle y a érigé ses

coopératives, ses syndicats avec la méthode qui présidait jadis à la construction de ses halles et de ses beffrois. Modestes laboratoires fermés au tapage des formules et où pourtant l'avenir s'édifie !

LES MŒURS

LES MŒURS

Telles mœurs et telle cité.
MICHELET.

On ne peut pénétrer plus avant dans la physionomie du caractère d'un peuple que par l'analyse de ses mœurs. Nous y surprenons, au cours des âges, la permanence de quelques traits, moins avec la préoccupation cependant d'y dénombrer des masques divers que les *signes* d'une vie reliée aux choses et subissant par là les effets d'une genèse perpétuelle.

Parce que l'âpreté des conditions contrariait son effort, le Flamand s'est développé,

dirait-on, par la racine plus que par le branchage, avec plus de force que d'élan, tourné tout entier vers la vie matérielle et ses jouissances positives.

I.

L'Energie. *(Volonté).*

En quelque sorte, la physiologie du Flamand multiplie la puissance de son vouloir : le foyer des combustions internes fomente en lui sans tarir une prodigalité de force musculaire. Il semble qu'aux origines mêmes du sol les puissances du chaos aient infusé leur exceptionnelle indiscipline dans les veines de la race, comme pour la conduire à se ruer en dominatrice dans un milieu exceptionnellement sévère. D'un déploiement quasi illimité, cette *énergie* rayonne dans le mystère des mythes et la bienfaisance des symboles où se décèlent à la fois et sa vertu intensive et son éternité. Déjà, elle s'impatiente aux racines du frêne sacré qui doit projeter sur le monde une

ombre glorieuse ; elle s'affole parmi les désordres des géants contre qui la promesse des Walkures ameute l'humanité ; puis elle tremble, elle rit, elle halète autour de la défaite de ces forces déprédatrices que le peuple avait promise à son effort et que perpétuent les effigies des *ommegangen ;* elle éclate dans l'élan fougueux des basiliques flamandes qui sont, pour ainsi dire, moins des actes d'adoration que de volonté ; elle commente le christianisme par l'ébauchoir ou le pinceau, avec toutes les intempérances de la vigueur athlétique ; elle bondit parmi les ondulations des larges bannières, dans le lion féroce des milices, le lion déséquilibré, caractéristique, développé uniquement dans sa puissance nocive, mâchoire et pattes, griffes et dents ; enfin, elle bouillonne aux artères du couple symbolique que le Flamand se complaît à incruster dans la pierre aux deux époques décisives de son effort, lorsqu'il luttait pour naître au Franc de Bruges et lorsqu'en plein travail de floraison, il prend conscience de son génie à Anvers : dans la musculature héroïque du Travailleur de la Digue ainsi qu'au sein de la Compagne et dans son flanc

capable de porter le germe d'une race immortelle.

Cette flamme de vie qui entretient, aux profondeurs de la terre, l'incessante fécondation, ne devait-elle point irradier la transparence des symboles? Là, gît le principe combatif de la race, sinon la substance même de son tempérament.

Or, nous l'avons constaté d'autre part, son pouvoir d'agir paraît dépasser toute limite, grâce à sa complexion lymphatique, à ce tissu sous-cutané qui, du même coup et parce qu'il protège l'organisme contre les excitations nuisibles du dehors, contient l'énergie, l'accumule ainsi que dans une gaîne robuste. Cette aptitude imprime aux volitions une force qui explose souvent, au sortir de la préhistoire, avec la frénésie accoutumée aux peuples neufs; notamment lorsque au Franc de Bruges, la société flamande s'ébauche comme une architecture massive et violente. A coup sûr, nous nous méprendrions à reconnaître dans cette fièvre de gésine l'*agitation nécessaire à l'indépendance* que vante Machiavel à l'occasion des Florentins. C'est l'impétuosité même du tempérament qui exaspère

ici les compétitions d'influence. Point de querelles communales que ne dramatisent les ivresses de la force athlétique ! Ces hommes-là sont fous des bouillonnements de leur sang jeune. Dès que la Flandre devint habitable, il s'en trouve pour déplorer que désormais l'existence demeure sans but et qui se répandent dans les comtés de Pembroke, de Lanarck[1] et sur les rives de la Baltique, afin d'y renouveler les labeurs de la préhistoire. Le souvenir de quelques heures de démence carnassière valut aux Brugeois le surnom d'exaltés. C'est que les états psychologiques tranchés, la quiétude ou la violence, se disputent encore l'âme du peuple, inhabile à nuancer ses émotions. A mesure, toutefois, que l'énergie réagit plus efficacement contre les saccades des réflexes, elle rend davantage l'homme capable, comme l'a noté Balzac, « de mourir bourgeoisement et sans éclat pour les intérêts de sa hanse. » Quelle contribution à l'histoire de l'énergie en Flandre tel procès-verbal de l'Inquisition ! Ne démentent-ils point toutes

(1) C'est à la mémoire de ces grands défricheurs que Carnegie eut la pieuse idée de dédier le *hero's fund* belge.

notions sur la résistance de l'homme, ces artisans figés pendant des jours d'agonie en un mutisme qui défie jusqu'à la douleur ! En vérité, la bravoure de la vie est à ce point infuse dans le caractère que, lorsque la doctrine mystique exhortait l'homme à se détourner des certitudes de la réalité pour n'envisager que les mystères de l'Inconnaissable, elle lui enseignait à conquérir la quiétude de l'esprit par la même méthode qui avait assuré son règne sur la matière. S'il en fût autrement, Ruysbroeck aurait-il tracé cet aphorisme significatif, à savoir « que la volonté se trouve à la racine de la vie? »

De cette force ethnique, nous pouvons mesurer le pouvoir aux attitudes de quelques hommes doués de facultés représentatives. Aux origines de la société, un Breydel, un Zannekin, un Peyt, un Baldewyn, un Coutereel s'élèvent sans effort à la surhumanité de ces Homérides qui subissent, sans réagir, le retentissement anormal des sensations. En eux s'impatientent la fougue animale, l'élan des désirs épiques, la sève trop vigoureuse des passions qui n'abdiquent rien

encore, en faveur du principe social, de leur originelle sauvagerie. Ce sont là les héroïques brutes commises aux épreuves héroïques que la nature propose toujours à l'énergie des races vierges. Mais, à la Renaissance, lorsque les circonstances exaltent la vitalité européenne à son période, l'homme atteint véritablement ici à la souveraineté culminante de sa nature. En la plupart des Prérubéniens comme en la plupart des Gueux, le primesaut de l'imagination, les bonds de la volonté, la fertilité des ressources, s'accusent avec tant de continuité et de relief que chacun d'eux, constatant ce que le mysticisme a laissé en jachères, peut s'écrier comme Marnix : « Repos ailleurs ! »

Cette avidité d'action transforme la vie d'un Bathélemy Spranger en une migration ininterrompue.

Sans entregent comme sans acquit, au sortir de la puberté, il quitte Anvers, insou-

cieux des doubles besoins de l'existence et de la culture, s'imposant même, afin d'y subvenir, les conditions d'instabilité les plus contraires à la prospérité de l'effort. Poussé par une verve fougueuse autant que par une fièvre de désirs inquiets, il traverse en hâte Paris parce qu'y triomphe le Primatice pour le talent duquel il éprouve une antipathie instinctive et attend vainement à Lyon, durant des mois, la secousse qui doit l'éclairer sur ses dons. Tout à coup, le voici à Milan où, gagné à la peinture, il s'initie aux moyens d'exprimer son tumulte intérieur; hier à Venise, demain à Florence, aujourd'hui à Parme, élargissant son rêve aux limites d'un décor chaque jour plus étendu ; attentif à la grâce d'un contour, à la profondeur d'une âme, à l'audace d'un raccourci ; acharné à saisir par quelles épousailles miraculeuses la vie pénètre la matière d'un frisson éternel et s'acheminant ainsi, à travers le flux des jours et des événements, à sa puissance réalisée. Si bien que, par l'unique effet d'un vouloir plié à des calculs suivis, nous le retrouvons vers la quarantaine, intronisé au Belvédère par la faveur pontificale,

investi des honneurs exceptionnels dévolus à Michel-Ange. Apaisés par une telle consécration, combien ne seraient jamais descendus d'une hauteur si enviée ! Il s'en fallait pourtant que le bohémianisme odysséen de Spranger s'en satisfît ! Tel Tannhauser au Vénusberg, la plénitude même du bonheur le lui rend suspect. En quête d'une existence plus conforme avec son génie violent, il fuit l'Italie, s'arrête à Munich, Vienne, Prague, Hraschin. Là, il se lie à Rodolphe II, monomane fantasque, dont les imaginations obsèdent à ce degré son esprit qu'il s'emmure au manoir impérial, comme s'il avait enfin touché au terme de sa course et à l'objet de ses vœux, l'éden tant pressenti qui tarirait la source de ses désirs. Alors, dans une ardeur suprême, stimulé par cette adaptation aussi tardive qu'imprévue, il se prend à composer, au milieu de lions, de léopards, d'aigles apprivoisés, des poèmes de *volupté et d'énergie*.

Qu'on s'étonne que des hommes d'un caractère équivalent aient conçu le dessein d'écraser la tiare de Charles-Quint et qu'on méconnaisse, s'il est possible, ce que le jeu

intense des facultés, le *tonos* des anciens, doit aux origines héroïques de la race ! De cette vitalité expurgeons même les ardeurs que lui infusent les circonstances exceptionnelles, il n'en subsiste pas moins, à l'ordinaire, la véhémence du vouloir, l'endurance physique, la poussée d'un sang qu'ont enrichi des siècles d'énergie militante.

Si splendide d'ailleurs que se déploie ici l'effort des hommes, il n'est jamais tel que l'œuvre de la race n'y soit supérieur, surtout lorsque nous le considérons, selon la formule spinoziste, sous un aspect d'éternité. Et, sans doute, tant de gestes passionnés, par où se dépense l'énergie de l'individu, n'impliqueraient aucun sens s'ils n'avaient pour fin secrète d'assurer, contre les influences nuisibles, la conservation de l'espèce, le triomphe de la vie.

Croirait-on que, parfois, à superficie égale, ce coin de terre pourvut aux nécessités de la plus notable agglomération d'hommes, et cela malgré le sol ingrat fertilisé par un labeur herculéen et malgré l'idéal démocratique rétif à l'accroissement de la famille ! Guicciardini appelle le Comté « une ville continue ». Au XVI^e^ siècle, effectivement, on

y voit florir cinquante-huit villes et près de douze cents villages et hameaux : en sorte, atteste Van Vaernewyck, « que les Espagnols, qui accompagnèrent le prince Philippe, affirmaient que la Flandre n'est qu'une ville, à cause de la surabondance de châteaux, de campagnes et d'édifices qui se rencontrent même au plat pays. » Londres comptait à peine quarante mille habitants que déjà la Flandre étalait des cités d'une population deux fois plus dense. Inépuisable génération de forces dont l'émulation anticipe sur l'avenir !

II.

La Volupté *(Sensibilité)*.

Si la vigueur de la race l'induit à agir, son tempérament panthéiste l'entraîne à savourer les ardentes pulsations de la joie physique, un épicurisme plantureux auquel la doctrine mystique elle-même a sacrifié. C'est le caractère d'allégresse des peuples neufs. D'abord, parce que leurs moyens d'agir, évidemment trop limités, ne suffisent point à satisfaire l'imagination à son éveil : il en résulte un surcroît d'énergie inactive que le cerveau ne peut encore utiliser à son avantage et que, faute d'emploi, le corps prodigue en intempérances organiques. Ensuite, parce que les labeurs violents des peuples neufs appellent de violentes distractions ; et, comme la qualité d'un

frisson dépend du degré de la culture, ces distractions ne sortent point de la grossière matérialité des jouissances. En plus, et c'est le cas ici, la morbidesse du tempérament lymphatique conduit l'homme à s'adonner aux voluptés que l'instinct lui suggère. On sait combien la *volupté* imprègne les émotions religieuses du Flamand. Or, le panthéisme, auquel la Flandre a toujours sacrifié, a ceci de particulier qu'il nous propose le culte de l'allégresse sous toutes ses formes, depuis la forme élémentaire, la joie sensuelle, jusqu'à la forme la plus élevée, la quiétude épicurienne, la sérénité intellectuelle. Ne nous enseigne-t-il point, en effet, les conditions propices à manifester nos actes de puissance et d'amour, en mettant, dans notre adaptation aux choses, la raison de nos fécondités et, partant, la source de nos joies? Ici, comme dans l'Hellade des Rhapsodes, mais ici par quel prodige! la nature convainc l'homme qu'elle est bonne et qu'il y faut céder. En Flandre, selon le rite spinoziste, on pense d'instinct que, dans ses modes d'exister ou d'agir, la nature n'a ni principe ni fin et, dès lors, quoi d'étonnant à ce que la volupté, sous

ses aspects multiples, devienne la génératrice, la limite aussi bien que la loi de toute forme de vie ! Ne revèle-t-elle point à l'homme, et jusque dans le moindre frémissement de ses fibres, ce que le monde contient de divinité ? Aussi bien est-ce d'une âme, rédimée de toute humiliation sociale, que la race déverse son exubérance en un déchaînement de franche volupté, aussi exempte de pruderie que de cynisme.

Suivons plutôt dans les mœurs l'expression profane de ce concept. De tout temps, les kermesses sont des pâques de l'instinct où le mâle, insuffisamment bâté par la raison, se détruit avec une splendide fureur sauvage. Le grand souffle des choses y envahit la multitude comme la démence divine possédait la Pythie. On songe aux fêtes antiques où se débridaient, comme l'a peint un Grec, « les passions couronnées de fleurs, parfumées d'essence, enivrées de vin et de tous les plaisirs effrénés. » Alors, aux soirs d'été, parmi les vergers lourds des floraisons, qui attestent ici le triomphe d'une énergie douloureuse, l'inconscient enfièvre les joues de ses feux immortels, gonfle les

seins comme des fruits d'amour, ploie les torses, cambre les reins, arrondit les lignes avec la plénitude des formes génératrices et, dans un sabbat d'étreintes, de rires, de râles, de baisers, convie les couples à perpétuer les enchantements de cette terre qu'ils ont façonnée. C'est en vain que deux siècles d'infortune entravèrent les élans de cette race prolifique : dans ses veines se soulèvent, parfois encore, les bouillonnements qu'y entretenaient jadis les assauts du dehors. Au moins une fois l'an, à la kermesse, le placide métayer des polders se soumet aux exigences d'une hérédité orageuse : libre de tout lien, il s'abandonne aux transports de ses instincts comprimés par des us sédendaires. Durant trois jours ce sont des tempêtes de rut, véritables dionysiaques rustiques, dont les moissons demeurent bouleversées.....

Pendant leur puberté, les peuples se complaisent, de la sorte, à épuiser les ressources

de leurs aptitudes comme les conséquences de leurs penchants. Aussi les voyons-nous rechercher, avec l'ardeur d'un engouement, le délice facile des sens, les voluptés de saveurs, de sonorités, de couleurs, de parfums dans une avidité de jouissance. Le Flamand n'y a point manqué. Sa sensualité gustative est fameuse. Il est vrai que l'activité de ses combustions internes nécessite une nourriture copieuse qui finit par élargir ses facultés d'absorption. — Ses plus lointains ascendants célèbrent le mythe solaire de la fécondité par des goinfreries. Au terme de la préhistoire, il transporte ses tables de banquet dans la première église et installe le Christianisme au milieu des kermesses. « Qui mange bien prie de même », énonce un vieux proverbe flamand. On sait que les oraisons de cette race pratique se bornent à tendre les muscles dans un effort. Rude manière de prier, mais agréable à la nature qui n'exauce que les longues obstinations. Les Homérides n'animaient point différemment leur âme épique « en buvant et en mangeant, ce qui donne force et courage ». Que nous remontions à l'origine de la Ghilde, vertèbre de la société

flamande, nous lui trouvons pour objet d'échauffer, par des mangeailles, un sentiment de fraternité. Dès lors, faste ou néfaste, point d'événement que le Flamand n'y intéresse l'estomac.

C'est au banquet de l'Hôtel Culembourg que les gentilshommes des Flandres méditent de dénouer du bout de l'épée une des crises nationales les plus angoissantes. Au moment de se jeter dans l'irréparable, nous ne les voyons point s'effarer comme les collaborateurs d'un Fiesque, ni pontifier comme les convives des banquets réformistes de 1848. Un projet encore inarticulé au fond des consciences, tant il suppose d'audace, s'élabore entre deux éclats de rire, parmi des bruits de vaisselle. « Les Gueux firent serment de vivre et de mourir l'un pour l'autre, narre un contemporain, avec la cérémonie la plus folle et la plus ridicule que j'aie entendu parler. » Excellente méthode pour introduire de la bravoure dans l'existence ! Adopter une résolution dans l'ivresse et l'accomplir à jeun, froidement, vaut à coup sûr, en raccourci, l'effort de l'individu qui décerne à sa maturité la victoire qu'il a promise à ses vingt

ans. Que de fois ainsi dans l'ivresse d'une agape se décide le régime des cités, voire le destin de la Flandre! A la veille de la tuerie de Roosebeke, n'est-ce pas « dans un magnifique souper » que Philippe van Artevelde invite ses capitaines à emmener à Gand le roi de France « afin de lui apprendre à parler le flamand? »

Il va de soi que les festins corporatifs ne se rattachent point toujours à d'aussi décisives circonstances : aux kermesses, aux fêtes patronales, aux jubilations publiques, une effusion de vie, une puissante fougue animale s'ébattent devant des tables surchargées comme des dressoirs ! A Rome, durent-elles assez confondre la frugalité et la sobriété latines les bombances de la *Schilderbend*, cette confrérie d'artistes flamands ! De vingt-quatre heures ses membres ne quittaient point la table et s'obligeaient à vider une futaille. — Au foyer de l'artisan, les plaisirs de la bonne chère n'ont de limites que les ressources. Un mariage, un accouchement, un baptême, des relevailles, une inhumation sont autant de prétextes à ripailles truculentes. A la Renaissance, la coutume voulait que la famille

d'un défunt, sitôt les obsèques accomplies, offrît aux voisins une cruche de vin et un plat de riz « afin de chasser mélancolie ». Chez une race qui pense d'instinct que la nature n'a pas plus d'objet que de principe, l'idée de la mort ne saurait susciter ni angoisse ni désespoir. La mort, n'est-ce point l'acte par lequel la terre reprend les fruits qu'elle a mûris?

Fait curieux : afin de persuader ces grands mangeurs, leurs directeurs de conscience empruntent volontiers leurs métaphores à l'art culinaire. A Ruysbrœck n'échappera-t-il pas de comparer le Christ « à un agneau que l'on rôtit sur la croix, afin que nous y trouvions meilleur goût » *Ghebraden aan dat cruce op dat ons wel smaken soude.* En parlant d'une tournure d'esprit familière à la curie romaine, Marnix de Sainte-Aldegonde écrira qu'« elle est la principale broche qui fait tourner le rôti et fumer la cuisine. »

Si religieux qu'on le souhaite, le parfum des souvenirs se mêle toujours ici à quelque odeur de cuisine. De nos jours, le Vendredi-Saint, le Flamand des cités commémore l'Idylle Héroïque à la table d'hôte dont le

menu, publié huit jours à l'avance, sut mériter son suffrage. D'ailleurs, les tables d'hôte du pays passent pour les premières d'Europe ; leurs harmonies de saveur forment une école de gourmets avertis. Une infinité de sociétés florissent encore qui n'avouent d'autre but que de se délecter en commun aux fumets des venaisons et des grands crus, comme aux origines de la Ghilde ! A ces réunions de haute gastronomie, le goût s'est exercé sans doute ; en s'affinant, il ne s'est pas amoindri.

De bonne heure, ces excès valurent à la Flandre une notoriété que les autres nations n'acquièrent que par leurs vertus. Quand Edouard II se dispose à implanter l'industrie du drap en Angleterre, il n'allèche point les artisans flamands par l'appât d'un salaire d'exception, mais par ceci « bonne bière, bon bœuf, bon lit et compagnes meilleures, les filles anglaises étant les plus renommées pour leur beauté ». Avant la tuerie de

Groninghe, Villani nous assure, dans ses *Istorie fiorentine*, que les nations considéraient déjà les Flamands comme des *conigli pieni di burro ;* après, on sut évidemment à quoi s'en tenir. Encore qu'au matin de cette rencontre, des condottieri s'en vinrent déclarer au Connétable : « Les Flamands sont de grands mangeurs, ils ont l'habitude de manger et de boire toute la journée ; en les tracassant et les tenant à jeun, nous les lasserons et ils ne sauront point résister, car ils ne pourront se rafraîchir ; ils quitteront le camp avec leurs troupes en déroute ; et, aussitôt que vous verrez cela, marchez sur eux avec votre cavalerie et vous aurez la victoire sans péril de vos gens. » Il est vrai que sous l'œil des Gantois, au soleil décliné sur la bruyère de Beverhout, les Brugeois exhortent pareillement leur comte avec une clairvoyance très louable des besoins de leur race : « Ne les combattons pas aujourd'hui, font-ils, attendez jusqu'à demain que le jour vous éclaire ; nous verrons mieux ce que nous aurons à faire et ils seront affaiblis, car ils n'ont point à manger. » Rien au demeurant n'est plus confortable qu'un bivouac communal, ali-

gnant ses files de tentes en drap rayé, bleu ou écarlate, tendues comme des étendards. Les communiers vont à la guerre ainsi qu'à une kermesse. Leurs marches s'embarrassent de convois de vivres, d'un cortège de bagages. A charroyer de telles provisions, ils débouchent sur le plateau de Bouvines, l'action terminée.

En contraste avec ces voluptés positives, la mélancolie qui se lève de la prairie flamande entretint dans l'âme locale un germe de sentimentalité que l'optimisme surnourri de la race devait atrophier à la longue. Il faillit se développer sous la Renaissance, lorsque, à la faveur des circonstances, toutes les cellules du cerveau tendaient à l'envi vers leur perfection. Avait-il survécu aux travaux de la digue, ce germe que le Conquistador primitif portait vraisemblablement en soi, ou bien le vaincu, le Celte à l'imagination tendre, l'avait-il propagé par le croisement des espèces? D'où qu'il provînt,

il s'efforçait de mûrir, vers le XVI^e siècle. Cette sentimentalité s'épand alors en harmonies de parfums et de sons. Aussi le Flamand voue-t-il, dès ce moment, aux frissons de l'odorat et de l'ouïe, un culte dont il conserve mieux qu'un souvenir.

Voluptueux, il souhaite que le suc des terres de promission s'évapore parmi les effluves de son argile, en hommage de fertilité, et que se penchent sous la brise marine les cassolettes fleuries qui fléchirent jusque-là sous l'haleine des climats les plus suaves et flattèrent les plus beaux yeux.

Les parfums ne sont-ils point en quelque sorte des idées, comme le supposait Balzac? Aux quais du Zwijn déjà, les galeasses vénitiennes débarquent des jardins d'Alexandrie, des brassées de pousses pleines d'arômes qui, dans la suite, créèrent peut-être à certains rêves mystiques une atmosphère enivrante, un pressentiment des paradis entrevus. Il n'en fut point autrement aux rives de l'Escaut, où, sous Charles-Quint, les caravelles portugaises débardent des bosquets d'Orient, magnolias, limoniers, myrtes, lauriers-cerises du Bosphore, lilas de Perse et cèdres du Liban. Il en afflue

tant que, du témoignage de Lobel, la Flandre nourrit alors plus d'espèces et de variétés que toute l'Europe. Cette flore abondante trouve ses psychologues comme Dodoens et ses amants comme ce Caudenberg qui se complaisait uniquement parmi les essences quasi mortelles de sa collection exotique. Aujourd'hui la Flandre ne marque plus sa passion avec cet éclat que seule une époque de prospérité générale peut soutenir. Mais ses serres n'ont point cessé de produire les fragilités les plus exquises.

Pareillement, il y eut, au XVI^e^ siècle, un mouvement musical d'où sortit toute la polyphonie moderne. De ce mémorable effort, le Flamand garde une compréhension très spéciale qui, sans atteindre à la maîtrise que donnent au Wallon quatre siècles de pratique glorieuse, suffit à cultiver son instinct et à orner ses loisirs. Tirer d'une viole ancienne des sons dont les aïeux tremblèrent, chanter en ferveur de vieux *lieds*, des motets ou des madrigaux, plaquer au clavecin les consonances des Okkeghem, des Villaert, appliquer de grands accents à nos petites misères sont des

plaisirs que l'on sent vivement ici. Ceux qu'offre la pipe ne les compensent point. Ces talents mettent dans l'intimité familiale un agrément qu'on ne tirerait ni des idiomes germains rétifs à la conversation, ni de l'esprit naturel dépourvu de promptitude et de piquant. Le moyen d'enjamber des idées avec une langue, dont les verbes, disposés à la fin des phrases, peuvent en modifier le sens ou en altérer le contenu? Il faut toute la légèreté de tournure des langues latines pour jouer sans lassitude du volant de l'idée. Si la musique n'exerce pas les facultés de ce point de vue, du moins les émeut-elle en éveillant en nous les passions, les sentiments précis, surtout les fluidités de sensations, une certaine sentimentalité, le sens de l'indéterminé, du sublime, qu'aucune langue n'exprimera jamais. Qu'on ne s'imagine point que, dans les cités, les harmonies métalliques des carillons se limitent à escalader le ciel d'une trille, d'une appogiature ou même à ouvrager en dentelle sonore un hymne bref: à certaines occasions, c'est, d'un jeu nuancé, impétueux et fort, une chevauchée de Weber ou de Wagner, une romance de Schumann, une

sonate de van Beethoven(1) dont l'atmosphère reste emperlée. Telles nuits d'été, quand la cité tombe au sommeil, un concert à Saint-Rombaut de Malines compte parmi les émotions les plus rares. En prélude et sans confusion, des arpèges jaillissent de tous côtés à une hauteur de vertige, rayent de fines sonorités le ciel heurté par les accords des bourdons comme un gong retentissant ; et, les unes rejaillissant sur les autres, semblent des cascatelles cristallines précipitées dans des coupes d'argent ; puis, le mécanisme assuré, de tout l'élan de son cœur de pierre, là-haut, le sommet blême chante aux étoiles les plus nobles accents du rêve humain, filant une fioriture comme une fusée dans le silence, accrochant des notes aux astres, secouant de sanglots sa poitrine caverneuse, tantôt éclatant de fougue héroïque, tantôt encore enlaçant les âmes dans une phrase rythmée, les emportant aux plaines firmamentales et les y laissant toutes frissonnantes du délire d'un instant. En ces minutes rien ne nous

(1) On sait que van Beethoven est d'origine flamande, exactement de Louvain.

fournit une image plus saisissante de la puissance brutale de l'homme que le carillonneur mi-nu, huché dans une cage, suant, haletant sous un point lumineux, se ruant des pieds et des mains sur le monstre, lui imposant ses emportements, ses passions, sa discipline du poids de toute son énergie triomphante, et cela tandis qu'il concerte à deux kilomètres à la ronde.

Un pareil instinct, sous l'incubation d'une âme close et de sentiments concentrés, eut sans doute fécondé des pousses analogues à celles qui nous intéressent au génie de la Bretagne. Sa seule efflorescence ne pouvait satisfaire la puberté vigoureuse du Flamand.

Les voluptés de la vue le ramènent au ton ordinaire de ses plaisirs et non seulement il goûte ces voluptés avec l'élan d'une prédilection, mais il en tire un charme qui do-

mine celui de toutes les autres. On sent ici qu'une rétine sensuelle préside à l'ordonnance de chaque festoiement, ainsi que nous l'allons constater. Ajoutons ceci : dès que prospèrent les comptoirs de Bruges, c'est à la somptuosité du vêtement que cette démocratie réclame ses satisfactions de vanité sociale. On sait que le bourgeois assumant les obligations présidentielles de la Hanse dite de Londres et les fermiers délégués par les travailleurs de la digue s'intitulent comtes cérémonieusement; que les confréries d'archers acclament des rois et les Chambres de Rhétorique des princes. Or, ces investitures d'apparat emportent des prérogatives (garde-robe, armoiries) dont le bénéfice s'étend à la famille.

Elles suffisent aux ambitions du commun des hommes qui les rehausse d'un lustre d'autant plus éclatant qu'il est éphémère ; et comme chacun s'y applique, les cavalcades, joyeuses-entrées, tournois, *landjuwelen* (1), en acquièrent la splendeur des triomphes florentins.

---

(1) *Juweel*, en langue romane *joyal*.

Encore que l'ancêtre préhistorique glorifiât déjà la *Joël* par des mascarades, cette passion des spectacles cherchait, encore au XIV^e^ siècle, un thème que, faute de variété et de fantaisie, les solennités religieuses avaient épuisé. Elle sollicite alors des divertissements de l'initiative des catégories qui, dans l'occurence, n'en attestent guère. Les confréries bourgeoises de la *Table Ronde* recourent à l'excitation mi-historique, mi-littéraire, copient les bienséances de la Cour d'Artus et nationalisent ainsi, en la déformant, la légende bretonne. L'influence de leurs ébats ne rayonne pas davantage que celle de l'*Ours Blanc* qui se limite à la Cité. Les trente et un rois de cette fraternité brugeoise établissent dans leur existence une perpétuelle noce de Gamache, ne paraissent que flanqués de hérauts et de ménétriers blasonnés à leurs armes, ordonnent des tournois en royal équipage et se prient à des galas le dimanche au milieu d'un hourvari d'olifants, muses, calemelles, cornes, sarasmois, nacaires, mandores, cistres. Advient-il qu'une majesté se marie ou qu'une reine accouche, la Cour escorte

en grand appareil épousailles ou baptême avec bannières, pennons et trompes. Il y a là une fatuité volontiers outrancière, un sens des spectacles, mais presque nul en est l'ascendant sur la foule, dont ces confréries de haute lignée n'exercent point les goûts décoratifs. Par suite, ces spectacles manquent de but.

La Flandre en est là, quand les ducs d'Occident déposent sur la nappe des festins les grands crus de Bourgogne. Evénement considérable, nous y insistons, car cette famille emphatique règne, en fait, près d'un siècle sur les mœurs par le romantisme effréné de son caractère.

Dynastie géniale de metteurs en scène, de dégauchisseurs, d'ordonnateurs des plaisirs d'un peuple. Du coup, les imaginations de la race bondissent en spectacles précis dans les palais large ouverts des Bourguignons avec l'immense éclat de rire de l'instinct libéré, s'ébattent dans les *steenen*, se déploient dans les cités, gagnent les bourgades, inaugurant un prodigieux carnaval de deux siècles. Les chroniques du temps étincellent au récit des chevauchées

endiamantées, joyeuses-entrées; tournois où le duc, comme incendié de reflets, porte sur lui pour un million de pierreries; parades écarlates des Vingt-Cinq de la Toison-d'Or arborant sur la poitrine l'emblème de cette toison qui fit la richesse de la Flandre et favorisa ses ambitions. Ce débordement de festivités ne laisse point d'envahir la vie domestique: les grands ducs se font réveiller par des sonneries de buccins, comme s'ils voulaient que l'imagination sans cesse comblée ne participât point aux vulgarités de l'existence. Ils entretiennent trois cents musiciens et, pour la célébration du culte, un évêque desservi par quarante acolytes: aux uns, ils demandent des offices en musique, le matin; aux autres, des sérénades, le soir. Le palais de Bruges, on l'imagine, est un caravansérail bondé de gentilshommes, un capharnaüm de trésors prodiguant le pittoresque dans le disparate. Un protocole minutieux y attribue de l'importance aux gestes vains dont se pare l'ennui d'un désœuvrement. Une table qu'on dresse devient une cérémonie méticuleuse, dirigée par les huissiers de salle, dans un va-et-vient de maîtres-d'hôtel, panetiers, écuyers-

tranchant, échansons, sommeliers, garde-huches, barilliers, valets-servants. Six médecins, postés derrière le duc pendant les repas, « lui conseillent lesquelles viandes sont profitables ». Mais c'est dans l'arrangement de festins théâtrals qu'excellent les Bourguignons. A cet égard, leur chef-d'œuvre se réalise à Lille, au banquet du Faisan, ainsi nommé parce que la Cour s'y résoud à entreprendre une croisade contre les Turcs et que, dans ce cas, il est d'usage « de présenter aux princes le paon ou quelque autre oiseau noble pour faire vœux utiles ou valables. »

La salle gigantesque, tendue de tapisseries magnifiant les épreuves d'Hercule et d'une verrière de quarante-six pieds, se décore de cinq issues gardées par des archers en robes de drap gris et noir. Au pourtour, cinq galeries en forme de corbeilles ou de chars étagent des spectateurs, dames ou chevaliers déguisés, dans un bruis-

sement d'étoffes chatoyantes. Sur les trente-deux degrés d'un dressoir, distribués en quatre losanges de quinze pieds de large et se rétrécissant en pointe, miroite une vaisselle d'or et d'argent ciselée, coupes, gobelets, nefs, drageoirs, flacons, aiguières. Du centre de la salle s'élancent deux énormes piliers, l'un enchaînant un lion vivant, l'autre soutenant une image de femme nue, les cheveux éboulés jusqu'aux reins et versant un flot d'hypocras par la mamelle. Sur trois énormes tables d'inégale dimension, nappées jusqu'à terre de satin ouvragé, s'érige une infinité d'*entremets :* ici un *Manneken-Pis* urinant de l'eau de rose dans une vasque ; là, une caraque ancrée avec ses mariniers occupés à la manœuvre ; plus loin, une église croisée et vitrée emprisonnant une cloche, des orgues et quatre chantres ; là-bas, un vaste pâté dans lequel vingt-huit musiciens jouent de divers instruments. Sitôt que les seigneurs et dames, les seins nus, se trouvent assis, la broderie des costumes improvise au long des tables une sarabande échevelée de cygnes, lions, licornes s'étirant, chansons emperlées, clochettes d'argent, encensoirs crépitant d'étin-

celles de rubis ou hirondelles de pierreries agitant au bec des brindilles d'or. L'amphitryon siège sous un dais de fin drap d'or bordé de velours. Des séries de sept miroirs disposés en rosaces autour d'un candélabre, figurant un donjon assis sur rochers, suggèrent aux convives l'illusion d'être « dix mille. » Entre les tables des chariots « étoffés d'or et d'azur » traînent les arômes des crus célèbres et les fumets de quarante-huit plats.

On se représente à satiété le tumulte de sons et de couleurs explosant de toutes parts : D'abord les lueurs de braise de la verrière, les clartés de patène de la vaisselle d'or voltigeant sur les vêtements ou les visages, le grésil de l'argenterie, la verrerie illuminée aux tons des pourpoints et des cottes, le bariolage des habits charivarisant dans les miroirs, les bouffissures polychromes des entremets, la poussière irisée des jets de vin blanc, le pourpre des visages, le blanc des nappes, le rose des gorges, une furie versicolore courant de la gamme chaude des étoffes à la gamme fluide des cristaux ; puis à intervalles, parmi le ruissellement des fontaines, le pâté et

l'église carillonnent, chantent, trompettent, glapissent, tambourinent, aboient, roulent un tonnerre d'orgue ce pendant que le lion bâille ou gronde: véritable orgie d'éblouissements, sabbat de l'oreille et bombances d'ogres.

Tout à coup des invités du pourtour se bousculent en fuyant: un mascaron leur crache au visage à pleine bouche. Plus loin, les dames à grands cris gagnent les issues: un engin hydraulique vient de les arroser par dessous. Le festin s'anime encore: à l'esclaffement de l'assistance défilent autour des tables certains intermèdes « vifs, mouvants et allants »: escortés par seize chevaliers en robes longues, un cheval à reculons, harnaché de soie vermeille porte, dos à dos, deux trompettes claironnant; un monstre, serré dans une jaquette blanche rayée de vert galope sur un sanglier houssé de soie; un cerf blanc mécanique corné d'or, carapaçonné de soie vermeille, chevauche une jeune dame, « de l'âge de douze ans chantant à l'unisson avec le cerf un couplet de circonstance. » Mais voici qu'un héron éployé poursuivi sous la voûte par un faucon est abattu dans un brouhaha d'hallali.

Un dragon rutilant de toutes les écailles traverse la salle par le haut, projetant une lueur rouge sur l'assistance éjoyée. Un rideau de soie verte, entre deux intermèdes, se tire à son de trompes et Jason, le fabuleux conquérant de la Toison d'Or, combat un serpent éjaculant du venin ou « des fumées merveillables », ensuite une caravane de taureaux vomissant des flammes par la gorge et les narines..... A ce moment la fête aboutit à son objet : solennel un géant enturbanné s'avance, en robe de soie verte, une hache d'une main, de l'autre conduisant un éléphant qui porte sur sa croupe puissante une sorte de château d'où Olivier de la Marche, travesti en religieuse, expose les doléances de l'Eglise et provoque les vœux combatifs de la Cour. Sur l'heure, *Toison d'Or* apporte un faisan vivant, orné d'un collier serti de gemmes : duc et féaux, d'une verve fanfaronne, se prononcent pour la croisade. Un élan si magnanime appelle une prompte récompense: la *Grâce-de-Dieu*, drapée de blanc, présente au duc Douze Vertus à qui la nature a dévolu assez d'attraits, sans doute, pour en éveiller le désir dans les âmes :

chacune menée par un chevalier au pourpoint cramoisi, les manches pesantes d'orfèvreries, récite un compliment d'une préciosité renouvelée du roman de la Rose. Après quoi, au palpitement d'innombrables torchères, les sonorités d'un orchestre marquent le début d'un bal qui, comme tous les « esbattements » de ce règne, finit sur les trois heures du matin.

Nous donnons à penser si de tels divertissements concordent avec la mentalité puérile des foules, notamment de celle-ci curieuse de mécanique et qui trépigna de tout temps aux entrechats des *ommegangen*. Déplorons toutefois que les Bourguignons se trouvent d'aussi médiocres professeurs de goût. En fait, ils débauchent plus qu'ils n'éduquent et étourdissent plus qu'ils ne récréent, lors même que leurs ébats ne tournent point à la polissonnerie. Trop visiblement, ils confondent grandeur et dimension, opulence et clinquant, fantas-

tique et pittoresque dans une hâte d'objectiver les visions dont leur tête est pleine. A leurs bouffons, on souhaite moins d'extravagance, et plus de spontanéité à leurs poètes. Aussi bien l'ardeur qui les possède ne discerne point : le souci d'élégance, la recherche du concetti nuisent aux rudes primesauts de l'instinct, de sorte que l'inspiration embroussaillée couve sous des fascines de paraboles et d'allégories. N'importe ! le Flamand n'a point traversé vainement ces palais et ces fêtes : le jour où la fille du Téméraire tombe de sa haquenée et que s'éteint la dynastie, quelque chose de son lyrisme inouï reste dans les mœurs, dans la sensibilité, dans le sang. Si définitive en est la trace que les cultures les plus hautaines ne peuvent s'en affranchir, ni un Van Dyck, ni un Rubens et que même l'éducation calviniste n'en défend pas les *Gueux*. Point de bourgade désormais qui n'ait sa cour, ses princes, ses bouffons, ses cavalcades ! Le génie de la race est *embourguignonné*. Méchants faiseurs d'emblèmes, les Rhétoriciens sont d'incomparables metteurs en scène, disciples des grands ducs, continuateurs de leurs traditions. Les *land-*

juwelen, « Joyaux du Pays », où dix Chambres de Rhétorique s'excitent à la magnificence, ne cessent d'emplir les cités du tapage de leurs couleurs. Ces démocrates aspirent à cette plénitude de bomber la poitrine quelques heures au soleil dans la dalmatique améthyste des Césars. A certain *landjuweel* qui dure un mois, quatorze Chambres de Rhétorique parcourent les rues d'Anvers : quatorze cortèges, quinze cents hommes à cheval, cent quatre-vingt-quinze carrosses, vingt-trois chars de triomphe. Le costume d'un des princes vaut soixante-quinze mille francs. Tel *landjuweel,* au dire d'un diplomate anglais, Richard Clough, dure un mois et coûte plus de cinq cent mille francs. A la Renaissance, la bourgeoisie, les Van Dyck, les Breughel de Velours, les Rubens mènent un train de maison que la noblesse ne peut soutenir qu'en se ruinant. Une telle démence de vanité enfièvre le pays que les rescrits somptuaires de Charles-Quint n'ont d'effet que sur les campagnes. Si bien que lorsque Philippe II fait sa Joyeuse Entrée à Anvers, il semble à un témoin oculaire « qu'au lieu d'une Cour il y en a cent cinquante. » Déjà,

la proscription religieuse a foudroyé cinquante mille victimes : c'est à cette vie débonnaire, à ces cortèges, à ces festins que les arrache le sinistre monomane de l'Escurial ; ses tortionnaires allument les autodafés avec les torches encore flambantes des cavalcades. Deux siècles de vicissitudes, deux siècles de misère détachent la Flandre de ces coutumes de somptuosité. A présent qu'elle restaure ses conditions vitales, de loin en loin l'atmosphère vibre encore aux hymnes des couleurs ; des sociétés y reconstituent les spectacles d'autrefois, et, du fond de la province, les Flamands y viennent revivre les frissons de leurs pères.

III.

La Jovialité *(Caractère)*.

Ce qui imprime de l'envolée à ces régals des sens et les transfigure d'un rayon épique, c'est l'énergie du désir tendu, le trop-plein de sève débordant des coupes hautes, un joyeux hommage à la vie. Du milieu de ses excès, la race semble nous crier avec Léonard : « Les sens appartiennent à la terre..... » Sous un ciel engrisaillé, elle répand sa belle humeur comme une nappe de soleil. Aussitôt les sables non défrichés du Waes se transmuent, sous l'œil des vieux *dichters, in t'soete lant,* « en doux pays » ; des jardins fleurissent au désert, les pires moments épanchent dans les âmes la parcelle de bonheur qu'ils contiennent ; et, de la sorte, l'homme donne ici à la vie les

éléments de joie qu'elle lui fournit ailleurs. Sans ciller aux risques des lendemains, sous la tente des bivouacs, les communiers boivent la vie jusqu'au fond de leur verre et les Gueux, sur le point de déchiqueter le plus puissant empire du monde, bouffonnent à l'Hôtel de Culembourg.

Qu'on ne s'y méprenne point : cette jovialité incline volontiers à la gouaillerie, tantôt agressive, tantôt frondeuse, toujours caustique, mais d'une causticité qui porte, parce que dérivée de l'observation. Aussi bien est-ce le ricanement qu'expriment, saisissants, la besace des Gueux et le *goedendag*, le « bonjour », cette effroyable massue des milices. Dans humour, il y a humeur : c'est la qualité du rire occidental, quoiqu'en Flandre il ne s'applique aux réalités que lorsque l'événement l'y incite. Le plus souvent il naît sans autre cause que la joie de se dépenser, de jouir, de céder aux sourdes impulsions du tempérament.

A détacher tels personnages des tableaux truculents que composent ces mœurs, nous reconnaissons qu'ils dépassent même l'envergure des types en qui l'art cristallise la somme des instincts héréditaires. Par l'explosion de la belle humeur, quel Gargantua valut jamais Frans Floris, architecte pompeux, ordonnateur de cortèges, peintre des Mythes Olympiens, Gambrinus de légende! Sous sa complexion pléthorique, l'énergie bouillonne comme une force de propulsion et pousse aux excès tous les penchants de la race avec la spontanéité d'un élan, la plénitude d'un éclat, l'aisance d'un geste familier. Le voici plutôt qui se prélasse en des soies italiennes, la plume de sa toque recourbée sur l'oreille. Est-il assez parlant son mufle congestionné où le contre-coup des chocs intérieurs grimace entre les sourcils épais et la mâchoire de carnassier! Il y a du rire à chaque pli de son pourpoint. En rondeur de futaille, son torse athlétique se campe sur des jarrets de reître, des jarrets à essouffler un cheval brabançon, tandis qu'à

la hanche une main musclée froisse son mantel, une main apparemment plus apte à manier la rapière que le pinceau.

Avec une si florissante structure, dira-t-on, que ne s'est-il voué aux seuls enivrements de la vie physique ! Parce que son imagination a des besoins et que l'Italie qu'il a parcourue, adolescent, lui fournit des thèmes innombrables aux fins d'y pourvoir.

De s'être arrêté, à vingt ans, devant le colossal univers qui palpite aux parois de la Sixtine, un peintre, et un peintre épris d'excessif, en subit à jamais la magie.

Retour à Anvers, de l'inouï plein les yeux, il envisage la vie ainsi qu'une kermesse magnifique, une fête des sens ininterrompue et s'efforce de réaliser les visions qu'il en imagine. Nous le voyons se complaire aux sonorités de son palais du dernier style, copié sous le ciel toscan, et certes mieux conçu pour abriter les fastes d'une cour que les enthousiasmes d'une école. Les gentilshommes des Pays-Bas s'y accointent, du reste, avec un plaisir qui ne fait que trop le sien, et une recherche dans l'apparat qui ne laisse point d'y ajouter

encore (1). Lui-même s'avise d'un cérémonial domestique, solennise ses couchers où s'empressent ses cent élèves et sa progéniture illégitime (attendu qu'une séquelle de bâtards forme aux bourgeois de l'époque une garde-du-corps dont se flatte leur paillardise).

Sa vitalité surhumaine s'évertue à tous les excès : soit qu'il la prodigue en gigantesques arcs de triomphe, en poèmes d'*énergie* et de *volupté*, énormes évocations d'Hercule et de Sodome; soit qu'en se gaussant du haut de sa monture blanche, il jette des carolus d'or aux bâtisseurs de son palais nouveau; soit encore qu'il défende la supériorité de sa puissance d'absorption contre des défis toujours surgissants. Car ce géant distingue mal un vidrecome d'un tonnelet et ses contemporains l'en félicitent !

---

(1) Un contemporain nous donne sur son train de maison des détails pittoresques et savoureux : « Sa femme, a-t-il noté, était par moments acariâtre et rogue, se montrant extrêmement bourrue envers les visiteurs de son mari, n'ayant égard à rien ni à personne, car il lui était aussi indifférent de rudoyer les comtesses d'Egmont et de Hornes que ses servantes ou ses domestiques, ce qui froissait les sentiments de son brave époux. »

Que de fois, accablé de boisson, mais debout, le broc au poing, il a salué l'aube d'un *lied* joyeux! Que de fois, il a pouffé de rire à voir. l'un après l'autre, ses rivaux s'affaler parmi des flaques vineuses dans un pêle-mêle de cruchons, de hanaps, de buires, de rôtis et de flans! (1) Si inaltérable est sa jovialité qu'il souffre à peine des alternatives d'excitation et d'abattement

(1) « La force de résistance, a narré Van Maander, était tant célèbre qu'un jour six fameux biberons, vaillants Grandgousiers, basses-contre de Bruxelles, jaloux de son renom, débarquèrent à Anvers tout exprès pour mettre à l'épreuve les facultés absorbantes qu'ils avaient entendu attribuer à Floris et entrer en lice avec lui. Floris se tira si bien de l'épreuve qu'à la moitié de la séance, il avait mis trois convives hors de combat. Les trois autres tinrent tête plus longtemps; cependant, à la fin, voyant que deux des personnages commençaient à avoir la langue embarrassée, Frans prend courage et les coucha sous la table par un vaste *Handt houwer*. Restait le dernier qui résistait encore: il dut rendre les armes. Alors, après avoir rejoint l'endroit où l'attendait son cheval et où nu-tête se tenaient cinq ou six élèves, Floris, faisant apporter une dernière cruche de vin, montra sa fermeté, car, se tenant sur une jambe, il vida d'un seul trait la cruche à la santé du champion vaincu; et, cela fait, enfourchant son cheval blanc, il regagna triomphalement sa demeure au milieu de la nuit. »

accoutumées aux libertins fameux: presque sans relâche éclatent, au milieu des jeux dont il se pique, sa verve biberonne, sa bouffonnerie héroïque, le rire le plus prodigieux qui ait secoué la poitrine d'un Titan. Et il fallut, sur le déclin de ses jours, une amertume atroce pour glacer son masque enluminé par tant de festins: chaque soir d'un mois printanier, le fanatisme, aveuglé de rancune, immole ses œuvres une à une, parmi combien d'autres! Désespéré, il suit alors la flamme iconoclaste qui consume inexorablement la fantasmagorie de son rêve et entrevoit déjà, par de-là les cendres, l'indicible vanité d'un destin révolu.

Avec quelle intensité, chez un tel tempérament, ne sentons-nous point vibrer le pouls de la race, le délice des pulsations impétueuses! Sous l'épanouissement de l'être fermente toute la sève des passions, si pleine encore de la vertu des ancêtres, l'abondance du sang enrichi par un millénaire de volonté combative. Tandis que la jovialité des races germaniques s'éteint pour longtemps au premier souffle de la

Réformation, ici, elle ne fait que couver pendant les soixante années d'une crise funèbre; et lorsqu'on la croit ensevelie sous la cendre des bûchers, inespérément, au règne des archiducs, elle renaît sur tous les visages en un rire titanique, surnaturel, incoercible, proclamant à nouveau la victoire de l'énergie.

Au résumé, ce sont là jusqu'au XVII^e^ siècle les instincts de bataille, les appétits excessifs des races neuves, ou de qui les circonstances prolongent la puberté, secousses des Cycles d'Epopées, des Homérides, des Pantagruel, des Falstaff, des lurons de Cats, de Jordaens et des géants rubéniens. De ce moment jusqu'au XIX^e^ siècle, les événements compriment les explosions de l'instinct comme l'éducation des sens raffine le goût. Avec des nuances d'intensité nous devinons toujours aux attitudes de la race le grondement de l'animal préhistorique qui gît dans l'arrière-fond du tempérament, la sauvagerie de l'imagination s'emportant à

travers les compartiments sociaux comme les eaux océanes et fluviales bondissent à travers le sol. Mais, comme elles, l'instinct y incruste sa trace fécondante, son alluvion, son principe de vie tout en s'apaisant à mesure que les conditions cessent d'irriter ses efforts. C'est ainsi que longtemps toute la vie végétative, avec ses ruts sans nombre, déborde sur la vie affective ainsi que sur une plage mal endiguée.

Voici pourtant une vue trop fragmentaire : elle n'envisage que les assauts du dehors, la poussée des appétits et non point la résistance de l'homme qui refoule les forces nuisibles, les discipline, les dirige à son avantage, les investit d'une légitimité rationnelle. Elle expose le pittoresque des mœurs et non point ce qui les honore, c'est-à-dire l'effort d'une volonté raisonnable à surgir des impulsions héréditaires en même temps que le sol émerge de l'océan. Car les travaux de la digue induisirent la race à acquérir les vertus éminentes qui caracté-

risent son génie, la force d'application, la persévérance dans l'effort, la patience, le sang-froid ; et si elles apparaissent partout, planent sur tout et ne se limitent à aucune forme, c'est que, au sens des Hellènes, le *sublime n'a point d'image*. Sinon que d'œuvres émanent ici des collaborations anonymes de la race ! Trop vastes, en vérité, ces œuvres-là pour que les revendiquent aucun homme, aucun siècle et partant pour que la multitude les célèbre. Le suffrage de la multitude ne va qu'à l'excessif dans le fini. Puissamment, Balzac affirme ceci : « La foule préfère généralement la force anormale qui déborde à la force égale qui persiste. » Il ajoute : « La foule n'a ni le temps, ni la patience de constater l'immense pouvoir caché sous une apparence uniforme. » Aussi bien le recul des âges devient nécessaire pour contempler dans toute son ampleur cette action anonyme qui s'exerce avec la majesté des grandes choses accomplies en silence. Et n'est-ce point un singulier hommage pour la race que le prodigieux psychologue ait composé le roman de l'énergie flamande (1),

(1) *La Recherche de l'Absolu* (Claes).

précisément afin de vivifier ces fortes pensées? Quand il voulut objectiver les vertus d'éternité, pour mieux en analyser la sublimité ou la puissance destructive, quand il voulut personnaliser la constance acharnée à subordonner l'absolu au réel, il trouva, ce profond Balzac, que le géant qui résulterait d'une telle synthèse n'était possible que selon les données de la race flamande.

EXPRESSIONS

DE LA

VIE MORALE ET POLITIQUE

EXPRESSIONS

DE LA

VIE MORALE ET POLITIQUE.

La façon de sentir d'un peuple imprègne avec une énergie dominatrice les trois plus éminentes manifestations de la sensibilité collective : l'expression

a) des idées, c'est-à-dire la *Langue;*

b) de la vie publique, c'est-à-dire la *Législation;*

c) de la vie morale, c'est-à-dire la *Religion*.

Langue, Législation et Religion, dans ce qu'elles contiennent d'essentiel, nous révèlent les trois aspects principaux de

la façon de sentir. C'est ainsi que la langue flamande est *réaliste* : la législation, *particulariste ;* la religion, *panthéiste ;* et que ce sont là précisément les caractères dominants de la sensibilité flamande, ainsi que nous tendons à le démontrer.

Mais il convient de noter au préalable ce que la façon de sentir doit aux circonstances physiques et dans quelle mesure elle leur emprunte sa discipline. Selon que le milieu s'y prête ou non, un peuple prélève plus ou moins sur le produit brut de son activité, afin de découvrir les vérités qui sommeillent. En Flandre, sous l'âpre prise du besoin, nul n'en saurait rien distraire, si ce n'est pour domestiquer la réalité. « Il n'y a pas de contrée au monde qui soit à la fois plus stérile et plus riche », écrivait en 1559 au Grand-Conseil Michel Suriano, ambassadeur de Venise. Dans l'existence des peuples du Nord, énonce Johnson, « il y a beaucoup à agir et peu à savoir. » Très facile de s'aviser d'une esthétique de l'idée à Athènes d'où la brise chaque matin cueille les tartanes des Cyclades pour les y ramener le soir ! Le sauvage océan n'a point de ces complaisances. Ce qui

domine toutes les civilisations du Nord, et celle-ci plus que les autres, c'est le *nutschap*, « l'esprit d'utilité. » Pour orner sa vie, un Hellène décore son âme de reliefs toujours vibrants au soleil ; un Flamand meuble de confort son home où son rêve comprimé se confine. Ici comme dans toutes les nations du Nord, l'utilité devient le critérium de la valeur. Swedenborg en déduit que « la perfection de l'homme, c'est d'aimer à être utile », et Spinoza que « la perfection de chaque objet consiste dans la nécessité relative de son être. » Même l'intelligence n'envisage ses concepts, si hautains qu'on les imagine, que d'une manière expérimentale, dans leur rapport avec la réalité. Un Ruysbroeck innove un mysticisme pratique et rature par là l'œuvre des théoriciens, les Denis et les Origène. Ce n'est pas lui qui ergotera, comme ce dernier, sur le sens littéral des Ecritures. Un professeur tel que Juste-Lipse illustre la philologie, précieuse ici surtout où le cosmopolitisme commercial oblige à cultiver les langues. André Vésale crée l'anatomie, comme Van Helmont la physiologie et Rembert Dodoens la bota-

nique. Afin d'assurer à ses compositions une expression durable, un Van Eyck et ses devanciers inaugurent l'emploi de la peinture à l'huile. Un cosmographe brugeois traduit de l'Arabe, au XII^e^ siècle, le planisphère de Ptolémée ; quatre siècles plus tard, Gérard Mercator en dénonce les erreurs et enserre la mappemonde dans le réseau des parallèles et des méridiens. Pendant ce temps, Ortélius aménage le premier atlas. Simon Stévin compose en flamand un traité sur le pilotage, invente le calcul décimal, la notation des puissances par leurs exposants, détermine les principes de la mécanique et de la composition des forces. Enfin, pour ne citer que les créateurs, Abraham Verhoeven édite à Anvers la première gazette européenne, onze ans avant Broer Janz, vingt-six ans avant Théophraste Renaudot. — Voilà sans doute une excellente école d'où se lèvent tant d'hommes, rétifs à la culture métaphysique, mais habiles à plier les vérités scientifiques aux nécessités de l'existence. Si de tels esprits ne nous convient point à goûter les vertiges des philosophies, du moins s'ingénient-ils à nous rendre la vie supportable.

Aussi longtemps que la façon de sentir n'a point surmonté les conditions économiques, l'utilité demeure donc la mesure stricte de la valeur de ses efforts. Quand, au moyen-âge, plusieurs ghildes prospéraient dans un même lieu, elles édifiaient à frais communs des halles d'où jaillissait à l'ordinaire un beffroi, image d'indépendance. Ainsi, du milieu de l'aisance, se dresse la notion de la culture. La sensibilité n'éclot que dans l'incubation du bien-être. Considérons-en plutôt les expressions diverses.

I.

La Langue.

Le langage, la littérature renseignent copieusement sur les dons d'analyse. Du point de vue philologique, les vocables valent des conques marines où bruirait la rumeur des siècles avec ses sens divers, cris de désir, cris de fureur et jusqu'aux ultimes vagissements de la préhistoire. Du point de vue littéraire, l'ensemble des documents reflète la physionomie de la sensibilité, ses expressions multiples, ses crises, son âge. Au sens de Fichte, c'est exactement une *révélation continue*. La façon d'exprimer ne dénonce-t-elle point la façon de sentir ?

Comme les dialectes d'*oïl* et d'*oc* préludèrent à la formation de la langue française,

les dialectes du *dat* et du *das,* le hochdeutsch et le platdeutsch, se disputèrent la primauté en Germanie. De prononciation brève, sifflante, saccadée, le hochdeutsch qui prévalut prit son essor dans les montagnes du Sud. La plaine septentrionale adopta le platdeutsch, d'accent dental, sourd et lent. Un de ses dérivés, le nederduitsch, néerlandais, ou thiois, devint la langue littéraire des Pays-Bas, la Hollande et la Flandre. Mais ce qu'il y a d'essentiel, de relatif et peut-être d'inaccessible dans son génie, la Flandre ne le confia qu'à son idiome, le Flamand. Si bien que ces langues, de commune origine, accusent dans leurs développements des contrastes saisissants. Autant la littérature allemande est métaphysique, sentimentale, d'énergie intérieure, autant la littérature flamande est réaliste, positive, d'imagination plastique. A coup sûr, il y croît moins de *vergiss-mein-nicht* que dans les parterres du matérialisme allemand. Alors que l'Allemand s'impatiente du détail, saute à l'analyse, le Flamand se complaît à décrire. Il peint. Son lyrisme a beau déployer les ailes, nous sentons bien qu'il ne s'élèvera pas au-dessus du sol vers où le

ramènent sans trêve les brumes et la rude exhortation de la nature. De l'espèce des grands réalistes, il note ses sensations tout à l'avant-plan, en larges traits, avec des images tangibles comme les modelés d'un relief. Dans la forme, de dix expressions, le terme cru l'emporte. Il semble que chaque mot exhale une chaleur d'animalité qui se lève de la terre pour en pénétrer la pensée. Pareillement, dans la conception la brutalité du détail triomphe. D'ailleurs la sensibilité du Flamand ne consent à s'émouvoir du fond que si la forme l'a requis à suffisance.

Lorsque mourut Hubert Van Eyck, ce pur génie du moyen-âge, la Flandre ne parvenait à le pleurer ni dans les cathédrales où s'éternisait un peu de son âme, ni devant sa tombe où gisait pourtant de l'immortalité, mais seulement au portail de Saint-Bavon, devant son bras droit où passaient naguère tant de pieux frissons. Il fallait à l'émoi du peuple les miasmes de la décomposition. Pris sur le vif, un tel trait se retrouve avec des nuances d'intensité dans toutes les manifestations littéraires de la façon de sentir.

En somme, la littérature flamande témoigna, à ses débuts, de mérites analogues à

ceux de la langue des bouviers d'Hésiode et de toutes les littératures qui s'élaborent. De la langue des Rhapsodes, elle n'eut trop évidemment ni la transparente souplesse, ni la sonorité savoureuse des vocables, encore qu'elle connut sa netteté d'amphore fruste, ses trouvailles, ses raccourcis, ses images qui saignent.

Stylée de la sorte, l'imagination s'épanche dès le XIII^e^ siècle, avec la spontanéité d'un métal en fusion, dans les quelque trois mille vers du *Van den Vos Reinaerde*, condensés par Wilhelm. Fresque débordante où, sans effort, un trépignement d'espérance se fige au fond des aubes encore blanches de l'histoire. Toute la pensée s'y objective en formes sensibles d'un contour marmoréen. En réalité, c'est l'éveil de la société communale sur les bords de la Lys avec déjà de la maturité, un geste précis, un sens du ridicule, issu de l'observation, dont son humour s'alimente, une malicieuse candeur que ne vaut pas en causticité le

ton même des pamphlets et la belle humeur d'Homère, de Rabelais, de Jordaens, qui court au long des vers à la façon d'une rampe qui s'illumine.

Dans son ascension, cette société optimiste, qui savait goûter le présent à sa valeur, se divertissait à en perpétuer les délices ou les amertumes en des chansons très voisines de l'élégie ionienne par l'actualité comme par l'objectivité descriptive du sentiment. Parfois la monotonie du rythme en atténue les éclats, de même que la placidité du Flamand dissimule volontiers l'énergie toujours prête à bondir. Qu'on ne s'y trompe point : sous l'enveloppe, c'est la fournaise ; de la violence qui se contient ou qui ricane, l'âme orageuse de la foule, voilà ce qui souffle dans ces chansons. Durant trois siècles, les partis s'invectivant y abritent leurs rancunes. Hostiles au paysan, les courtisans du *lys,* les bourgeois *leliaerts,* empruntaient complaisamment aux officiers du prince telle strophe :

« Voyez donc les *Karls* qui s'avancent,
« laissant, d'une poche entre-bâillée, passer
« leur couteau de Zélande ! Maudits soient-

« ils ! Aux kermesses, ils se pavanent fiers « comme nos comtes et prêts à tout ren- « verser de leur massue noueuse. Ils s'y « gorgent de vin et s'enivrent aussitôt. Alors « ils rêvent que l'univers est à eux, villes, « bourgs, domaines. »

Insolent, le peuple des *klauwaerts*, ripostait sous les *griffes* de ses étendards :

« Quand Adam bêchait et qu'Ève filait, « où donc était le gentilhomme ? »

Cependant le fol espoir qui ne cessait de fermenter au cœur de la race mettait de la distance entre les événements. Au heurt des brocs et des cruchons, ses cabarets glorifiaient abondamment les vertus de la bière. La joie y fuse en accents d'une turbulence incomparable. Elle éclate dans le *Tafelspel*, fabliau monologué qu'on récite au milieu des banquets.

Loin de ces ardeurs bachiques se récitaient, aux veilles du foyer, Noëls, Légendes et Mythes, qui, par l'ingénuité seule,

atteignent aux effets de la grande poésie. L'instinct s'y recueille dans un éblouissement du merveilleux, une fluidité de sentiment y émerge de la rudesse des vocables et les voile d'un peu de rêve. Il y plane toute la songerie des marais lunaires. *Noëls* touchants d'une naïveté qui pose le mystère sur le sol et le drape de ses réalités pour le mieux chérir (1) ; *Légendes* par quoi s'illustre un trait du caractère ; *Mythes* fabuleux qui essaiment des cygnes sur l'Escaut de Lohengrin.

Aux carrefours des cités, l'audace du verbe flamand reprenait sa pleine valeur, sa verdeur, dans les notations abrégées du théâtre, dans la facétieuse *sotternye*. Les dramatistes y relevaient la fadeur des allégories par les touches d'un réalisme qui commande souvent le rapprochement avec telles *rappresentazione*, tels *miracle-plays*. Plus tard, en s'employant à la diffusion des connaissances, les Chambres de Rhétorique nous font toucher les inconvénients d'une langue, certes

(1) Notamment la chanson des Trois Rois. (*Daer Kwamen dry Koningen met een sterr'.... Là vinrent trois rois guidés par une étoile.....*)

puissante à peindre d'abondance le primesaut des sensations, mais rétive jusqu'alors aux dissections de l'analyse. Sous un vernis monochrome, le terme pesant, la couleur pâteuse noient les complexités de l'idée, les nuances du sentiment. Par une mièvrerie sans grâce ou une emphase sans caractère, les emblèmes des Rhétoriciens rebutent. C'est que le dialecte flamand, en cours d'évolution, ne se prête pas encore aux raffinements de l'idéologie. Un pareil instrument desservirait un diplomate. Mais une race loyale lui communiqua les mouvements de son âme d'un tel élan qu'au dire d'un contemporain, au XVII^e siècle, la Néerlande parlait un flamand clair et précis, net, catégorique, plein de tours elliptiques (1). Bel exemple de l'influence de la façon de sentir !

Et qu'on n'infère point de ce qui précède que la langue néerlandaise ne puisse

(1) Joos Lambrecht, réforme, en 1550, l'orthographe du Néerlandais.

s'assouplir au subtil des cas passionnés. Pour le génie d'un Ruysbroeck, elle devient un voile qui dénonce les moindres contours de l'idée. Né pour donner un verbe à ses sensations, ce prince mystique fut le plus raffiné des psychologues. Excellent éloge de la langue ! Car la matière exige assez de ressources verbales pour que l'acuité même de l'analyse ne s'embarrasse jamais parmi les jeux du sentiment. La virtuosité d'un Ruysbroeck n'y défaille jamais ; les sensations sont étiquetées au vol avec une si rare intuition que telles nuances se traduisent par des vocables qui n'ont souvent d'équivalents en aucune langue. « Il n'y a de vertu que dans l'amour », a dit un Flamand. Rien n'est plus exact. Le sentiment unique qui fait les prophètes et les grands poètes crée aussi les grands écrivains. L'ardeur de la pensée enflamme le verbe et le dispose, en cet état, à recevoir une frappe définitive. La foi est grande forgeuse de langues. Du même fanatisme dont il dépoétise le culte romain, Calvin impose au Français la discipline de la période. L'Alighieri cristallise l'Italien ; Luther, l'Allemand ; Ruysbroeck, le Fla-

mand. N'est-ce point le Koran qui affirme que Dieu a accordé à chaque peuple un prophète en sa propre langue? Or, nous ne nous arrêtons ici qu'à la voix du peuple ainsi qu'à la manière dont il vivifie les idées que cette voix articule.

Il est clair que des progrès de la culture intellectuelle dérivent les progrès de la langue. L'ensemble de ces raccourcis nous en restituera l'histoire. Encore dirons-nous que nul dialecte ne pourrait exprimer la fuyante complexité de la vie moderne; et, le pût-il, que par son usage restreint il resterait sans portée, comme sans objet. Dès l'avènement du grand commerce, au XVI^e^ siècle, la nécessité de cultiver les langues limitait déjà l'évolution du Flamand. Au service de ses polémiques, un Marnix emploie sept vocabulaires.

Aujourd'hui que la concurrence vitale excite chaque peuple à manifester sa puissance d'absorption, la promptitude même des véhicules de la sensibilité diminue encore le nombre des idiomes qui concourent à la formation d'une âme européenne. Pressé de choisir entre ces idiomes, le

polyglotte flamand se prononce toujours en faveur de la langue française qui lui permet de participer directement aux bénéfices d'une grande civilisation et d'y introduire ses connaissances ou ses émotions. Ajoutons-y cette tentation de jeter un verbe clair dans la clameur qui s'élève du carrefour des peuples très voisin qu'est Paris. Il n'y a point là de renoncement. Ce Flamand dépense exactement la somme de qualités et de défauts qui l'eut caractérisé dans l'écriture de son dialecte. Tel poète, Emile Verhaeren, transpose dans ses vers français nombre de rythmes sur lesquels s'épanouissait jadis la sensibilité populaire. N'empêche que deux Flamands, entre eux, renonceront toujours à formuler dans une langue étrangère certaines associations d'idées, des tours vifs, des locutions colorées ou de pittoresques ellipses. Aussi bien les dialectes qui coopèrent à l'élaboration des langues leur survivent toujours.

II.

La Législation.

A considérer l'identité des formes de la sensibilité qu'épanouit le langage, nous constaterons qu'elle procède dans l'ordre social d'une commune tendance, le particularisme, et dans l'ordre moral d'une même idée, le panthéisme. Dans son essence, la législation d'un peuple reflète exactement sa façon de sentir, puisqu'elle en manifeste la totalité des besoins. Qu'on ne nous dise plus, pour exemple, que la civilisation juridique des Romains repose sur un robuste concept de la propriété, étayé par la force ! En fût-il ainsi, le particularisme des Flamands leur eut dicté les plus nobles généralisations juridiques. La vérité est qu'en son esprit le droit romain dénonce

l'essentiel de la sensibilité latine, une vision classique, c'est-à-dire d'ensemble et de détails simplifiés, et tire de là son étonnante force de propagation.

Le Flamand n'entre pas aisément dans de pareilles vues. Au droit abstrait et unitaire de Rome, il oppose, ainsi que tous les Occidentaux, le droit local et au texte de la jurisprudence le sens de ce que nous désignons aujourd'hui par ethnographie. Il pense que la meilleure loi est celle qui concède le plus de latitude au tempérament et qu'elle n'a de légitimité à le régir qu'autant qu'elle s'imprègne des circonstances qui concourent à le former. A une diète solennelle du XVI^e^ siècle, un syndic gantois, d'instinct très sûr, énonce qu' « un peuple doit être traité selon son caractère comme chaque individu selon sa constitution physique. » Admirable intuition que devait confirmer trois siècles plus tard l'école criminaliste moderne !

A pratiquer ce principe, en laissant toute initiative aux catégories, aux corporations, la Commune accélère puissamment son essor, par l'activité législative qui en découle.

Par là, elle esquisse cette représentation des intérêts que préconise aujourd'hui une école sociologique considérable. Plus tard, Charles-Quint échoue à vouloir condenser cette législation luxuriante, soit qu'elle se refuse à la compression des formules, soit que ses rudiments, les *Keuren,* se détachent mal de la masse fluctuante du droit coutumier. N'importe ! L'esprit des lois nous intéresse davantage que l'ensemble de leurs dispositions. Or, la Flandre, au moins aussi longtemps qu'elle se maintient à la direction de ses affaires, exprime dans ses lois les principes naturels de l'ordre public que nous notons au passage dans ces différents raccourcis.

III.

La Religion.

Ce que l'âme ne peut recevoir de nature, elle ne peut jamais l'avoir par grâce.

ECKART.

Il sied à Dieu de porter la nature en lui, de résider lui-même dans la nature, si bien que ce qui vit et opère et existe en lui ne soit jamais dépourvu de sa force, de son esprit.

GŒTHE.

La croyance d'un peuple est, en un sens, l'expression idéalisée des circonstances de son effort, comme l'enseigne une école allemande d'exégèse à laquelle Renan a prêté l'autorité de son labeur. La croyance d'un peuple est, à travers les âges, la *confession* de ses penchants et de ses besoins organiques ; et, comme ces penchants et ces besoins déterminent la façon

de sentir empreinte dans les mœurs, on en peut inférer que la confession d'un peuple contient la poésie de ses mœurs. Il existe entre les deux faits ce rapport du réel avec son type idéal vers où s'efforce tout ce qu'il y a d'énergie fécondatrice dans l'arrière-fond du tempérament.

De sa lutte éternelle avec le milieu, le Flamand conçut jusqu'à l'exaltation le culte des énergies. Dans son ascendance préhistorique, il reçut le sacre de la nature et sa vigilance y guetta toujours, selon le mystique Van Helmont, les *ordres de Dieu*, c'est-à-dire les lois des forces cosmiques. D'instinct, son culte confirme cette pensée de Novalis : « Qu'il n'y a qu'un Temple dans l'Univers, et c'est le corps de l'Homme. » Parmi ces plaines, l'instinct eut toujours des accents impérieux. Il suggère à l'homme avec un ascendant qu'explique la morbidesse de la physiologie flamande : « Vous n'êtes qu'un sanctuaire où la nature sacrifie. Je vous emporte dans son sens. Ce que le milieu vous penche le plus à exalter, n'est-ce point la secrète énergie des choses ? Qu'importe le nom dont on la décore ! Quand elle vous

traverse de sa sève puissante, participez à sa force, jouissez de sa chaleur comme un aveugle fait du soleil. Pour vous conduire à quelque certitude, quel intermédiaire efficace la nature vous propose-t-elle, si ce n'est moi ? Et quel service certain rendez-vous à l'espèce que je ne vous y convie ! Aussi bien en m'interdisant la voie des sens, vous rompez le mystère des affinités qui vous relient à la nature ainsi qu'à ses forces vives. » Lorsque le Beggard, le Lollard, les *Homines Intelligentiæ* du XIII^e^ siècle proclament la divinité de l'instinct ; lorsque l'Anabaptiste, le Libertin du XVI^e^ siècle et le Spinoziste du XVII^e^ nient tout indice de moralité dans la nature ; lorsque Baïus et, d'après lui, Jansénius enseignent la nécessité de la grâce, c'est toujours, avec des différences énormes de doctrine et de temps, la même affirmation qui se répète. Le Flamand est panthéiste par tempérament. Les plus beaux cris d'amour ne valent point les suppliques de son rite universel. Sans contrainte, il s'identifie à la nature avec beaucoup de puissance par le libre don de soi-même.

Le caractère social et protestataire de

beaucoup de ces doctrines, accueillies passionnément par le prolétariat, semble en avoir dépassé la portée morale, il est vrai. Les tisserands du moyen-âge, enrégimentés dans les congrégations de Lollards, avant leur fortune politique ; les masses ouvrières acquises à l'Anabaptisme au xvi^e^ siècle, après leurs revers consécutifs à l'avènement de la grande industrie, attestent à la fois une invincible aspiration à se faire une place équitable dans la Cité, et le retour au magnanime instinct de fraternité humaine exprimé par le christianisme des origines.

En Flandre, Rome ne put introniser aucun évêque avant le x^e^ siècle. Les premiers missionnaires furent malmenés. A la fin, les procédés d'insistance de l'Eglise engourdirent les méfiances, lassèrent l'hostilité. Fut-ce que l'individualisme du Flamand s'intéressât à cette doctrine du Christ qui prononce le divorce entre l'Individu et le Citoyen ? Il ne semble guère. Sous la menace des inondations quotidiennes, et, dès l'âge

préhistorisque, la nature n'avait-elle point concilié ici les intérêts vénérables de ces deux entités ? Les abbayes côtières, en s'associant à la lutte contre l'océan, amadouèrent à la longue, il est vrai, le paysan des *wateringues*. Le moine était devenu son allié.

Le Flamand s'éprit-il davantage de la solidarité chrétienne ainsi que des vertus qu'elle recommande ? Mais il la pratiquait, cette solidarité, sous peine de périr, aussi libéralement que son tempérament le lui permît, avant même que Rome lui déléguât ses missionnaires.

Sa loi morale, le Flamand l'avait déduite des conditions locales, ainsi qu'il est de règle. Les modes de travail la promulguaient avec un tel caractère de légitimité que, de toutes les contrées, la Flandre fut la première à abolir l'esclavage. Alors fut-elle gagnée par le concept chrétien de l'amour, une clairvoyance attendrie sur la précarité de nos efforts ? Mais de temps immémorial les mystères du milieu aiguisaient sa sainte curiosité et l'induisaient à acquérir une notion incomparablement exacte des choses de l'âme. Car que valent des préceptes sans indication de méthode ! Léonard

affirme avec autorité que « l'amour est fils de la connaissance. » Autant que les conditions d'habitat, l'instinct imprègne toute la race de cette pensée spinoziste : « qu'une seule chose n'a besoin que d'elle-même pour exister, et c'est l'Etre universel, forme mathématique. » En vain la flèche des cathédrales s'évanouit-elle au milieu des brumes, l'homme sent bien que, par-delà ces brumes, des soleils gravitent parmi les espaces : trop vaste est son culte pour s'enclore en une église !

Tout uniment voici ce qui le toucha : les pompes du sacerdoce. Sa volupté s'en émut, bien qu'il ne se déprît jamais de sa foi panthéiste. Aisément, nous retrouverions dans l'étymologie de quelque cent noms de communes, la forte estampille du culte odinique. Avec ses derniers dolmens, la Flandre érigea son premier temple. Pendant plusieurs siècles, et nonobstant les décrets des conciles, elle fêta les solennités religieuses par des bombances à l'intérieur et à l'entour des églises. L'étymologie du vocable *kermesse* (*kerk*, église ; *mis*, messe), nous en conserve le souvenir.

Le Flamand pousse à l'iconolâtrie païenne

ses sentiments de religiosité. Ses cathédrales, à son insu même, célèbrent le triomphe de *l'énergie et de la volupté*. Les nefs aériennes, parfois d'élévation égale, parlent davantage à l'orgueil de l'homme qu'à son humilité. Le chœur, les stalles, les bas-côtés, les confessionnaux débordent partout en chaudes moulures de chêne, joues, seins, torses, croupes où des ombres papillonnent ; à l'abside, sous forme de moignons et de viscères, des ex-voto s'étalent comme autant d'actions de grâce de la chair régénérée ; ici et là, des tryptiques, aux tonalités vives, commentent avec toutes les pétulances de l'instinct quelque anecdote pieuse ; aux pilastres de la nef s'adossent des apôtres de pierre aux carrures de géant ; la chaire, suspendue au branchage d'un chêne énorme, abrite telle scène biblique, d'un style violent, souvent un cheval cabré, un Adam au torse d'athlète, une Ève nue toute frémissante de sensualité ; les ascensions impétueuses des verrières versent au centre du transept un ruissellement de pierreries qui sommeillent ; enfin, une profusion de ferronneries, de hautes lisses, de tapis, de coussins, de fleurs, de parfums achèvent de transformer

les chapelles en boudoirs et les confessionnaux en alcôves. Aux offices solennels, toute cette passion qui dort se transfigure : le luxe écrasant du sacerdoce, le brasillement des cierges, les volutes de l'encens, le claironnement des orgues, les voix du jubé crient la plénitude de la volupté. Surtout à la Renaissance, lorsque, sous le frisson des bannières, une foule multicolore emplissait les cathédrales, ce devait être un spectacle effréné d'ardeur païenne.

Aujourd'hui la liturgie de Rome reste marquée au sceau du génie local. Nombre de pratiques religieuses continuent à raconter les origines de l'âme flamande. Dans la période des pélerinages, cette race qui sait digérer encombre de comestibles propitiatoires l'autel de ses patrons comme aux époques florissantes du paganisme. Aussi les géants des *Eddas* ont-ils passé dans le rituel.

Pour commémorer la défaite des Atlantes, des vierges, à l'Acropole, chamarraient de ce mythe un manteau qu'Athènes, aux Panathénées, allait jeter sur les épaules de la déesse. Ainsi, mais avec infiniment moins

d'élégance, la Flandre associe les géants à son culte. Même, aux heures mystiques de Bruges, des *ommegangen* escortent les processions du Saint-Sang. Point de cité qui n'entretienne encore quelques monstres; la foule leur compose des légendes et les communes des états civils. Leur vrai sens cependant, c'est de s'avancer, vaincus, du fond des siècles au milieu de la joie d'un peuple, eux, les géants, les génies du chaos.

Au XIVe siècle, lorsque, momentanément, la race succombait de misère imméritée, l'Eglise, qui ne l'avait pas encore possédée, la traita comme Boerhave les épileptiques, par la terreur. Afin d'instaurer dans son âme ce que les Hindous appellent le *Frein intérieur*, elle lui rugit à l'oreille le *Dies iræ*; ce qui précipita la Flandre dans les excès, la dévotion et les chefs-d'œuvre. Même alors il se trouva des artisans, des lollards, des boggards, en qui le panthéisme

ancestral s'impatientait, pour confesser que l'homme doit s'identifier à Dieu en des épousailles directes par quoi l'instinct conquiert l'indépendance. Feuilletons plutôt les bréviaires mystiques : un levain d'incontinence y soulève la pensée. La terminologie d'une Zuster Hadewijck ou, plus tard, d'une Anna Bijns y brûle chaque page de cris passionnels, puisés au vocabulaire des alcôves, et qui, trop clairement, ne montent qu'à travers des cœurs d'amants jusqu'à Dieu. Du moins ne se pâment-elles qu'aux bras du Divin corporifié. *Tel Livre des Merveilles*, sous *l'approbatur* d'un évêque, esquisse une théologie érotique en une débauche d'images court-vêtues, d'expressions dégrafées, d'épithètes retroussées, toute l'équivoque obscène du désir tendu. Ruysbroeck lui-même a beau s'écrier que c'est l'amour de la volupté qui arrête l'homme en lui disant : « Le plaisir est là » : ces saveurs intérieures, ces voluptés d'âme, bref, ce qu'il nomme luxure spirituelle, qui ne l'a goûtée, si ce n'est lui? Ne nous a-t-il point avoué quelque part que le corps participe aux impatiences de l'âme?

Longtemps d'ailleurs la concupiscence

mène la vie du clergé flamand (1). Au XIII^e siècle, un chanoine de Notre-Dame d'Anvers enseigne qu'une courtisane pauvre propose un exemple plus édifiant qu'une vierge riche. Paradoxe inintelligent, bien que destiné à quelque répercussion, puisque, encore au XV^e siècle, les membres du chapitre courent les bals, rentent des maîtresses et se vautrent dans la godaille des tavernes. Les nonnes, la ligne du corps jouant dans des étoffes souples et claires, ceinturées d'argent, surchargées de bijoux, se parent pour la luxure des cloîtres. Sans plus de vergogne, les ecclésiastiques éduquent à demeure leur progéniture. Les prélats officient pontificalement, assistés de leurs bâtards. Une chanson fameuse, aiguisée de malice et de bonhomie narquoise, était sur toutes les lèvres : *T'Patertje*, le Moinillon :

Daer gink' ne Pater langs de kant,
Hij nam zijn nonneken bij der hand..... (2)

---

(1) Ce n'est qu'à la fin du XVI^e siècle que le clergé se réforma et acquit un réel ascendant.

(2) Un moine va là le long du chemin,
Menant sa nonnette par la main...

Revanches de l'instinct qui ne se contient plus !

Brusquement, au détour du XVI^e siècle, quand l'Eglise se reposait sur sa conquête, d'un bond la Flandre se libéra. Dégageant son corps émacié de la pesante dalmatique où elle se consumait, elle chanta au soleil de la Renaissance, et de quel souffle ! un hymne panthéiste qui ne périra pas.

Survinrent les querelles religieuses. Délibérant de choisir entre tant de cultes nouveaux, la Flandre se prononcera-t-elle enfin pour le culte romain qui la séduisit souvent, par des moyens susceptibles d'émouvoir sa nature ? A la vérité, l'Eglise manque de sang-froid en cette grave occurrence. Charles-Quint se dégoûte, le clergé s'affole pendant que se concertent les casuistes de Louvain. Le plus timoré d'entre eux, Juste-Lipse, hasarde, au milieu du désarroi, cette rhétorique médiocre « qu'il faut couper le membre malade » et rédige mollement le formulaire des *index*. Acte

sans conviction, mais de grande conséquence ! Ce professeur nonchalant qui exhortait l'homme à s'instituer « dans le sanctuaire de la philosophie et non point dans ses avenues » éprouva plus d'une fois en ces jours troublés combien ces avenues offrent de ressources quand la pensée réclame de la bravoure. Calviniste à Leyde, luthérien à Utrecht, catholique à Louvain, il accueille toutes les confessions pour les trahir, prêt aux capitulations utiles, multiple, ondoyant. Ah ! quelle virtuosité dans l'art d'exploiter ses incertitudes de conscience au profit de ses intérêts, puis de se réfugier en pince-sans-rire dans la grande ombre d'un Sénèque! En haine des hérétiques qui vécurent en lui, il fournit alors à l'Escurial des arguments, au Vatican des diocèses, à Louvain des débouchés, à Leyde des professeurs et toujours, *deo gratias*, une retraite à ses vieux jours.

En regard de cette allure par trop dégagée, admirons le rythme qui unifie si puissamment dans la vie d'un Marnix tant de moyens et de buts qu'il ne cesse de respecter jusqu'à la mort les espérances de ses

vingt ans ! Au centre même de la mêlée, il suit son rêve intérieur, Si, comme le veut Carlyle, le propre d'un héros est de ne point mentir à ses origines, celui-ci fut un héros. Tout de suite son attitude s'accuse avec une telle précision que de toute nécessité il fallait qu'un des deux succombât, ou l'empire de Charles-Quint ou lui-même; et il n'a point succombé, lui. Parce qu'il n'intéresse jamais ses nerfs à ses controverses, ce gentilhomme, stylé à Genève, connaît le geste et le mot qui tuent et en use pour l'ordinaire avec modération. Durant un demi-siècle d'épopée, il s'efforce d'amputer « le membre malade » de l'empire, afin de le médiatiser, de lui restituer son autonomie, sinon sa foi. Tentatives ardentes dont la Flandre se félicite ! Entre temps soixante-quinze mille martyrs périssent, soixante-quinze mille familles émigrent. Déjà d'un peuple, la réformation en a fait vingt qui s'exterminent confusément à la lueur des autodafés.

L'ensemble de ces bûchers compose, à ce moment, au ciel de Flandre, un flamboiement si terrible et si saint que son reflet ne cessera de palpiter au fond de la conscience

européenne comme y vibre, éternel, l'écho de la Révolution française. Car, disons-le en passant, ce qui couve, en Flandre, ce n'est point comme en Néerlande un Culte Nouveau, mais l'avènement de la pensée affranchie. L'agitation y excède tout de suite les bornes d'une révolte publique pour devenir, par son ampleur et son intensité, la *révolte de la conscience humaine*. Qu'un apôtre accepte la torture pour ne point démentir le cri passionné qu'il a jeté dans le monde, nous le concevons : il ne doit pas moins au sentiment de sa responsabilité sacerdotale. Mais que l'artisan de Flandre, avec encore aux mains la poussière de l'établi, se soumette au martyre parce qu'il estime tenir sa force de son inaliénable volonté, cet homme-là impose le sublime aux enthousiasmes les plus réfléchis.

Un moment les procédes de persuasion de l'Eglise vont jeter les partis dans le protestantisme que leur défendent néanmoins l'instinct héréditaire, la belle humeur panthéiste et, semble-t-il, les victoires de Farnèse. La vérité, c'est que cette race optimiste n'eut jamais assez de foi pour tomber au fatalisme, ni, malgré son humeur

individualiste, assez de présomption pour prétendre au libre-arbitre : en cette minute décisive, elle ne peut oublier que les énergies de la nature la requirent plus souvent que le bourdon des cathédrales. Alors, outrée du fanatisme des sectaires, elle écoute vibrer, au fond des temps, la voix de son génie qui, dans les crises de croissance, l'électrise toute en lui clamant la loi de son effort. Et cette voix dit : « Sans âge et sans nom, soyez des êtres forts, allégés de toute formule, ne connaissant que la chanson de votre cœur. En agissant selon qu'il vous conseille, vos gestes ne contrediront jamais les harmonies positives de la nature. L'idéal du monde réside dans la culture de chacun; il s'accroît de votre force, s'embellit de votre perfection. Mais pour vous diriger dans ce sens, deux choses importent par-dessus tout : une ardente curiosité de la vie et un esprit non prévenu. » C'est ce que proclame, au XVI^e siècle, le premier libre-penseur d'Europe, le Libertin flamand.(1)

(1) Le Libertin flamand, au plus fort des querelles religieuses, fait éclater le premier mouvement *populaire* de la libre-pensée en Europe.

Par là, il fonde la morale individuelle et prend part à la Réforme. Il invite tout homme à coopérer à l'élaboration du *Divin* par la passion active. La nature, selon lui, détermine l'acquiescement de l'homme par des mobiles infiniment variés comme ses aspects et les états psychologiques qui en dépendent. Si donc chacun déduit de son milieu sa vérité particulière, il contribue à enrichir la conception de Dieu, c'est-à-dire l'Absolu, de notions abondamment diverses. Méthode panthéiste d'une admirable clairvoyance et qui, depuis, créa plus d'hommes dans le monde que toutes les occultations de l'idéal ! (1)

Devant que le XVII^e^ siècle s'achevât, la Flandre, à demi-vaincue pour des raisons encore agissantes au terme du XVIII^e^ siècle (guerres et paupérisme), réfugiait son corps meurtri, au fond des cathédrales, dans la

(1) « La conscience libre est le soleil de notre jour moral. » (GŒTHE.)

fourrure anémiante du dogme. A vrai dire, elle n'en est point sortie encore. Mais le culte romain, qui par son ancienne organisation demeure le témoin le plus considérable de l'âme flamande, en oserait-il rien conclure? L'Eglise sait bien que si elle absorba le génie flamand, aux heures fâcheuses de son histoire, ce fut comme le Léman absorbe le torrent du Rhône, sans le retenir, sans l'assagir, sans se l'assimiler. Elle sait bien que la Flandre, ainsi qu'à toutes ses époques d'expansion, sera reprise quelque jour par son hérédité panthéiste, maintenant surtout que, la sécurité revenue, les sciences de la nature lui composent une conscience épurée de son culte traditionnel. Alors ce qu'il y a d'impulsif, d'émotionnel dans son concept du Divin sera, selon les progrès et les étapes individuelles de la culture, raisonné, intellectuel, vraiment religieux, parce qu'on ne possède vraiment que par le cerveau. L'intelligence participera à l'infinie fertilité des choses et de leurs attributs. Et déjà la nature ne se manifeste plus seulement par ses énergies anonymes, mais par des ivresses de pensée, des accords de notions

qu'un Spinoza ne pût même jamais soupçonner. Ce qu'il appelle l' « amour intellectuel de Dieu », et Swedenborg le « sens représentatif des choses », n'emprunte-t-il point, à plus de deux siècles d'investigation heureuse, une éloquence renouvelée? Une prodigieuse intuition que la science a confirmée servit de base à notre foi. La volonté divine à nos yeux s'identifie avec la fixité absolue des lois. Depuis que les laboratoires nous ont révélé la structure intime du monde, le moindre organisme ne fait-il point entendre dans la polyphonie grandiose qui s'élève de toutes parts, en même temps que son thème, une parcelle de vérité! Et le rythme suprême, cette notion de la culture, si chère à Taine, à Renan, à Virchow, à Huxley, qui en unifie la diversité des éléments, n'approche-t-il point de la plus parfaite idée d'un absolu que l'homme ait conçue jusqu'à nos jours?

Nous le pressentons, nous qui jetons ici un fil de relation à travers les faits, c'est aux sciences exactes que la Flandre réclamera demain les principes de son *credo* rénové. Elle restaurera son culte à *Joël*, à la Fécondité, son culte de l'*Energie et de la Volupté*.

Ses prêtres n'épuiseront plus leur verve à commenter l'aridité des mystères. Ils enseigneront aux hommes rudimentaires, aux instinctifs, à déchiffrer les ordres d'accords dans la nature, le *secret ouvert*, comme l'a dit un magnifique prophète des Evangiles de demain. Ils leur démontreront comment la matière envahit la vie céleste, par quelle transformation la parcelle chimique atteint à la forme, à la vie, à la sublimité de la pensée. Ils voueront leurs efforts à proclamer les lois de la vie, la notion de la justice cosmique et la nécessité de s'y conformer pour se maintenir dans les conditions vitales indispensables à la prospérité de l'espèce. Car, ainsi que Bacon l'a formulé d'une façon saisissante, « la vérité et la nature ont entre elles une relation d'empreinte et de sceau. »

Caractères et Significations

de

L'ART FLAMAND

L'art d'un peuple est, en quelque sorte, le relief de sa façon de sentir que nous surprenons :

a) dans ses moyens d'expression (architecture, sculpture, peinture, musique, poésie) que déterminent les circonstances physiques ;

b) dans son style, c'est-à-dire dans le caractère de l'expression, qui dérive des variétés morales que forment les circonstances physiques ;

c) dans les progrès de sa culture qui dépendent de la nature des circonstances physiques.

C'est ainsi qu'un peuple est amené à nous révéler l'essentiel :

a) de son milieu ;
b) de son tempérament ;
c) de sa culture.

Méthode que nous appliquons dans cette partie de notre enquête, quoique nous ne lui prêtions qu'une valeur provisoire. Nous étant proposé d'esquisser une histoire de la sensibilité flamande, force nous a été de signaler les circonstances qui présidèrent à la production d'un art social et d'expression collective. Dès la Renaissance, il tend à se manifester dans la forme subjective et individualiste où il se complaît aujourd'hui. Autres conditions, autres méthodes.

L'Art Flamand

L'œuvre d'art A POUR EFFET de cristalliser les états successifs de la sensibilité.

L'ART FLAMAND

I.

Le Décor.

Que les circonstances physiques imposent à l'art ses moyens d'expression, l'exégèse, l'histoire, l'esthétique s'accordent à le démontrer. Là où la nature est bruyante se développe instinctivement la mémoire auditive, principe de la création musicale; les bosquets criblés d'oiseaux, les jeux du vent et des eaux à travers les reliefs, les mille modulations insondables, qui prêtent une éloquence à chaque sol, suggèrent à coup sûr aux compositeurs leurs accents les

moins périssables. Au contraire, la nature dépourvue d'accident exerce la mémoire visuelle ; l'acuité de vision propre à l'homme des pampas, des steppes et des plaines l'induit à s'intéresser au caprice des lignes ou au rapprochement des tons : il est dessinateur ou coloriste selon qu'il se développe parmi les contours marmoréens, les profils desséchés des contrées de soleil ou les plaines humides, fertiles et multicolores des pays tempérés. Enfin certaines époques d'action favorisent l'éclosion de facultés intermédiaires : la mémoire des attitudes, le culte de l'adresse physique combinés avec la mémoire visuelle prédisposent à la sculpture.

Or la prairie flamande, et davantage encore la clarté qui s'y joue, inclinaient avec beaucoup d'ascendant aux arts du coloris. De la qualité de la lumière dépend le caractère du paysage. La lumière est la magicienne subtile qui prête aux choses une âme, une voix, une éloquence. Elle

est lyrique lorsque, sous sa crudité, les contours se déforment, les couleurs se dissolvent dans une atmosphère sans fond ; elle est mystique lorsque, discrète, elle palpite aux lignes du décor, met en évidence le charme intime du détail et invite au recueillement ; elle est élégiaque l'automne lorsque, enfouie sous le safranement des rouilles, elle nous convie à goûter la fièvre de l'agonie universelle. En Flandre, elle est *religieuse* au sens profond que conférait à ce mot la piété des Scaldes antiques, c'est-à-dire propice à la révélation du divin. Très douce, elle s'épand non point par rayons, mais dans une diffusion haute et large, dont l'atmosphère s'illumine jusque dans les enfoncements de l'ombre, ces gris-bleuâtre d'une transparente fragilité. De cette palpitation lumineuse, l'effet est double ; elle précise les détails et étend les visions d'ensemble.

« Une lumière haute répandue également et qui n'est pas trop éclatante et trop vive », observe Léonard de Vinci, « est fort avantageuse pour faire paraître avec grâce les moindres parties d'un objet. » Il y paraît, en effet, sous le ciel engrisaillé des Flandres.

Aussi jeune au crépuscule qu'à la pointe de l'aurore, elle voltige, papillonne, effleure chaque objet, lui donne sa pleine valeur, ses tons de rehaut, ses ombres, ses reflets, ses demi-teintes, tout ce qui lui compose une sorte de physionomie et nous y intéresse. En même temps, elle approfondit la perspective, multiplie les plans, fuse à travers les lointains, introduit des reflets diaphanes dans le mystère des ombres et, par sa divergence infinie, fait de chaque site un tableau.

La mobilité du ciel, à l'ordinaire gris-perle, ardoise, opale, cendre, vient encore diversifier ces effets par des oppositions de clair et d'obscur, de tons chauds et de tons froids. A travers des déchirures subites de nuage, la lumière se distribue par zones alternées de soleil et d'ombre où chatoie la couleur éteinte, assourdissant la note chantante des blés jaunes ou des javelles diaprées, allumant les ardoises d'un campanile blotti dans la verdure, plus loin l'acier embué d'un étang, d'un canal, d'une rivière, plus loin encore les tuiles carminées d'un bourg dans un élargissement

à perte de vue des horizons. Ou bien, dans la nuit, que produisent tout à coup des ténèbres immobiles, un rayon perdu improvise la tragédie de la lumière, coule des filets roux, s'éparpille en mille paillettes, jette çà et là des éclats cuivrés hallucinants et prodigue toutes les ressources des gammes fauves de l'or.

Ajoutons que cette graduation de l'intensité lumineuse emprunte à l'humidité son principal effet. Sans cesse, des canaux, des rivières, de la mer, des polders sort une immense buée comme si leur haleine chargeait l'air de vapeur; un voile d'exhalaisons diaphanes s'interpose à la façon d'un verre grossissant qui donne aux tons une plénitude de vigueur et brouille les contours amollis sur lesquels il flotte; les lignes estompées s'évanouissent à demi pour ne laisser éclater que des tons confus et tendres aux accords infinis; en sorte que, dans cette atmosphère bueuse, les objets ne s'accusent point par le contour de leur silhouette, mais au contraire par leur tonalité, tache parmi d'autres taches, dont les dégradations nous dénoncent le modelé, la saillie, le relief.

Par la plaine aussi bien que sur les flots, des accords de tons florissent que la mobilité du ciel renouvelle constamment ; un moment les voit naître et s'évanouir; selon les lois de la lumière, les minutes des jours et des saisons, les aspects se modifient et les tonalités se transposent par le jeu naturel de la solidarité des parties et de la dépendance des effets. Et l'on ne tarde pas à en inférer, à l'encontre de Ruskin et de Lombroso, que, d'une façon absolue, la couleur n'est ni une vérité secondaire ni primaire, mais relative à la nature des circonstances.

D'autre part, comme la demi-lumière reste à la surface des objets, ils nous apparaissent luisants, polis, dans une gamme brillante qui, au regard de Wiertz, possède ce double avantage d'accroître le nombre des nuances et de contribuer à la vérité, à l'illusion par sa puissance à rendre toutes les saillies d'un réalisme quasi tangible. Ces effets ne sont pas moins apparents dans l'ensemble du décor, surtout si nous considérons ce qu'ils doivent à l'action de la lumière.

Aux pays de soleil, pour exemple, la lumière qui pénètre dans les choses crée une gamme de tons mats aux harmonies faciles ; les objets se découpent en arêtes d'une netteté marmoréenne, les couleurs tendent à se fondre dans le modelé et les replis, formés par les accidents du terrain, s'enlèvent avec une légèreté aérienne. Parmi les plaines humides, au contraire, le *flou* des contours rend les replis plus chauds, plus moelleux. Là-bas, la verdure est un satin pâle roussi par la brûlure des midi ardents ; ici, c'est un velours somptueux et profond qui devient incomparable dans la vapeur irisée des matins. D'où qu'on se place, la diversité des tons marque la succession des plans : teintes claires et riches à l'avant-plan, demi-teintes fines et bleuâtres aux plans fuyants, teintes brunes et colorées aux ombres chaudes, l'extrême vivacité et l'extrême délicatesse, toutes les fluidités d'une lumière curieuse, dirait-on, du grand secret des choses. Car le caractère véritable de la peinture, nous l'avons noté, dérive de la qualité de la lumière qui dénonce, en quelque sorte, l'essentiel de la sensibilité.

Harmoniser nos frissons avec la palpitation lumineuse fut le souci principal des trois écoles du coloris. A Venise, sous le chaud soleil qui écrase au long des marbres les irradiations lumineuses, les canaux revêtent dans les nuances toutes les dégradations du mauve au rouge-cerise et du vert cuivré aux ors roux, mais seulement dans la féerie des crépuscules, à l'heure où les palais rutilent du faîte des dômes à la profondeur des eaux : alors l'imagination enivrée situe en leur décor naturel les festins somptueux de Véronèse, les magnificences étalées du Tintoret, les ascensions du Titien et les fresques du Tiepolo. N'y sent-elle point à la fois la plénitude de volupté des formes arrondies et molles des architectures et le rythme de joie dont, au cours des âges, les âmes passionnées acceptèrent ici l'adorable discipline ? Et d'ailleurs n'en surprend-elle point le secret, chaque soir, aux *Schiavoni,* dans le regard magnifique de chaque Vénitienne qui passe drapée dans son châle de soie comme dans un rêve opulent ? — En Néerlande, au contraire, le demi-jour blafard, ambré, jaunâtre, parfois épandu

ainsi qu'une buée de soufre, ne se prête point à ces irisations aux lointains d'apothéose; il glisse en mourant sur les choses et les ensevelirait dans la monotonie sans les vagues lueurs qu'il répand et des éclats inattendus, comme si, sous la housse perpétuelle d'humidité et de moisissure menaçante, il s'efforçait à recréer une âme aux objets, leur arrachant un lustre, un vernis, une note chantante. C'est le règne du crépuscule, des clartés troubles, des glacis métalliques, la fuite du reflet dans l'ombre, l'étranglement d'un dernier rayon, d'or dans la nuit, soit que la lumière décroisse et tremble sur un canal glacé de Ruysdael, soit sur les étains, les cuivres, les émaux d'un logis obscur de Brauwer, soit au fond d'une de ces caves chères à Rembrandt où les lollards abritaient leur labeur, leur foi épurée et leur âme sans joie. Grâce à la plus étonnante sobriété de moyens, il semble que la tragédie y ait touché ses limites avant même que l'homme parût et que ses cadres ne sauraient contenir que le grouillement de nabots, de bancals, de rachitiques, d'hydrocéphales, tous ces

déchets d'humanité qu'on rencontre aux carrefours d'Amsterdam et dont on ne peut sentir davantage l'irréparable tristesse que dans ce quartier des juifs où, sur de médiocres besognes, Spinoza courbait sa poitrine de phtisique et son stoïcisme sans espoir. — En Flandre, le ciel engrisaillé, l'azur soyeux et lavé, la douce palpitation du jour conservent indéfiniment aux objets leurs propriétés originelles, le détail de leur forme et la nuance de leur couleur ; la fureur des étés ne les a point calcinés comme parmi les poderi toscans ou la campagne tolédane ; et de toutes parts, sous la gaze qui les voile, les tonalités amaties ne demandent qu'à crépiter au soleil. Le trait génial du peintre flamand est précisément de les frapper dans la pleine lumière païenne qui s'harmonise aux expansions de son hérédité panthéiste, de son instinct passionné de la vie, et d'en tirer une telle fanfare de tons vibrants, une telle consonance d'accords vigoureux, que, pour peu qu'ils vinssent à s'accentuer, ils ne laisseraient point d'offenser le regard. Des incertitudes du mystère, ils jaillissent aux crudités du

réel, aux rayons surhumains qui transfigurent les Madones de Van Eyck aussi bien que les Salomés de Metsys, épanchent leur lyrisme éperdu à travers les bourgades grouillantes de Breughel, les kermesses de Teniers, les tintamarres de Jordaens, l'univers de Rubens, transforment l'aridité même en un pays suave, *in 't soete lant,* ainsi que rimaient les anciens *dichters,* et y raniment sous la buée les tons les plus éclatants, comme pour célébrer un hymne incomparable à la lumière, aux joies de la fécondité.

De toute nécessité, en Flandre, la prairie humide et multicolore devait exercer l'œil, former un tempérament coloriste, en perpétuer les principes, les traditions, bref, fournir les éléments d'un langage plastique et les moyens expressifs qui s'y rapportent. Et s'il est vrai que l'éducation remplace à la longue l'effet des influences du dehors, elle discipline le tempéramment sans le transformer et le cultive sans le détruire.

La cité flamande tend à se conformer au caractère du décor qui la soutient. S'échappant des canaux, l'humidité y atténue les angles avec un moelleux qui favorise le chatoiement de la couleur. Tour à tour, le glacis glauque des eaux s'assombrit au voisinage d'une logette suspendue, d'un mur enfeuillé de lierre d'où se détachent des touffes de chèvrefeuille ou bien s'éclaire à la réflexion des maisonnettes teintées de rose, de bleu, de blanc aux volets verts, des ocres d'un pan de mur, les briques à vif et comme écorché. Mais le rapprochement des rues dans l'ordonnance de la cité nous impose davantage les rapports géométriques des choses, l'aspect de leur charpente structurale et subordonne, si l'on peut dire, la couleur à la ligne. Or, la ligne en architecture ne se développe point dans le sens du caractère local, mais par contraste et guidée, dirait-on, par cet instinctif appétit du contraire qui, de tout temps, engendra les plus admirables combinaisons de pensées et de formes,

les chefs-d'œuvre d'éthique et d'esthétique.

En Hellade, pour exemple, l'atmosphère sans fond, l'action déformatrice du soleil contribuent à abolir la conscience du moment ; la pensée y fuit sinueuse, ainsi que ces ruisselets qui serpentent aux flancs des monts sous les bosquets d'orangers et recherche, en raison même de sa mobilité naturelle, un point d'application propice à l'exercice des facultés : de là ce goût de la stabilité, de l'ordonnance claire, de la symétrie harmonieuse qui se traduit au faîte des collines par de sobres Parthénons aux assises puissantes où l'Hellène disposait des frises, des statues, toutes les inventions de son génie, et cela avec la même complaisance qu'il apportait à buriner l'amphore immatérielle de son âme. — Ces effets du contraste, l'imagination sarrazine les pousse jusqu'à leur limite dans Cordoue, Séville, Grenade ; les parfums des jardins andalous, les fureurs du ciel incendié, les tons rares du couchant et d'une délicatesse infinie excitent à la volupté, une volupté d'ardeur contenue

telle que nous la surprenons à la vallée du Douro où le torrent brille à travers la végétation touffue comme un cimeterre enfoui dans une chevelure de femme. L'Arabe, qui masque d'austérité la violence de ses désirs, devait goûter la saveur d'une telle excitation : elle en a fait le premier architecte du monde parce que seul il sut animer les matériaux du frisson de sensualité qui secoue les êtres dans la lumière crue de l'Orient; les marbres de la Mosquée, de l'Alcazar, de l'Alhambra connaissent toutes les rotondités des formes génératrices, l'éblouissement, la morbidesse de la chair; mais à côté, au-dessus, de partout s'élancent des colonnades, des arceaux graciles ; des murs s'amincissent en voiles de broderie ajourés dans le stuc comme pour nous rappeler la précarité de nos joies qui cesseraient d'en être, sans doute, s'il ne s'y mêlait l'âpre idée du néant. — Pareillement, en Flandre, la grande ligne eut accentué fâcheusement la monotonie des terrains horizontaux, des grisailles immobiles : d'où la passion du pittoresque, de tout ce qui brise la symétrie, accidente l'espace, éparpille la lumière, diversifie

le détail, multiplie les lignes sans les compliquer et les agrémente sans les alourdir.

L'observation s'applique davantage, dans le Nord, à l'esthétique de la cité qu'à celle de ses édifices, surtout quand leurs masses s'érigent dans le sens de la hauteur. Le brouillard perpétuel, en effet, y décourage les efforts de l'architecture monumentale. A tout instant, les jaillissements de pierres y sont emportés par la grisaille où ils s'évanouissent. Sans nous préoccuper des styles, à Bruxelles, pour exemple, la flèche évidée de l'Hôtel de Ville ne détaille toute sa grâce aérienne que lorsqu'elle pointe dans la nappe d'un ciel bleu à la manière des fragiles stalacmites du Dôme de Milan. Du reste, à l'heure où le Communier produisait, à Ypres, le premier témoignage de sa puissance, il semble bien qu'il ait hésité devant la grisaille envahissante a donner à la tour des Halles l'ampleur que promettait l'étendue des fondations. Par la suite, l'élan des masses dans la plupart des édifices flamands trahit moins un souci de pittoresque, d'harmonieux équilibre que celui de résister à l'absorption du nuage par de robustes assises aux ombres

larges. Et si l'Hôtel communal d'Audenarde demeure le plus remarquable effort de l'architecture dans les Flandres, c'est autant pour la sobriété de l'élégance, la logique de la structure, la parfaite eurythmie des proportions que pour y avoir atteint en se conformant à l'esthétique pittoresque de la cité flamande dont il est un ornement accompli.

A considérer les attitudes moins grandioses de la cité, il semble que la fantaisie y ait rivalisé de caprice à lutiner la lumière qui tombe d'un ciel de cendre où tant d'artistes heureux ont découpé leur rêve. En principe, deux voies entrecroisées aboutissant aux quatre portes de la ville s'étoilent d'un lacis de rues, d'impasses, de venelles pressées les unes contre les autres dans la ceinture trop étroite d'un rempart. Des étages en surplomb, de hauts pignons de bois traversés de chevrons débordent sur des voies tortueuses en un fouillis de cheneaux, gargouilles, lémures, guivres, palmettes, crochets; au rez-de-chaussée, le

bourgeois y surajoute des niches à baldaquins, des orfèvreries de pierre, des floraisons d'armoiries ou de statuettes, des armatures de fer ouvragé et l'artisan tout un pavoisement d'enseignes, de cartels, de ferronneries, un bouquet de métal, un entrelacs de folioles, un relief leste; là un calvaire, plus loin la silhouette ardente d'un vitrail, une icône polychrome de Notre-Dame, à chaque pas une trouvaille, de l'imprévu, un artifice de perspective, une profusion de menuailles qui divertissent l'esprit ici et l'accableraient ailleurs. Variant cet aspect, un canal voilé d'arbres déroule son clair glacis sous l'inégal étagement des ponts, envahi par des massifs de verdure émergeant de quelque enclos, encaissé par des murailles ocre, emmantelées de lierre, des encorbellements, des cabinets suspendus, des terrasses déchiquetant l'air et l'eau d'un jeu mouvementé de lignes, diversifiant à l'infini la succession des plans et de la perspective. Du milieu de cet enchevêtrement d'arêtes, de crêtes, de chevets, de pignons, de toits rués les uns sur les autres ainsi que dans une mêlée confuse s'élancent, comme une

explosion de cris où fuse toute la fougue de la race, une multitude d'aiguilles, de flèches, de campaniles dominés encore par la masse des tours, des clochers et le terrible beffroi qui semble épauler le nuage. Même là-haut, le carillon ajoure le temps comme la ligne fait de l'espace ; à chaque minute, ses fuseaux entrelacés ouvragent une dentelle sonore.

Comme le peuple discerne toujours les éléments compatibles avec son génie, il adopta plus tard ces pignons dentelés si curieux l'hiver sous un chaperon de neige, l'été découpant le pavé d'une ombre légère et crénelée. Dès qu'on s'avisa de vernisser les habitations, des tons luisants, polis, nets vinrent renforcer la fioriture des lignes et des sons ; le rose, le blanc, le bleu des façades, les rouges multipliés sur les toits et les murailles, le vert des feuilles qui frissonnent par-dessus les canaux, le jaune d'un chevron, la coulée d'or d'un tympan, les taches versicolores des enseignes acharnées à se détruire entre elles par leur intensité même et pourtant amalgamées, fondues, enveloppées dans la palpitation d'une

lumière qui frôle, fuit, voltige, rayonne, glisse aux coins et recoins comme d'un miroir qu'agiterait une main espiègle. Tout cela grouille, remue, jaillit, coupe, déchire, grimace, luit, brasille, crépite, jase, rit. Ce pittoresque, c'est l'esprit étalé d'un peuple qui n'est point bavard. Nulle part il n'a persévéré davantage qu'ici. Nous le retrouvons soit dans l'ardeur à restaurer les archaïsmes, soit dans le souci de rénover l'esthétique ou d'en varier les aspects. Il apparaît dans ces rues modernes où presque chaque maison arbore une physionomie, la ligne assouplie aux combinaisons de la brique, de la pierre, de la mosaïque, des ferronneries, les balcons fleuris ainsi que des jardinières, les fenêtres parées d'un luxe de rideaux voluptueux comme des dessous de femme et, penchant vers le trottoir, un miroir avide de formes, de couleurs, de mouvement.

C'est dans un pareil décor qu'il faut imaginer les plaisirs que s'organisait cette démocratie opulente : les tournois vifs, miroitants, pleins de cliquetis; le tintamarre des sacquebutes, vielles, tambours, fifres

et buccins d'une corporation multicolore qui passe avec sa bannière si fragile de tons qu'on dirait sur la soie un reflet de vitrail ; les gambades bouffonnes des monstres d'un *ommegang ;* la procession des trésors d'une cathédrale et le flot diapré des cortèges étalant sur caparaçons et chars la magnificence publique. Ils fournissaient à l'artiste le principal de ses imaginations, des compositions de groupe, des dégradations savantes, des audaces d'opposition, des harmonies de teintes rares qu'il lui suffisait de reproduire. Et si la lumière papillonne avec tant de vérité aux plis des tuniques virginales de Van Eyck ou bien aux cassures d'une chape où des agneaux de pierreries saignent des rubis ; si Frans Hals excelle à chiffonner des collerettes de Malines arachnéennes et des fraises en fleur épanouies ; si Rubens froisse des brocarts et des velours d'un geste qui se hausse sans effort au style grandiose de l'histoire, c'est que ces spectacles fréquents leur offraient des occasions d'en saisir le multiple secret.

A l'intérieur, les mœurs casanières accumulent ainsi qu'au dehors les détails où l'œil s'intéresse. Voici la salle d'apparat du *steen* habité par une famille bourgeoise. Le plafond saur et comme embrumé saille en travées sculptées et peintes ; le manteau de marbre noir de la cheminée haute, barré d'un relief courant sur une frise d'albâtre, enlève sur son pavois la raideur héraldique de l'ancêtre dans une apothéose d'écussons, de rinceaux, de trophées, de caissons dépassant la corniche pour envahir le plafond de guirlandes, comme un chant d'allégresse qu'on n'a pu contenir ; les murs lambrissés de chêne, lambrequinés se hérissent de dais, de pinacles, de fleurons, de hérauts et sont panneautés de hautes lisses dont les tons s'éteignent au crépuscule avec tant de mélancolie. Chaque détail est d'une âme qui se raconte. Tous à la fois vous accaparent et ne vous laissent de répit que lorsqu'ils vous ont bourré d'anecdotes, d'exploits et de légendes. Les gothiques se complaisaient à miniaturer les accessoires d'une pièce semblable dans les enluminures

des psautiers, ou y drapaient la simarre ondoyante des séraphins annonciateurs, tels que nous les représentent Memling et Van der Weyde. — Par l'adroite appropriation des pièces, mais surtout par la minutie dans le confort, le goût dans l'ordonnance, le logis d'un artisan de quelque ressource témoigne d'une égale originalité. La salle haute séduit avec ses tentures de cordouans vermeils gaufrés d'or, ouvrés à soleils ; le carrelage vernissé en terre incrustée de sujets ; la cheminée énorme et les bahuts de chêne sculpté encombrés d'étains, de brocs enjolivés de médaillons, de dinanderies rouges, de pots à goulots de Silène, de cruchons bruns encerclés de bacchanales, de grès à glaçure bleue parsemés de pastillages, le hanap de cristal conquis à quelque tir ; le lustre de cuivre forgé et, dans les coins, des cathèdres : qu'un rayon pénètre et vingt lueurs, allumées aux luisants des métaux, des poteries et des faïences, improvisent le sourire accueillant du foyer. C'est dans une pièce semblable que Metsys allongeait au visage, aux mains de ses banquiers le reflet fauve des sequins d'or écroulés et que Jordaens disposait le hour-

vari des festins où sa fougue éclate avec une si joviale intempérance. — Plus tard il fallut aux poèmes rubéniens *d'Énergie et de Volupté* la sobriété solennelle que la Renaissance introduisit dans les demeures seigneuriales, le tapage des atriums et des escaliers emphatiques, le développement des colonnes, des portiques, les galeries pompeuses faites pour vibrer à la fanfare des coloristes vénitiens et où les hymnes de Rubens connaîtront des sonorités incomparables. Mais l'abondance du mobilier, l'entente du bien-être, le pittoresque dans l'accessoire nous y disent l'infinité des besoins physiques, les exigences de la vie sédentaire et l'intelligence déployée pour convertir une nécessité en divertissement et un ennui en plaisir. Guicciardini déjà remarque, au XVI^e^ siècle, « dans les demeures, une quantité de meubles, ustensiles, objets domestiques eutretenus dans un ordre et avec un éclat admirables. » Au moindre cabaret, cette propreté fameuse donne de l'agrément. Rien n'est si plaisant à l'œil, à la brune, qu'une *distillerie* flamande avec son large comptoir étamé, avec les rondeurs vernissées, saures, de ses futailles encerclées

de cuivre et ses lampes massives de métal, illuminant, de leur flamme, une bibliothèque de flacons, multipliant les étincelles rubis, améthyste, topaze, émeraude, saphir, liquéfiant de l'aventurine dans les kirschs et les kummels pailletés d'or et d'oxyde de chrome.

Chacun de ces détails nous documente, parce qu'il émane d'un peuple dont toute la pensée se traduit par des réalités plastiques, des formes tangibles, des images crues.

II.

Le Tempérament.

Examinons si l'homme que produit un tel milieu propose au coloriste des ressources analogues à celles du décor naturel. Physiquement il en offre davantage et de qualité supérieure. A considérer sa charpente sculpturale, les saillies musculaires débordantes, tout en rondes bosses, reflétant la lumière avec des audaces de miroir convexe, on peut s'étonner qu'il n'ait point sollicité l'ébauchoir autant que le pinceau. Non pas que l'école flamande ne compte quelques sculpteurs précieux, les Claus Sluyter et les Duquesnoy, les Quellin-le-Vieux et les Pierre Verbrugghen, les Willemsen et les Luc Fayd'herbe. Mais, appliqués à la décoration religieuse, ils recherchaient sous

les arceaux des cathédrales ces effets de patine que leur refusait au dehors l'inclémence du climat. Les plus ingénieux interprétaient l'anthropomorphisme catholique ou taillaient dans la pierre des saints d'un hiératisme d'athlètes ; les autres faisaient papillonner des ombres dans les moulures des confessionnaux et des chaires, des stalles et des tabernacles ; à peine le panthéisme de la race s'est-il incarné dans les Eves de Théodore Verhaegen dont la plus voluptueuse, un morceau de premier ordre, se réfugie sous la chaire de Notre-Dame d'Hanswijck, à Malines ; dans tels Silènes bouffis et telles bacchantes effrénées de Jean Boulongne ; dans les attitudes violentes accoutumées aux modèles de Jef Lambeaux.

De ce que la sculpture et la peinture ne se développent point sous l'empire des mêmes conditions, il s'en est suivi, ici comme ailleurs, que l'un de ces arts a subi l'influence prédominante de l'autre. Tantôt les Timanthe, les Zeuxis, les Parrhasius, les Appelle, a-t-on affirmé, s'ingéniaient, en des concepts de seconde impression, à

donner l'illusion plastique des frises et des reliefs qui les obsédaient. Tantôt Michel-Ange, en ses fresques héroïques, impose le souvenir des œuvres où son ciseau nous émeut. Pareillement, les Verhaegen, les Lambeaux ne se signalent ni par le fini, ni par l'harmonieux équilibre de l'ensemble, qualités sculpturales, mais par la couleur, par le jeu de la lumière et des ombres et, comme l'a énoncé pittoresquement l'un de ces maîtres, par « l'art de chauffer la pierre. » Leurs athlètes semblent évadés des camails et des pluviaux prérubéniens où ils se contraignaient, comme pour affranchir, dans une frénésie de gestes et d'éclat, l'instinct trop longtemps réprimé.

En réalité, ce qui a détourné tant d'énergies de la statuaire, ç'a été la carnation du tempérament lymphatique, la blancheur, l'extraordinaire transparence de la peau sujette aux congestions et qui trahit les élans et les défaillances de la vie, ce qu'il y a d'inépuisable dans le renouvellement des éclosions, ce qu'il y a d'irrésistible et de spontané dans le jaillissement des sèves, ce qu'il y a de délétère et de putride dans

l'action de la mort. Comme les modèles du Titien, le lymphatique Flamand n'étale point une carnation brunie, dorée, monochrome, mais un magnifique tissu aux morbidesses émouvantes et où le sang, dans un flux et reflux incessant, parmi les arborescences bleuies des veines, bouillonne la gamme infinie des rouges à travers la gamme infinie des blancs. Prompte à se colorer sous l'épanouissement de l'être, elle revêt des teintes affreuses sous les coups de la mort. D'une lividité cireuse, les muscles s'affaissent tandis que les veines déprimées y affleurent en une marbrure bleuâtre, verte à l'abdomen et, par endroits, rouge sombre et brun noirâtre. On devine si cette impressionnabilité d'épiderme, cette richesse de carnation parlaient à l'imagination d'un peintre qui considère l'homme par tempérament ainsi que le sanctuaire où la nature sacrifie ; d'instinct, son panthéisme exalté a trouvé des touches d'une vérité qui fait de ses matrones, celles de Jordaens et de Rubens, d'inimitables représentations du corps de la femme ; l'éblouissement des chairs exposées au soleil ne s'y ternit point, comme dans les œuvres

des autres écoles, d'ombres rousses, brunes, parfois noirâtres : le corps rayonne à travers des ombres diaphanes, livre le secret de sa volupté animale, l'ivresse des violentes pulsations, l'éternel jaillissement de la sève et nous restaure le paganisme, non tel que l'avaient ennobli plusieurs siècles de culture attique, mais tel qu'il bondit, aux origines, impétueux et fort, parmi les strophes des Rhapsodes.

Les Hellènes et les Italiens ont célébré la perfection de la Forme ; les Flamands, la splendeur de la Carnation. Et rien ne témoigne davantage de la force du sang des races, de la triomphante influence de la façon de sentir que de voir figurer par le génie flamand, au milieu de temples chrétiens, des saints et des apôtres livrés au grand prurit des désirs en une étourdissante kermesse de l'instinct et proclamer dans le lieu même voué aux mystères de l'Inconnaissable les certitudes de la réalité, les vertus de la fécondation et, en quelque sorte, l'immortalité de la chair.

Au point de vue moral, les facultés qu'avaient aiguisées les besoins originels de l'adaptation, le lent établissement de conditions vitales devaient déterminer par surcroît les mérites supérieurs de l'art. « Le caractère flamand, résume Balzac dans un éclair de voyant, est dans ces deux mots, patience et conscience. » Dans ces deux mots tient aussi l'excellence de l'art flamand. Ces fortes qualités ont conduit l'artiste à inventer la peinture à l'huile pour assurer à son œuvre une expression durable et quasi éternelle, puisqu'elle se trouve aussi fraîche aujourd'hui qu'au lendemain de sa composition. A ce point elles ont décuplé le pouvoir d'observation minutieuse des gothiques qu'ils semblent, comme de fabuleux Heimdal, « apercevoir l'herbe croître sur terre et la laine sur les moutons. » Elles ont éduqué des mains merveilleuses et qu'on dirait ensorcelées, des mains expertes aux travaux qui réclament une longue obstination, ferronnerie et dentelle, gravure et haute-lisse, taille des joyaux où rayonne la grande vertu

de la race comme on devine dans une goutte de rosée l'immensité du soleil.

Léonard de Vinci, dit-on, crayonna son premier dessin à l'intention d'une tapisserie de soie et d'or que les Florentins se proposaient d'offrir au roi du Portugal. Elle fut exécutée en Flandre avec une si miraculeuse perfection que, de l'avis d'un contemporain, « l'esprit se troublait à la pensée qu'un homme pût posséder une telle somme de patience. » Qu'au cours des âges la pratique de ce don apparaisse d'une façon permanente dans l'homogénéité des labeurs de la digue ou dans la logique des efforts de l'ordre social, nul ne s'avise de le louer; mais qu'il s'applique à filigraner d'or un carré de soie et nous le voyons soulever d'enthousiasme les héritiers et les élus de la divine Hellade.

Or, la patience ne vaut que par la conscience dont l'expression naturelle est la sincérité. La sincérité est la probité de l'art. « Le mérite de l'originalité, décide Carlyle avec une haute sagacité, ce n'est pas la nouveauté, c'est la sincérité. » Précisément, aucune qualité ne perce avec plus

d'évidence dans les œuvres de l'artiste flamand. Elle manifeste sa directe vision des choses, son instinctive immersion dans le réservoir de l'existence, inépuisable génératrice de formes et d'idées, son tumulte intérieur où retentit l'innombrable suggestion de la nature, bref, l'éruption des désirs spontanés, les cris ingénus de son âme neuve et saine que n'ont pas encore énervée les raffinements de la culture ou les vaines formules des âges révolus. Comme les humanistes trop cultivés de la Renaissance, esthètes et dilettanti, virtuoses et casuistes, le Flamand ne recourt point aux subtilités artificielles de la rhétorique pour s'élever à l'éloquence qui résulte chez lui du naïf éloge que nous vaut chacun de ses regards d'amour. Son style n'est ni cicéronien, ni n'étincelle de concetti ; il est clair et spontané comme un rayon de soleil. Pas davantage il n'a besoin, comme l'imagination surexcitée de nos modernes, d'images rares pour donner une valeur d'émotion à des idées qui, sans elles, leur paraîtraient insipides et médiocres. Son génie, il le tient de son adaptation souveraine, de ses sens intacts ouverts aux grands frissons

des choses, de cette adorable virginité de la façon de sentir dont on n'éprouva jamais autant la nostalgie qu'au sein de la fièvre d'activité qui nous emporte. Et, comme le caractère de l'art réside dans l'expression de la sensibilité, il est visible que l'élaboration des œuvres n'a pas mis en jeu les mêmes facultés chez ces divers créateurs. Ici l'instinct domine et là l'intelligence, ici les ressources et là le ressort, là l'acuité et ici l'intensité des sensations, quelque chose de l'intuition du visionnaire dont Charcot et Richer nous ont fourni un précieux témoignage. On sait que ces maîtres de la pathologie ont décrit les déviations des sens, le détraquement méthodique du support corporel que déterminent à la longue soit l'état de fébrilité où nous maintient la conquête du droit de vivre, soit l'insuffisance des matériaux nutritifs aux époques de disette et de paupérisme. Phase par phase, ils ont analysé le calvaire de l'hystérie, la série douloureuse des attitudes, depuis l'extase jusqu'à la pire démence épileptoïde, laissant l'homme convulsé, les membres rigides, les yeux révulsés, les lèvres bleuies dans une effroyable

distorsion de la face. Au cours de leurs enquêtes, ils furent amenés, par voie de conséquence, à rechercher dans les œuvres d'art du passé les signes, alors méconnus, des affections nerveuses qu'ils venaient de décrire. Ils ne les reconnurent point dans leur rigueur minutieuse aux musées d'Italie où la hantise de la forme nuisait au souci d'exactitude, à la pleine manifestation de la vérité brutale, mais seulement sous le pinceau des peintres flamands où ils leur apparurent, à deux siècles d'intervalle, avec les marques de la plus indéniable évidence. « Tel de ses possédés, écrivent-ils à propos de Rubens, offre des caractères si vrais et si saisissants que nous ne saurions rencontrer ou imaginer une représentation plus parfaite des crises que nous avons longuement décrites dans des ouvrages récents et dont nos malades de la Salpêtrière nous offrent journellement des exemples typiques. » Eclatant hommage à la conscience de l'école flamande qui défie l'épreuve des examens à venir ! Adressé à des instinctifs tels que Breughel, il a de quoi humilier l'orgueil de nos cultures, puisqu'il nous invite à

rééditer au sujet des tableaux de ces peintres ce que Novalis notait des drames de Shakespeare, à savoir, « qu'ils sont des produits de la nature aussi profonds que la nature elle-même. » Ne contiennent-ils point, en effet, le monde des significations qui s'y trouvent impliquées, l'infini des formules, celles que nous relevons au catalogue des sciences et celles qui résulteront demain du balbutiement des laboratoires?

Si irrésistible est l'élan des imaginations, si riche le fonds de naïveté que nous les voyons empreints jusque dans les moyens expressifs. Spontanément, sous la secousse des nerfs et sans nulle retouche, le peintre flamand fait jaillir les tons dans leur valeur définitive, éparpille les points brillants, avance les clairs, recule les fonds, arrondit les contours, allonge des taches multicolores d'une notation si rapide qu'on la croirait capricieuse; et ces taches cependant expriment les choses avec un tel réalisme qu'on n'y a jamais atteint ailleurs que par le trompe-l'œil, le calcul et le procédé.

III.

Caractères social et moral.

Nous voyons par là que les facultés qui assurent l'équilibre économique agissent par contre-coup sur les formes supérieures de vie : une façon de sentir identique les nourrit ; en sorte qu'un peuple doit à la pratique des mêmes vertus son sol, son industrie, son droit, sa science, son art. A plus forte raison ces vertus imprègnent-elles les deux plus hautes manifestations de la sensibilité collective, l'expression idéalisée de la vie morale, c'est-à-dire la religion, et l'expression des besoins publics, c'est-à-dire le régime social et l'esprit de ses institutions. Or, c'est de leur caractère essentiel, produit des circonstances de la culture et du jeu des facultés, que dérive le caractère essentiel

de l'œuvre d'art. En voici des témoignages. — De bonne heure, en Espagne, l'établissement des Khalifats et le règne de la grande propriété contraignirent le commun des hommes à un désœuvrement que la sobriété de ses besoins positifs l'aidait d'ailleurs à supporter ; il tourna ses ambitions hors du temps, du côté de la *vie noble*, vers les rêves et les actions d'éclat qui grandissent l'existence par l'exaltation continue des facultés. Afin d'y pourvoir, la confession romaine lui proposa une sorte d'ascétisme passionné, les ravissements d'âme d'une foi exclusive, par suite acharnée à manifester son intransigeante universalité et saisissant pour le faire les occasions incessantes que, pendant plus de neuf siècles, la Monarchie Catholique lui ménagea ; l'habitude de l'effort, l'ardeur d'un culte stimulé par les contradictions aboutirent à l'étrange alliance de la bravoure et du fanatisme, de qualités chevaleresques et d'instincts justiciers ; et, comme l'Espagnol ne goûte que les imaginations auxquelles s'intéressent ses nerfs difficiles à émouvoir, nous le voyons à la fois, par le plus criant contraste, mystique et réaliste, religieux

et libertin, généreux et cruel, dévoué aux grandes causes et apathique quant à son propre sort. Ces dispositions sont exactement celles que nous rencontrons dans la littérature, l'art espagnols, dans la vie même des maîtres qui les ont illustrés. C'est Calderon qui prend du service aux armées, se prodigue auprès des drôlesses, ferraille avec la même verve qu'il écrit. Prêtre et soldat, c'est Lope qui figure parmi les volontaires de l'Armada et défaille, en officiant, rien qu'à penser à l'Idylle Héroïque, au martyre du Christ dont sa puissante imagination rouvrait toutes les blessures; c'est Loyola, le frêle ascète, le psychologue des *Exercices spirituels,* qui s'impatiente aux rivages où sa fougue dominatrice le jette et dégaîne contre le Maure sceptique à l'endroit de l'Immaculée Conception ; c'est enfin le théoricien de la peinture espagnole, Pacheco, beau-père de Velasquez, décrétant que « l'art doit se consacrer au service de l'Eglise. » — En Angleterre, une organisation foncière analogue a eu un effet contraire à raison de la rigueur du climat, de l'urgence d'un confort onéreux, de l'âpre concurrence qui s'ensuit. L'homme s'est

replié sur soi-même ; il a obtenu la satisfaction de ses besoins multiples par la pratique des qualités qui sont le propre de l'énergie acculée à ses ressources strictes, la volonté militante, la violence du désir tendu, la force d'application, le souci viril des initiatives, l'attente persévérante des résultats, bref, il s'est enfermé dans un individualisme hermétique, susceptible, plein de défiance et de morgue, mais doué du sens des réalités immédiates et capable de les asservir à de vastes desseins. Des parlements, il a exigé une législation qui favorisât l'action privée, les chartes personnelles, dont l'individualisme de notre temps devait s'éprendre, et il en a étendu les bienfaits à l'empire britannique en introduisant aux colonies le principe du *self-government*. Sous toutes ses formes, il a adopté la Réformation non point seulement comme en Allemagne ou à Genève, parce qu'elle constituait une revanche de la raison, mais parce qu'elle faisait une large part à la dignité individuelle. Cette façon de sentir se reflète minutieusement dans la littérature et l'art anglais : ses interprètes se complaisent à la peinture

des caractères, des types d'exception, des variétés morales comme l'indique le mot expressif du mieux doué d'entre eux, *Shakespeare :* « Je porte mille âmes dans mon âme », et comme en témoignent les portraits de Reynolds, de Gainsborough et jusqu'aux paysages de Turner, de Constable où l'atmosphère s'imprègne toute de leur rêverie intangible et personnelle. — L'art flamand n'a pas échappé aux rigueurs de cette loi inflexible. Si, comme l'atteste Spinoza, la somme des facultés de l'homme est inférieure à la somme des contradictions qui l'entourent, nul si ce n'est le Flamand n'eut davantage l'occasion de mesurer cette disproportion écrasante dans la détresse de ses origines. Ses plus lointains souvenirs, dans l'inconscient de sa sensibilité, s'associent aux aspects de la nature et il y voit avec une indicible émotion religieuse, hors des lois et des âges, la source intarissable de ses renouvellements. En même temps, l'indiscipline du milieu contraignit l'homme à s'associer : d'où, en principe, l'indivision de la propriété et la communauté des efforts. Par répercussion directe, l'art flamand porte les marques de

cette double tendance : il est *démocratique* et *panthéiste*. Ces deux termes appellent un commentaire.

L'art flamand est *démocratique* ou, plus exactement, populaire. Il ne s'est pas enfermé de bonne heure, comme en Italie, au sein de petites cours ou d'oligarchies républicaines qui le maintenaient, à l'abri des passions du dehors, dans la recherche exclusive de la forme, de la rhétorique, de la virtuosité, de l'excitation esthétique et l'induisaient à professer ce qu'un critique italien a nommé l'*indifferenza del contenuto*, l'indifférence au contenu. Au contraire, l'habitude héréditaire d'agir en commun inclinait les Flamands à jouir et à penser en groupe ; ils s'avisèrent de se créer une culture par la méthode qui les conduisit à se créer un sol, une industrie ; et, de ce que la coopération favorisa leurs besoins physiques, ils en inférèrent qu'elle ne manquerait point de profiter à leurs besoins moraux. Il s'en fallut que leur prévision se réalisât. Car

si l'association libre vivifie les intérêts, par le groupement d'une influence sociale, elle démoralise les intelligences, les neutralise, les pondère, accroît les pires aux dépens des meilleures et les maintient toutes à un niveau de médiocrité. Qu'est-il advenu, en définitive, de ces Chambres de Rhétorique qui, au XVI^e siècle, se propageaient par toute la Flandre? Nous ont-elles légué le chef-d'œuvre à la composition duquel s'adonnaient tant d'efforts? Oui, des rhapsodies de mots, des rhapsodies de notes, mais un cri, un seul cri profond d'allégresse, non pas! Aussi doit-on concevoir une haute idée du génie de la Flandre qui s'affirme malgré des conditions contraires à la production intellectuelle, malgré le drainage des corporations et leur inéluctable gaspillage de talents. C'est, en somme, par la voie trop exiguë de la famille ou de l'association que se répandirent dans le monde les jaillissements de ses facultés maîtresses. C'est dans l'enclos de la famille Van Eyck que fleurit le parterre initial du jardin mystique de Bruges. C'est au foyer familial que se formèrent les Pourbus, les Floris, les Van Orley, les Breughel, les

Teniers, les Franchoys et, dans leur prime éducation, Ruysbroeck, Van Dyck. (1) Dans l'atelier de Rubens, les créateurs du XVII^e siècle surprirent le secret du panthéisme renouvelé. Dans l'incubation de l'Université de Louvain s'élaborèrent les doctrines jansénistes dont le retentissement passionna toute l'intellectualité européenne. Bref, tous les mouvements de pensée et d'art, ceux du moins qui agirent avec quelque ascendant au dehors ou sur le pays, la libre-pensée au XVI^e siècle, le *bourguignonisme* des Rhétoriciens émanèrent d'associations, de la multitude anonyme comme autant de vapeurs sorties de la prairie flamande.

Un pareil désavantage ne demeura point sans compensations appréciables. En principe surtout l'artiste était incorporé dans

(1) Lignages qui s'allient entre eux. Breughel épouse la fille de Pierre Cœcke. L'une de ses petites-filles épouse Teniers II. La sœur de Lucas Franchoys devient la femme du sculpteur Luc Fayd'herbe. La fille de Jacques Floris s'unit à Frans Pourbus l'aîné, Jordaens a pour femme la fille d'Adam Van Noort, Pierre Pourbus celle de Lancelot Blondeel. La fille de Pierre De Witte (dit Candido) épouse le graveur Philippe Sadeleer, etc., etc...

une ghilde de Saint-Luc qui exigeait de lui un apprentissage préalable et de la conscience, sinon du génie. Par ce fait, il se trouvait engagé dans le système complexe des relations communales et n'en sortait point; sa maîtrise ne le distinguait pas de celle de ses concitoyens adonnés aux arts décoratifs et industriels; il en devenait le collaborateur : ses dessins étaient recherchés par les ferronniers, les bâtisseurs, les verriers, les orfèvres, les ébénistes, les brodeurs, les dentellières de qui il éduquait le goût et améliorait les procédés; il ordonnait les cortèges, crayonnait les arcs de triomphe, magnifiait par des allégories les jours marquants de la cité, participait à la richesse publique et recueillait les fruits de son multiple concours. Adapté de la sorte, il produisait sans effort avec une ardeur sincère, une verve abondante; il se bornait à noter les rumeurs de la vie communale qui bruissaient en son âme comme en une conque marine et sa joyeuse fécondité n'y suffisait pas tant elles étaient nombreuses et diverses. Son âme, il ne prenait pas même le soin de la livrer aux lames éternelles de l'existence, ainsi que

le conseillait Gœthe dans une minute de sublime orgueil : sans cesse, le flux des événements l'emportait au hasard de ses caprices sans qu'elle y succombât, rayonnante de jeunesse. C'est une sorte d'écho sonore non seulement par ses facultés d'expression, ses dons et ses instincts, mais par son énergie active, sa façon de sentir identique à celle que manifestait la conscience collective. Si nous en exceptons Rubens, Van Dyck, quelques autres, qui subissaient d'autres conditions de vie et de qui la culture délicate affinait le tempérament, — tous les artistes en Flandre sortent des rangs du peuple et, comme lui, étaient impulsifs, d'éducation fruste, abandonnés aux suggestions inconscientes de l'hérédité. L'un des plus exquis parmi les modernes, Quentin Metsys, était forgeron ; l'un des plus audacieux parmi les primitifs, Lancelot Blondeel, maniait la truelle.

De pareils hommes étaient préparés à goûter la vie d'une démocratie opulente, exubérante et jouisseuse, ce qu'il y a d'un peu vulgaire dans ses mœurs, d'un peu

trivial dans ses plaisirs, et à s'y identifier avec un si complet abandon, une verve si naturelle que leur existence privée nous en reflète l'image agrandie. Quelle vitalité prodigieuse bouillonne aux veines d'un Spranger ou d'un Floris! C'est, en raccourci, toute la race qui saisit à bras-le-corps sa destinée et la culbute dans un bruyant éclat de rire. Une ancienne maxime flamande énonce *Hoe schilder, hoe wilder!* ce qui revient à dire que le talent d'un peintre se mesure exactement à sa sauvagerie. Excellente vue! car, dans sa tendance à l'animisme, le créateur ne peut insuffler à sa création que toute l'intensité de vie qui fermente en lui et dont, en tout temps, le Flamand se montra prodigue. S'il excellait à exprimer les joies de la société communale, il en ressentait vivement les amertumes et en partageait les tribulations. Que d'œuvres élaborées dans l'angoisse de l'expression, la démence iconoclaste n'a-t-elle point consumées! que de chevalets, où le génie traçait ses premières ébauches, le tumulte des querelles religieuses a renversés sans espoir! Et n'est-ce point pour sauvegarder l'intégrité du carac-

tère et affirmer le droit de penser que, par dizaine de mille, fuyant les fureurs néroniennes des Espagnols, les familles s'acheminaient vers l'exil, traînant après elles des enfants doués tels que Frans Hals, ou un homme représentatif comme Jordaens que les excès du fanatisme venaient de jeter au protestantisme, reniant la foi des Memling et des Van der Weyden, lui, l'optimiste surnourri, le plus admirable facteur expressif de la race? La conscience flamande, comprimée par la brutale épreuve des proscriptions, s'était réfugiée toute dans le génie de ces artistes sincères; au sein des combats, ils cultivèrent, religieux, les vertus de la race; et quand l'Escurial se flattait le plus de l'avoir subjuguée, son antique jovialité éclata tout à coup sur les toiles en un rire épique, si formidable et si surhumain que Rabelais et Homère en eussent tressailli. Dans ce cas désespéré, les peintres flamands donnèrent aux événements une sanction inattendue: quoique les tribuns populaires fournirent des motifs concluants de les vénérer (le tablier d'artisan d'un Breydel a toujours exalté davantage la Flandre que la simarre impériale

d'un Charles-Quint), dans l'histoire ce furent les peintres qui eurent le dernier mot. Par eux, la race flamande est immortelle : ils claironnent ses gloires dans toutes les galeries du monde. Et qu'est-il advenu de la Flandre, maintenant que ces temps illustres sont révolus ? Que pendant des siècles les dominateurs s'acharnèrent à lui imposer leur empreinte et que son originalité, plus puissante que leurs entreprises, y a résisté, et n'en a pas subi.

L'art flamand est *panthéiste*, disions-nous, et c'est là son caractère essentiel, celui qui résulte de l'expression idéalisée des mœurs. On sait que l'intervention millénaire du Flamand dans la distribution des forces du milieu a exaspéré en lui le sentiment divin de l'énergie universelle au point qu'il est, si nous comptons bien, son unique sentiment, celui duquel dérivent tous les autres. Il a débordé toutes les conventions sociales avec l'impétuosité d'une puissance irrésistible. Nous en avons suivi, d'autre part, la diffusion à travers la

vie tel qu'un rayon perdu dans un prisme et en avons touché l'unité magnifique, la vivacité éternelle. Et nous avons constaté que lorsqu'il pénétra la foi romaine, vers le XI^e^ siècle, il en déforma les symboles en y épanchant ce qu'il contenait de tumultueux, de païen, et d'instinctif indissolublement mêlés. Les événements contribuèrent à l'entretenir dans sa sauvagerie originelle. Des marais inextricables défendirent d'abord la sensibilité ethnique contre l'invasion romaine, puis le flux des dominations vint l'inquiéter pendant près de trois siècles, parce que la race ne s'était pas encore adaptée à la société générale par une solide cohésion intérieure. L'effet en fut décisif: excités par la contradiction, offensés dans les points les plus sensibles de leur caractère, les Flamands n'en furent que plus ardents à en exagérer les tendances, comme l'indique la légende de Sainte-Godelièvе; ils demandèrent aux sèves de l'hérédité une impulsion qui cessait de leur venir des contacts sociaux et, dès lors, leurs passions comprimées, leurs forces inemployées trouvèrent dans la pratique des arts une issue que la vie publique leur refu-

sait. Ils y gagnèrent en originalité ce qu'ils perdirent en culture, mais cette circonstance même leur valut l'immortel honneur d'exprimer les premiers à son intensité le sentiment religieux qui couve dans l'âme occidentale.

L'unité de l'esprit divin répandu dans la création, « la grande âme dont nous sommes les pensées », est une hypothèse chère aux Libertins flamands du XVI^e^ siècle et qu'avaient adopté déjà, sous une autre forme, les boggards, les lollards, les saccites du XIV^e^ ; Spinoza étaie son éthique sur une théorie relative à l'unité absolue de l'univers que nous rencontrons au fond des principaux systèmes des philosophes de l'Allemagne contemporaine et des écrits du premier de ses poètes. C'est donc le sentiment profond du panthéisme, contrarié par les circonstances, qui fit des peintres flamands quelques-uns des plus grands créateurs depuis les temps helléniques, puisque, à l'exemple des Hellènes, ils puisèrent dans leur propre fonds sans recourir à aucune sorte d'excitation. « La haute signification de l'école fla- « mande, écrit un critique, M. Waagen, pro-

« vient de ce que cette école, libre de toute « influence étrangère, nous révèle le con- « traste des sentiments de la race grecque « et de la race occidentale, les deux têtes de « colonne de la civilisation dans le monde « ancien et dans le monde moderne. Tandis « que les Grecs cherchaient à idéaliser, non « seulement des conceptions du monde « idéal, mais jusqu'à leurs portraits, en sim- « plifiant les formes et en accentuant les « traits les plus importants, les premiers « Flamands au contraire traduisirent en « portraits les personnifications idéales de « la Vierge, des apôtres, des prophètes, des « martyrs et s'efforcèrent de représenter « d'une manière exacte les plus petits détails « de la nature. Tandis que les Grecs expri- « maient les détails du paysage, rivières, « fontaines, arbres, sous des formes abs- « traites, les Flamands cherchaient à les « rendre tels qu'ils les avaient vus. En « regard de l'idéal et de la tendance des « Grecs à tout personnifier, les Flamands « créèrent une école réaliste, une école du « paysage. Sous ce rapport, les Allemands « d'abord, puis les Anglais les ont suivis « dans la carrière. » Et ce serait là le plus

compréhensif éloge de l'art flamand s'il ne confondait panthéisme et réalisme, façon de sentir et expression, ceci découlant de cela. Le panthéisme, qui professe que l'univers entier concourt à produire chacune de ses œuvres, a conduit le Flamand à envisager l'art ainsi qu'un miroir universel où se reflète l'infini des contrastes, hommes et choses, ce qu'il y a de grâce dans la minutie et d'infirmité dans la grandeur. Mais le réalisme, qui procède de la contemplation des faits, est la manière dont l'artiste exprime les éléments grossiers ou positifs des civilisations débutantes ou utilitaires, telles que nous les représentent les Rhapsodes ou Shakespeare. Au panthéisme, l'art flamand doit d'avoir célébré, sous toutes leurs formes, les belles énergies de la nature ; au réalisme, il emprunte, ainsi que nous l'allons voir, son inimitable véracité et sa richesse d'imagination.

Ce qui domine la vie des races neuves ou des peuples du Nord, c'est la religion du Fait, de la notion exacte ; des besoins pres-

sants, nombreux, ne leur consentent point les loisirs néeessaires à la grande culture et les retiennent dans les formes les plus rudimentaires de la vie végétative. A plus forte raison lorsqu'à ces besoins se surajoutent, comme en Flandre, les soucis absorbants que suscitent un sol à pétrir et, indirectement, un climat à modifier ! Ils n'ont que faire de la vérité pure, de la contemplation des lignes idéales où la finesse attique se complaisait au temps de Périclès. Qu'un Platon s'insurge contre les mathématiciens de Sicile qui s'avisaient d'appliquer aux réalités leurs principes et leurs découvertes ! Un Spinoza n'appréciera tout objet que « selon l'utilité relative de son être. » D'où le culte excessif du Fait qui commande en souverain aux mouvements de la pensée et l'imprègne toute de sa vérité brutale. Le Fait ne connaît ni morale, ni idéal, ni principe d'où il parte, ni but vers où il tende : il est spontané comme une force naturelle ; et, sur ce point, le réalisme a pour conséquence de s'accorder aux conclusions du panthéisme, du moins avec celles de son plus fameux théoricien. De là, disions-nous, cette matérialité d'expression

qui, dans la littérature, recherche la métaphore brutale et, dans les arts plastiques, dédaigne l'atténuation des retouches. A l'exemple de l'Hellène platonicien, l'artiste flamand ne regarde point les hommes et les choses ainsi que des ébauches qu'il a pour mission de corriger ; il les peint dans leur vérité nue et se défend d'y rien ajouter qui puisse altérer le caractère dont la nature les a investis. Il sait que dans la solidarité de leurs parties, la déviation de l'une d'elles est parfois indispensables à l'équilibre de l'ensemble : il ne s'en émeut pas et y trouve, au contraire, une raison nouvelle d'exalter la souveraine magnificence des choses en quoi tant de tares se résolvent en beauté. Aux formes de notre enveloppe physique, il recherche, avec une sorte de cruauté sincère, les signes de notre lointaine hérédité, l'origine animale que la sélection et la culture s'efforcent vainement à effacer de l'arrière-fond des tempéraments.

« Dans chaque homme, énonce Rubens au cours d'une théorie de la figure humaine, il y a quelque animal de qui la ressemblance domine et qui influe sur le caractère. » Observation à laquelle la philosophie her-

métique de l'époque ne pouvait infuser une rigueur bien scientifique, mais que de nos jours Darwin et Vogt ont mise d'accord avec les découvertes de l'anthropologie. Telle que Rubens l'a formulée, elle n'en accuse pas moins, dans un fort relief, le réalisme de l'école picturale. Le peintre flamand aime l'homme jusque dans les misères de sa condition, les fatalités ou les disgrâces de la naissance et le prosaïsme de son existence qui ne saurait le dégrader, quelle qu'elle soit, puisque l'activité dont elle est faite, obéit et s'anime à la grande palpitation des choses. Et nous hésitons à décider quel art est le plus propre à soutenir le labeur de l'homme dans sa course au néant : celui qui, né au sein de la vie, tend à la rendre aimable, ou celui qui, hors des réalités, ne se complaît qu'à imaginer avec effort les formes idéales qui résulteront quelque jour sans effort de la libre gravitation des forces, du travail millénaire des sélections et de la culture.

Ceci nous amène à examiner lequel de ces deux concepts dénonce le sens le plus remarquable de la vie, ou de l'art classique des

races méditerranéennes ou de l'art réaliste des races occidentales. L'un, l'art classique, est fragmentaire, s'efforce à créer une perfection impersonnelle par la juxtaposition d'une série de modèles choisis et, dans son besoin d'absolu, épuiserait volontiers toutes les beautés du monde afin de les condenser en une œuvre impeccable. Au regard de Léonard de Vinci, il ne doit s'attacher qu'à ce qu'il y a de plus parfait dans chaque chose. L'autre, l'art réaliste, est universel, tend à célébrer la nature dans chaque zone d'activité par l'étude organique et fidèle de ses types représentatifs qu'il multiplie à l'infini comme la variété des espèces et des façons de sentir. Par sa nature, l'art classique convient à l'interprétation du noble paganisme, des désirs comblés, des sérénités hiératiques. Aux époques de complexité intellectuelle, il a dû s'effacer devant les productions opulentes de l'art occidental, l'architecture gothique, le paysage flamand, le drame shakespearien, la polyphonie wagnérienne. Or, le particularisme flamand n'a jamais pu s'accommoder des formules abstraites ou des formes immuables et nous en avons rencontré une expression saisis-

sante dans l'esprit de l'ancienne législation. Il circonscrit sa complaisance aux objets de son milieu, n'en néglige aucun et suffit à l'épanouissement de tous : ainsi région par région, la nature pensante prend-elle conscience de ses flores méconnues.

Une telle méthode, inépuisable en ses possibilités, comme la nature elle-même, a pourvu l'imagination flamande d'une prodigalité naturelle et l'a conduite à répandre dans l'universalité des genres ce trop-plein de sensations que la culture d'un seul n'aurait pu tarir. Elle alimenta la surhumaine invention de Rubens, « la plus vaste qu'on ait vue », écrit Taine. L'excellence de cette méthode fut confirmée par la notion du *relatif* que les éducateurs de l'âme contemporaine substituèrent aux *absolus* des âges métaphysiques et que nous trouvons à la racine de toutes nos formes d'activité. Poussant à ses limites les conséquences d'un principe si fécond, il n'est pas douteux que les créateurs nouveaux ne rénovent quelque jour les beaux-arts. Déjà le concept esthétique des Anciens défaille devant les magnificences de nos visions contemporaines. A l'unité mystique, l'artiste moderne

peut opposer la profusion des ordres de paysages, de tempéraments, de façons de sentir, modifiant leurs accords de pensées, de tons, de lignes selon les excitations multiples et continuelles du dehors.

Ce sens des conditions vitales aboutit précisément au plus fastueux concept des univers panthéistes : les races y collaborent, l'enrichissent d'éléments abondamment composites, en sorte que, dans sa forte solidarité organique, la vie des sociétés y diversifie ses modes comme le globe ses aspects et ses variétés. Et n'est-ce point là un nouveau témoignage de la sûreté instinctive de l'art des Flamands? Une fois de plus, il se rencontre avec la science, pressent ses oracles, anticipe sur l'avenir et soutient, par d'innombrables chefs-d'œuvre, un concept d'esthétisme dont la vertu génératrice émerveillera longtemps encore les générations à venir.

Tels sont les caractères de l'art flamand déterminés par le sol, le tempérament et la rigoureuse logique des conséquences

sociales qui en dérivent. Du jour où le premier homme accepta dans ces régions la lutte contre le paludisme, leur éclosion était décidée ; nous n'apprécions l'histoire que pour les occasions qu'elle fournit à leur développement. Cristallisés dans l'œuvre d'art, nous y contemplons les phases de leur évolution, ainsi que la solidarité des facultés, disparates en apparence, mais solidement coordonnées dans un équilibre d'une admirable mobilité et concourant toutes au même résultat, dont nous venons d'envisager les principaux aspects.

CONCLUSION

Nous voici parvenu au terme de notre enquête. Au crépuscule de la préhistoire, nous avons surpris l'éveil de la façon de sentir, des instincts et des besoins organiques que l'histoire s'épuise à concilier. Des diverses formes de vie publique s'est dégagée la façon de sentir du Flamand. L'art nous en a manifesté les traits notables dans la vitalité agissante de ses synthèses. Après tant de formules et d'événements où l'énergie s'embarrasse, la façon de sentir n'est encore qu'une ébauche retouchée, il est vrai, par la culture générale dont elle a subi les effets peu à peu. La

clairvoyance de l'homme n'est pas sortie du cycle des suggestions obscures de l'instinct, du domaine de l'inconscient et il continue à partager sa vie entre le sommeil, des labeurs et des ébats grossiers. L'homme n'en est pas moins le produit de sa culture, *déterminée par les dons et les besoins de son tempérament. En Hellade, pour exemple, la façon de sentir au temps de Platon se différencie notablement de celle que manifeste un instinctif de l'époque des Rhapsodes. Entre le rire énorme d'Homère et le fin sourire d'Epicure, sept cents ans s'interposent.*

*Un jour qu'on présentait à Jef Lambeaux une photographie de l'*Illysus *de Phidias, ce puissant instinctif s'écria, dit-on : « Il nous faudrait mille ans pour aller si loin ! » Remarquable intuition des lentes étapes de la culture et de la sélection ! A rapprocher, en effet, le vers d'un instinctif tel que Homère, du contour d'un cerveau affiné tel que Phidias, nous mesurons tout le perfectionnement hellénique. Il nous resterait à déterminer les lois de ce perfectionnement et quelles influences élèvent la sensibilité*

des réflexes de l'instinct aux sommets de la méthode : Ce serait l'objet d'un nouvel ouvrage. Nous y connaîtrions ce que laisse d'inachevé l'esquisse du tempérament flamand, ce qu'elle contient en puissance, ce qu'elle autorise d'espoir. Peut-être tenterons-nous de l'écrire quelque jour.

TABLE

TABLE

PRÉFACE ..... IX.
AVANT-PROPOS de l'Edition première ..... LXIX.

Genèse d'une Epopée.

La Flandre préhistorique (Pages 81 à 122)..... 81.

Physionomie de la Sensibilité Flamande.

Formation d'une Démocratie (Pages 127 à 202).

I. *Vie économique:* La Cité manufacturière.. 127.
II. *Les Contacts sociaux :* Corporations..... 140.
III. *Le Pouvoir politique :* La Commune..... 163.
IV. *La Démocratie Flamande*..... 184.

Les Mœurs (Pages 203 à 256).

I. *L'Energie* (Volonté)..... 207.
II. *La Volupté* (Sensibilité)..... 217.
III. *La Jovialité* (Caractère)..... 246.

Expressions de la Vie Morale et Politique.
(Pages 257 à 298).

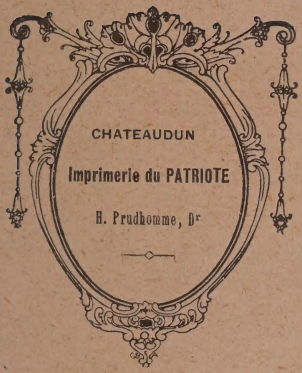
I. *La Langue:* Réalisme ..... 264.
II. *La Législation:* Particularisme ..... 275.
III. *La Religion:* Panthéisme..... 278.

L'Art Flamand.

Caractères et Significations de l'Art flamand.
(Pages 299 à 361).

I. *Le Décor:* couleur et pittoresque..... 303.
II. *Le Tempérament:* au physique, prédestiné à la sculpture; au moral, patience et conscience..... 327.
III. *Caractères social et moral*: influence prédominante de la démocratie et du panthéisme..... 338.

CONCLUSION..... 363.


CHATEAUDUN
Imprimerie du PATRIOTE
H. Prudhomme, Dr

92-B9161

GETTY CENTER LIBRARY
3 3125 00135 2489

OSADA
- books
de la Madeleine 29
0 Brussels